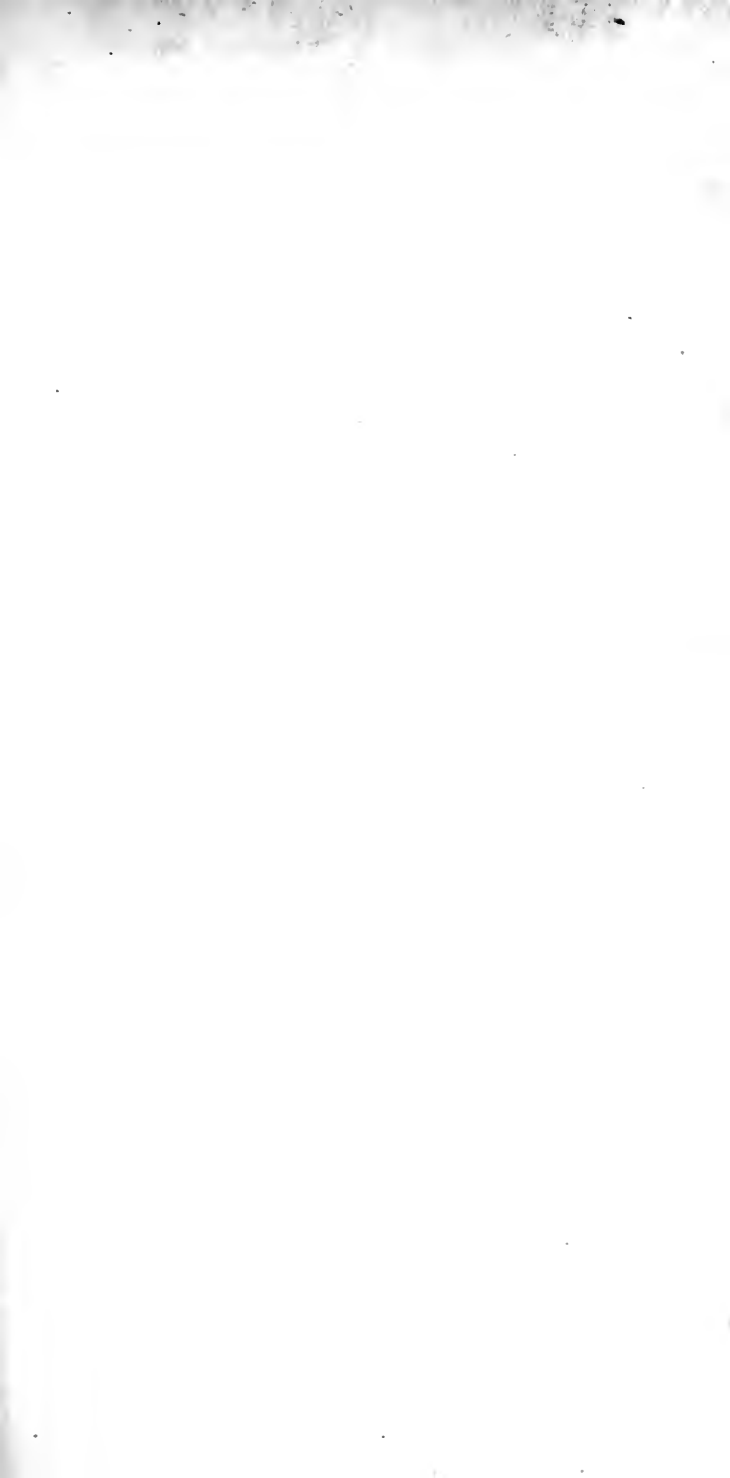






*Presented to the*  
LIBRARY *of the*  
UNIVERSITY OF TORONTO  
*by*  
Prof. Robert Finch







Œ U V R E S

*D E*

J. J. ROUSSEAU,

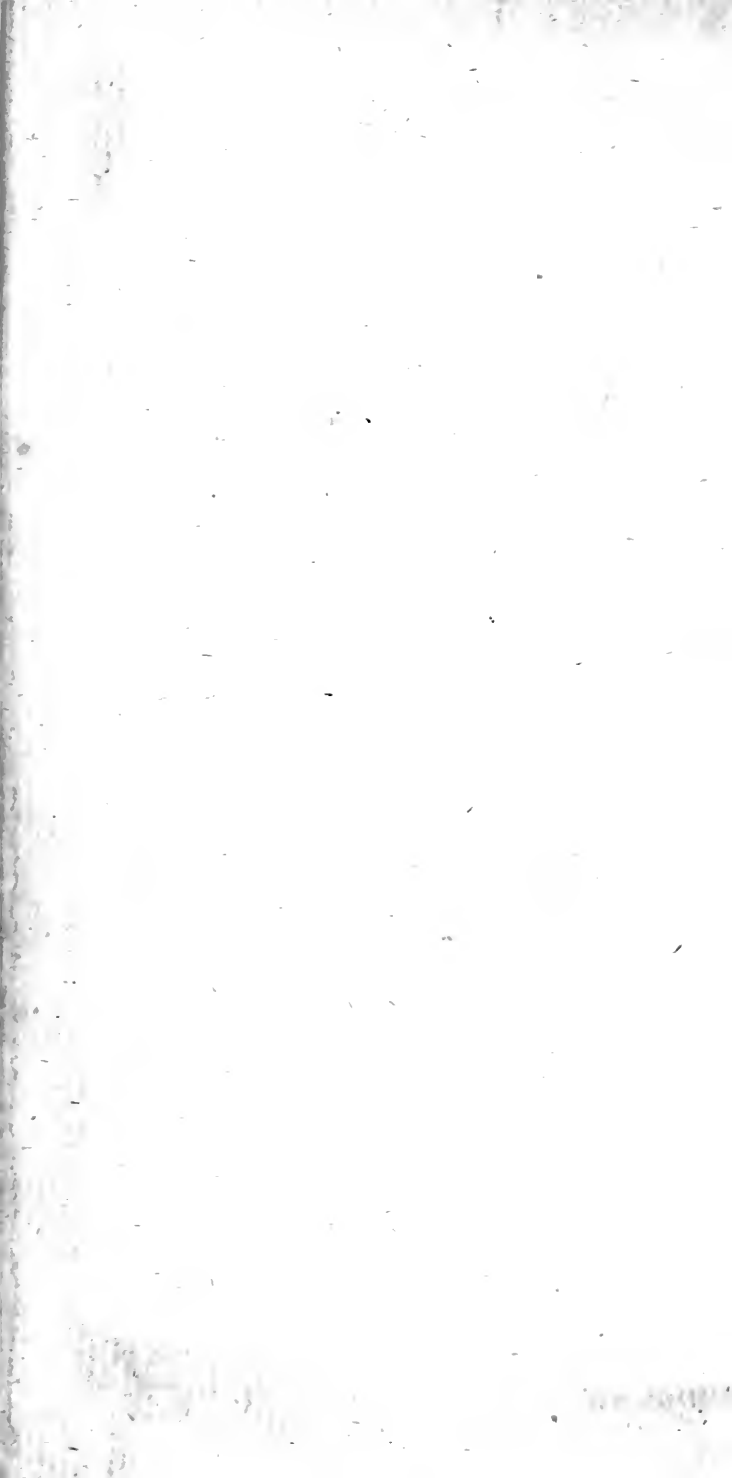
*D E G E N E V E.*

A V E C F I G U R E S.

---

TOME VINGT-QUATRIEME.

---



Œ U V R E S

P O S T H U M E S

*DE J. J. ROUSSEAU.*

---

T O M E S I X I E M E.

---

*Amour*  
CONTENANT ses Lettres à différentes  
personnes.



A P A R I S ,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,  
Libraire, rue du Foin.

---

1791.



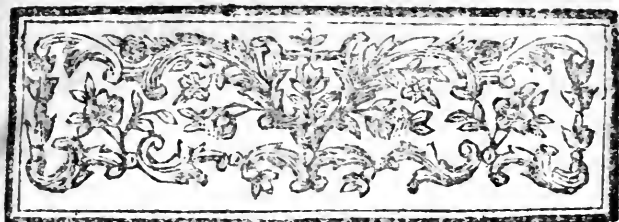
# ŒUVRES

*DIVERSES.*

*Œuv. Posth. Tom. VI.*

**A**

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



# QUATRE LETTRES

A M. LE PRÉSIDENT

*DE MALESHERBES,*

*Contenant le vrai tableau de mon caractère & les vrais motifs de toute ma conduite.*

De Montmorency le 4 Janvier 1762.



## PREMIERE LETTRE.

J'AUROIS moins tardé, Monsieur, à vous remercier de la dernière lettre dont vous m'avez honoré, si j'avois mesuré ma diligence à répondre, sur le plaisir qu'elle m'a fait. Mais outre qu'il m'en coûte beaucoup d'écrire, j'ai pensé qu'il falloit donner quelques jours aux importunités de ces tems-

ci, pour ne vous pas accabler des miennes. Quoique je ne me console point de ce qui vient de se passer, je suis très-content que vous en soyez instruit, puisque cela ne m'a point ôté votre estime ; elle en sera plus à moi quand vous ne me croirez pas meilleur que je n'en suis.

Les motifs auxquels vous attribuez les partis qu'on m'a vu prendre, depuis que je porte une espèce de nom dans le monde, me font peut-être plus d'honneur que je n'en mérite ; mais ils sont certainement plus près de la vérité, que ceux que me prêtent ces hommes de lettres, qui donnant tout à la réputation, jugent de mes sentimens par les leurs. J'ai un cœur trop sensible à d'autres attachemens, pour l'être si fort à l'opinion publique ; j'aime trop mon plaisir & mon indépendance pour être esclave de la vanité, au point qu'ils le supposent. Celui pour qui la fortune & l'espérance de parvenir, ne balançoit jamais un rendez-vous ou un souper agréable, ne doit pas naturellement sacrifier son bonheur au desir de faire parler de lui ; & il n'est point du tout croyable qu'un



homme qui se sent quelque talent , & qui tarde jusqu'à quarante ans à le faire connoître , soit assez fou pour aller s'ennuyer le reste de ses jours dans un désert , uniquement pour acquérir la réputation d'un misanthrope.

Mais , Monsieur , quoique je haïsse souverainement l'injustice & la méchanceté , cette passion n'est pas assez dominante pour me déterminer seule à fuir la société des hommes , si j'avois en les quittant quelque grand sacrifice à faire. Non , mon motif est moins noble , & plus près de moi. Je suis né avec un amour naturel pour la solitude , qui n'a fait qu'augmenter à mesure que j'ai mieux connu les hommes. Je trouve mieux mon compte avec les êtres chimériques que je rassemble autour de moi , qu'avec ceux que je vois dans le monde ; & la société dont mon imagination fait les frais dans ma retraite , achève de me dégoûter de toutes celles que j'ai quittées. Vous me supposez malheureux & consumé de mélancolie. Oh ! Monsieur , combien vous vous trompez ! C'est à Paris que je l'étois ; c'est à Paris qu'une bile noire rongeoit mon

cœur , & l'amertume de cette bile ne se fait que trop sentir dans tous les écrits que j'ai publiés tant que j'y suis resté. Mais, Monsieur, comparez ces écrits avec ceux que j'ai faits dans ma solitude ; ou je suis trompé, ou vous sentirez dans ces derniers une certaine sérénité d'ame qui ne se joue point , & sur laquelle on peut porter un jugement certain de l'état intérieur de l'Auteur. L'extrême agitation que je viens d'éprouver , vous a pu faire porter un jugement contraire ; mais il est facile à voir que cette agitation n'a point son principe dans ma situation actuelle , mais dans une imagination déréglée , prête à s'effaroucher sur tout & à porter tout à l'extrême. Des succès continus m'ont rendu sensible à la gloire , & il n'y a point d'homme ayant quelque hauteur d'ame & quelque vertu , qui pût penser sans le plus mortel désespoir , qu'après sa mort on substituerait sous son nom à un ouvrage utile , un ouvrage pernicieux , capable de déshonorer sa mémoire , & de faire beaucoup de mal. Il se peut qu'un tel bouleversement ait accéléré le progrès de mes maux ; mais dans

la supposition qu'un tel accès de folie m'eût pris à Paris , il n'est point sûr que ma propre volonté n'eût pas épargné le reste de l'ouvrage à la nature.

Long-tems je me suis abusé moi-même sur la cause de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes ; je l'attribuois au chagrin de n'avoir pas l'esprit assez présent , pour montrer dans la conversation le peu que j'en ai , & par contre-coup à celui de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyois mériter. Mais quand , après avoir barbouillé du papier , j'étois bien sûr , même en disant des sottises , de n'être pas pris pour un sot ; quand je me suis vu recherché de tout le monde , & honoré de beaucoup plus de considération que ma plus ridicule vanité n'en eût ôsé prétendre ; & que malgré cela , j'ai senti ce même dégoût plus augmenté que diminué , j'ai conclu qu'il venoit d'une autre cause , & que ces especes de jouissances n'étoient point celles qu'il me falloit.

Quelle est donc enfin cette cause ? elle n'est autre que cet indomptable esprit de liberté , que rien n'a pu vain-

cre, & devant lequel les honneurs, la fortune, & la réputation même ne me font rien. Il est certain que cet esprit de liberté me vient moins d'orgueil que de paresse; mais cette paresse est incroyable; tout l'effarouche; les moindres devoirs de la vie civile lui sont insupportables; un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à faire, dès qu'il le faut, sont pour moi des supplices. Voilà pourquoi, quoique le commerce ordinaire des hommes me soit odieux, l'intime amitié m'est si chère, parce qu'il n'y a plus de devoirs pour elle; on suit son cœur, & tout est fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits. Car tout bienfait exige reconnoissance; & je me sens le cœur ingrat, par cela seul que la reconnoissance est un devoir. En un mot l'espece de bonheur qu'il me faut, n'est pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active n'a rien qui me tente; je consentirois cent fois plutôt à ne jamais rien faire, qu'à faire quelque chose malgré moi; & j'ai cent fois pensé, que je n'aurois pas vécu trop malheu-

reux à la Bastille , n'y étant tenu à rien du tout qu'à rester là.

J'ai cependant fait dans ma jeunesse , quelques efforts pour parvenir. Mais ces efforts n'ont jamais eu pour but que la retraite , & le repos dans ma vieillesse ; & comme ils n'ont été que par secousse , comme ceux d'un paresseux , ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus , ils m'ont fourni un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. Trouvant que c'étoit une folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrois pas , j'ai tout planté là , & je me suis dépêché de jouir. Voilà , Monsieur , je vous le jure , la véritable cause de cette retraite , à laquelle nos gens de Lettres ont été chercher des motifs d'ostentation , qui supposent une constance , ou plutôt une obstination à tenir à ce qui me coûte , directement contraire à mon caractère naturel.

Vous me direz , Monsieur , que cette indolence supposée s'accorde mal avec les écrits que j'ai composés depuis dix ans , & avec ce desir de gloire qui a dû m'exciter à les publier. Voilà une ob-

jection à résoudre, qui m'oblige à prolonger ma lettre, & qui par conséquent me force à la finir. J'y reviendrai, Monsieur, si mon ton familier ne vous déplaît pas; car dans l'épanchement de mon cœur je n'en saurois prendre un autre; je me peindrai sans tard & sans modestie; je me montrerai à vous tel que je me vois, & tel que je suis; car passant ma vie avec moi, je dois me connoître, & je vois par la manière dont ceux qui pensent me connoître interprètent mes actions & ma conduite, qu'ils n'y connoissent rien. Personne au monde ne me connoît que moi seul. Vous en jugerez quand j'aurai tout dit.

Ne me renvoyez point mes lettres, Monsieur, je vous supplie; brûlez-les, parce qu'elles ne valent pas la peine d'être gardées, mais non pas par égard pour moi. Ne songez pas non plus, de grace, à retirer celles qui sont entre les mains de Duchêne. S'il falloit effacer dans le monde les traces de toutes mes folies, il y auroit trop de lettres à retirer, & je ne remuerois pas le bout du doigt pour cela. A charge & à décharge, je ne crains point d'être

A M. DE MALESHÈRBÈS. II

tre vu tel que je suis. Je connois mes grands défauts, & je sens vivement tous mes vices. Avec tout cela je mourrai plein d'espoir dans le Dieu suprême, & très-persuadé que de tous les hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi.



## SECONDE LETTRE.

*A Montmorency le 12 Janvier 1762.*

**J**E continue, Monsieur, à vous rendre compte de moi, puisque j'ai commencé; car ce qui peut m'être le plus défavorable, est d'être connu à demi; & puisque mes fautes ne m'ont point ôté votre estime, je ne présume pas que ma franchise me la doive ôter.

Une ame paresseuse qui s'effraye de tout soin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, & sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte, semblent ne pouvoir s'allier dans le même caractère; & ces deux contraires composent pourtant le fond du mien. Quoique je ne puisse résoudre cette oppo-

sition par des principes, elle existe pourtant; je la sens, rien n'est plus certain, & j'en puis du moins donner par les faits, une espece d'historique qui peut servir à la concevoir. J'ai eu plus d'activité dans l'enfance, mais jamais comme un autre enfant. Cet ennui de tout m'a de bonne heure jeté dans la lecture. A six ans, Plutarque me tomba sous la main; à huit, je le savois par cœur; j'avois lu tous les romans; ils m'avoient fait verser des feaux de larmes, avant l'âge ou le cœur prend intérêt aux romans. De-là se forma dans le mien ce goût héroïque & romanesque qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent, & qui acheva de me dégoûter de tout, hors de ce qui ressembloit à mes folies. Dans ma jeunesse, que je croyois trouver dans le monde les mêmes gens que j'avois connus dans mes livres, je me livrois sans réserve à quiconque savoit m'en imposer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe. J'étois actif parce que j'étois fou; à mesure que j'étois détrompé, je changeois de goûts, d'attachemens, de projets; & dans tous ces changemens je perdois toujours



ma peine & mon temps, parce que je cherchois toujours ce qui n'étoit point. En devenant plus expérimenté, j'ai perdu peu-à-peu l'espoir de le trouver, & par-conséquent le zele de le chercher. Aigri par les injustices que j'avois éprouvées, par celles dont j'avois été le témoin, souvent affligé du désordre où l'exemple & la force des choses m'avoient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon siecle & mes contemporains, & sentant que je ne trouverois point au milieu d'eux une situation qui pût contenter mon cœur, je l'ai peu-à-peu détaché de la société des hommes, & je m'en suis fait une autre dans mon imagination, laquelle m'a d'autant plus charmé que je la pouvois cultiver sans peine, sans risque, & la trouver toujours sûre, & telle qu'il me la falloit.

Après avoir passé quarante ans de ma vie ainsi mécontent de moi-même & des autres, je cherchois inutilement à rompre les liens qui me tenoient attaché à cette société que j'estimois si peu, & qui m'enchaînoient aux occupations le moins de mon goût, par des besoins que j'estimois ceux de

la nature , & qui n'étoient que ceux de l'opinion : tout-à-coup un heureux hasard vint m'éclairer sur ce que j'avois à faire pour moi-même , & à penser de mes semblables , sur lesquels mon cœur étoit étoit sans cesse en contradiction avec mon esprit , & que je me sentoie encore porté à aimer avec tant de raisons de les haïr. Je voudrois , Monsieur , vous pouvoir peindre ce moment qui a fait dans ma vie une si singuliere époque , & qui me sera toujours présent quand je vivrois éternellement.

J'allois voir Diderot alors prisonnier à Vincennes ; j'avois dans ma poche un mercure de France que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite , c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture ; tout-à-coup ie me sens l'esprit ébloui de mille lumieres ; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force , & une confusion qui me jetta dans un trouble inexprimable ; je sens ma tête prise par un étourdis-

sement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'opprime, soulève ma poitrine; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, & j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandois. Oh, Monsieur, si j'avois jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu & senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurois fait voir toutes les contradictions du système social; avec quelle force j'aurois exposé tous les abus de nos institutions; avec quelle simplicité j'aurois démontré que l'homme est bon naturellement, & que c'est par ces institutions seules, que les hommes deviennent méchants. Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités, qui dans un quart-d'heure m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien foiblement épars dans les trois principaux de mes écrits, savoir ce premier discours, celui sur l'inégalité, & le traité de l'éducation, lesquels trois ouvrages sont inséparables, & forment ensemble un même tout, Tout

le reste a été perdu , & il n'y eut d'écrit sur le lieu même , que la Protopopée de Fabricius. Voilà comment lorsque j'y pensois le moins , je devins auteur presque malgré moi. Il est aisé de concevoir comment l'attrait d'un premier succès , & les critiques des barbouilleurs , me jetterent tout de bon dans la carrière. Avais-je quelque vrai talent pour écrire ? je ne fais. Une vive persuasion m'a toujours tenu lieu d'éloquence , & j'ai toujours écrit lâchement & mal quand je n'ai pas été fortement persuadé. Ainsi c'est peut-être un retour caché d'amour-propre , qui m'a fait choisir & mériter ma devise , & m'a si passionnément attaché à la vérité , ou à tout ce que j'ai pris pour elle. Si je n'avois écrit que pour écrire , je suis convaincu qu'on ne m'auroit jamais lu.

Après avoir découvert , ou cru découvrir dans les fausses opinions des hommes , la source de leurs misères & de leur méchanceté , je sentis qu'il n'y avoit que ces mêmes opinions qui m'eussent rendu malheureux moi même , & que mes maux & mes vices me venoient bien plus de ma situation que

de moi-même. Dans le même tems, une maladie dont j'avois dès l'enfance senti les premières atteintes, s'étant déclarée absolument incurable, malgré toutes les promesses des faux guérisseurs dont je n'ai pas été long tems la dupe je jugeai que si je voulois être conséquent & secouer une fois de dessus mes épaules le pesant joug de l'opinion, je n'avois pas un moment à perdre. Je pris brusquement mon parti avec assez de courage, & je l'ai assez bien soutenu jusqu'ici avec une fermeté dont moi seul peux sentir le prix, parce qu'il n'y a que moi seul qui sache quels obstacles j'ai eus, & j'ai encore tous les jours à combattre pour me maintenir sans cesse contre le courant. Je sens bien pourtant que depuis dix ans j'ai un peu dérivé, mais si j'estimois seulement en avoir encore quatre à vivre, on me verroit donner une deuxième secousse, & remonter tout au moins à mon premier niveau, pour n'en plus gueres redescendre; car toutes les grandes épreuves sont faites, & il est désormais démontré pour moi, par l'expérience, que l'état où je me suis mis est le seul où l'homme puisse vivre

bon & heureux , puisqu'il est le plus indépendant de tous , & le seul où on ne se trouve jamais pour son propre avantage , dans la nécessité de nuire à autrui.

J'avoue que le nom que m'ont fait mes écrits a beaucoup facilité l'exécution du parti que j'ai pris. Il faut être cru bon Auteur , pour se faire impunément mauvais copiste , & ne pas manquer de travail pour cela. Sans ce premier titre , on m'eût pu trop prendre au mot sur l'autre , & peut-être cela m'auroit-il mortifié ; car je brave aisément le ridicule , mais je ne supporterois pas si bien le mépris. Mais si quelque réputation me donne à cet égard un peu d'avantage , il est bien compensé par tous les inconvéniens attachés à cette même réputation , quand on n'en veut point être esclave , & qu'on veut vivre isolé & indépendant. Ce sont ces inconvéniens en partie qui m'ont chassé de Paris , & qui me poursuivant encore dans mon asyle , me chasseroient très certainement plus loin , pour peu que ma santé vînt à se raffermir. Un autre de mes fléaux dans cette grande ville , étoit ces foules de prétendus

amis qui s'étoient emparés de moi, & qui jugeant de mon cœur par les leurs, vouloient absolument me rendre heureux à leur mode, & non pas à la mienne. Au désespoir de ma retraite, ils m'y ont poursuivi pour m'en tirer. Je n'ai pu m'y maintenir sans tout rompre. Je ne suis vraiment libre que depuis ce tems-là.

Libre ! non, je ne le suis point encore ; mes derniers écrits ne sont point encore imprimés ; & vu le déplorable état de ma pauvre machine, je n'espère plus survivre à l'impression du recueil de tous : mais si, contre mon attente, je puis aller jusques-là & prendre une fois congé du public, croyez, Monsieur, qu'alors je serai libre, ou que jamais homme ne l'aura été. O utinam ! O jours trois fois heureux ! Non il ne me fera jamais donné de le voir.

Je n'ai pas tout dit, Monsieur, & vous aurez peut-être encore au moins une lettre à effuyer. Heureusement rien ne vous oblige de les lire, & peut-être y seriez-vous bien embarrassé. Mais pardonnez de grace ; pour recopier ces longs fatras, il faudroit les refaire, & en vérité je n'en ai pas le

courage. J'ai sûrement bien du plaisir à vous écrire, mais je n'en ai pas moins à me reposer, & mon état ne me permet pas d'écrire long-tems de suite.



## TROISIEME LETTRE.

*A Montmorency le 26 Janvier 1762.*

**A**PRÈS vous avoir exposé, Monsieur, les vrais motifs de ma conduite, je voudrois vous parler de mon état moral dans ma retraite; mais je sens qu'il est bien tard, mon ame aliénée d'elle-même est toute à mon corps. Le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attachée, & jusqu'à ce qu'elle s'en sépare enfin tout-à coup. C'est de mon bonheur que je voudrois vous parler, & l'on parle mal du bonheur quand on souffre.

Mes maux sont l'ouvrage de la nature, mais mon bonheur est le mien. Quoiqu'on en puisse dire, j'ai été sage, puisque j'ai été heureux autant que ma nature m'a permis de l'être: je n'ai point été chercher ma félicité au loin, je l'ai



cherchée auprès de moi , & l'y ai trouvée. Spartien dit que Similis , courtisan de Trajan , ayant sans aucun mécontentement personnel quitté la Cour & tous ses emplois , pour aller vivre paisiblement à la campagne , fit mettre ces mots sur sa tombe : *j'ai demeuré soixante & seize ans sur la terre , & j'en ai vécu sept.* Voilà ce que je puis dire , à quelque égard , quoique mon sacrifice ait été moindre : je n'ai commencé de vivre que le 9 Avril 1756.

Je ne saurois vous dire , Monsieur , combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public sans doute en jugera comme vous , & c'est encore ce qui m'afflige. O que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers ! chacun voudroit s'en faire un semblable ; la paix régneroit sur la terre ; les hommes ne songeroient plus à se nuire , & il n'y auroit plus de méchans quand nul n'auroit intérêt de l'être. Mais de quoi jouissois-je enfin quand j'étois seul ? De moi , de l'univers entier , de tout ce qui est , de tout ce qui peut être , de tout ce qu'a de beau le monde sensible , & d'imaginable le monde intel-

lectuel; je rassemblois autour de moi tout ce qui pouvoit flatter mon cœur; mes desirs étoient la mesure de mes plaisirs. Non jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, & j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, & que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent en songeant aux divers événemens de ma vie; & les repentirs, les doux souvenirs, les regrets l'attendrissement se partagent le soin de me faire oublier quelques momens mes souffrances. Quel tems croiriez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent & le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse, ils furent trop rares, trop mêlés d'amertumes, & sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides mais délicieux que j'ai passé tout entiers avec moi seul: avec ma bonne & simple gouvernante, avec mon chien bien aimé, ma vieille chatte, avec

les oiseaux de la campagne & les biches de la forêt ; avec la nature entière & son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir , contempler son lever dans mon jardin ; quand je voyois commencer une belle journée , mon premier souhait étoit que ni lettres ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissois tous avec plaisir , parce que je pouvois les remettre à un autre tems, je me hâtois de dîner pour échapper aux importuns , & me ménager un plus long après-midi. Avant une heure , même les jours les plus ardens , je partoisi par le grand soleil avec le fidele Acates , pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver ; mais quand une fois j'avois pu doubler un certain coin , avec quel battement de cœur , avec quel pétilllement de joie je commençois à respirer en me sentant sauve , en me disant , me voilà maître de moi pour le reste de ce jour ! j'allois alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt , quelque lieu désert où rien ne montrant la main des

hommes , n'annonçât la servitude & la domination , quelque alyle où je pusse croire avoir pénétré le premier , & où nul tiers importun ne vint s'interposer entre la nature & moi. C'étoit là qu'elle sembloit déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts , & la pourpre des bruyeres frappoient mes yeux d'un luxe qui touchoit mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvroient de leur ombre , la délicatesse des arbuſtes qui m'environnoient , l'étonnante variété des herbes & des fleurs que je foulois sous mes pieds , tenoient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation & d'admiration : le concours de tant d'objets intéressans qui se disputoient mon attention , m'attirant sans cesse de l'un à l'autre , favorisoit mon humeur rêveuse & paresseuse , & me faisoit souvent redire à moi-même ; non , Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.

Mon imagination ne laissoit pas long-tems déserter la terre ainsi parée. Je la peuplois bientôt d'êtres selon mon cœur , & chassant bien loin l'opinion , les préjugés , toutes les passions factices , je transportois

transportois dans les asyles de la nature, des hommes dignes de les habiter. Je m'en formois une société charmante dont je ne me sentoie pas indigne, je me faisois un siècle d'or à ma fantaisie, & remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie, qui m'avoient laissé de doux souvenirs, & de toutes celles que mon cœur pouvoit désirer encore, je m'attendrissois jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, & qui sont désormais si loin des hommes. O si dans ces momens quelque idée de Paris, de mon siècle, & de ma petite gloriole d'Auteur, venoit troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassois à l'instant pour me livrer sans distraction, aux sentimens exquis dont mon ame étoit pleine! Cependant au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venoit quelquefois la contrister tout-à coup. Quand tous mes rêves se seroient tournés en réalités, ils ne m'auroient pas suffi; j'aurois imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvois en moi un vuide inexplicable que rien n'auroit pu remplir; un certain élancement de cœur vers une autre sorte de

jouissance dont je n'avois pas d'idée, & dont pourtant je sentoís le besoin. Hé bien, Monsieur, cela même étoit jouissance, puisque j'en étois pénétré d'un sentiment très-vif & d'une tristesse attirante, que je n'aurois pas voulu ne pas avoir.

Bientôt de la surface de la terre, j'élevois mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensois pas, je ne raisonnois pas, je ne philosophois pas; je me sentoís avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers, je me livrois avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimois à me perdre en imagination dans l'espace, mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvoit trop à l'étroit, j'étouffois dans l'univers, j'aurois voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serois senti dans une situation moins délicieuse, que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livroit sans retenue, & qui dans l'agitation de mes transports, me faisoit

écrier quelquefois , ô grand Etre ! ô grand Etre ! sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

Ainsi s'écouloient dans un délire continuél , les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées , & quand le coucher du soleil me faisoit songer à la retraite , étonné de la rapidité du tems , je croyois n'avoir pas assez mis à profit ma journée ; je pensois en pouvoir jouir davantage encore , & pour réparer le tems perdu , je me disois ; je reviendrai demain.

Je revenois à petit pas , la tête un peu fatiguée , mais le cœur content , je me reposois agréablement au retour , en me livrant à l'impression des objets ; mais sans penser , sans imaginer , sans rien faire autre chose , que sentir le calme & le bonheur de ma situation. Je trouvois mon couvert mis sur ma terrasse. Je soupois de grand appétit ; dans mon petit domestique nulle image de servitude & de dépendance ne troubloit la bienveillance qui nous unissoit tous. Mon chien lui-même étoit mon ami , non mon esclave , nous avions toujours la même volonté , mais jamais il ne m'a

obéi ; ma gaieté durant toute la soirée témoignoit que j'avois vécu seul tout le jour ; j'étois bien différent quand j'avois vu de la compagnie , j'étois rarement content des autres , & jamais de moi. Le soir j'étois grondeur & taciturne : cette remarque est de ma gouvernante , & depuis qu'elle me l'a dite , je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin , après avoir fait encore quelques tours dans mon jardin , ou chanté quelque air sur mon épinette , je trouvois dans mon lit un repos de corps & d'ame cent fois plus doux que le sommeil même.

Ce sont - là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie , bonheur sans amertume , sans ennuis , sans regret , & auquel j'aurois borné volontiers tout celui de mon existence. Oui , Monsieur , que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité , je n'en demande point d'autres , & n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations , que les intelligences célestes. Mais un corps qui souffre , ôte à l'esprit sa liberté ; désormais je ne suis plus seul , j'ai un hôte qui m'importune , il faut m'en délivrer



pour être à moi, & l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances, ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction.

Mais me voici déjà à la fin de ma seconde feuille. Il m'en faudroit pourtant encore une. Encore une lettre donc & puis plus. Pardon, Monsieur, quoique j'aime trop à parler de moi, je n'aime pas en parler avec tout le monde, c'est ce qui me fait abuser de l'occasion quand je l'ai & qu'elle me plait. Voilà mon tort & mon excuse. Je vous prie de la prendre en gré.



## QUATRIEME LETTRE.

28 Janvier 1762.

**J**E vous ai montré, Monsieur, dans le secret de mon cœur, les vrais motifs de ma retraite & de toute ma conduite; motifs bien moins nobles sans doute que vous ne les avez supposés, mais tels pourtant qu'ils me rendent content de moi-même, & m'inspirent la fierté

d'ame d'un homme qui se sent bien ordonné, & qui ayant eu le courage de faire ce qu'il falloit pour l'être, croit pouvoir s'en imputer le mérite. Il dépendoit de moi, non de me faire un autre tempérament, ni un autre caractère, mais de tirer parti du mien pour me rendre bon à moi-même, & nullement méchant aux autres. C'est beaucoup que cela, Monsieur, & peu d'hommes en peuvent dire autant. Aussi je ne vous déguiserai point que malgré le sentiment de mes vices, j'ai pour moi une haute estime.

Vos gens de Lettres ont beau crier qu'un homme seul est inutile à tout le monde, & ne remplit pas ses devoirs dans la société. J'estime moi, les payfans de Montmorenci des membres plus utiles de la société, que tout ces tas de désœuvrés payés de la graisse du peuple, pour aller six fois la semaine bavarder dans une Académie; je suis plus content de pouvoir dans l'occasion, faire quelque plaisir à mes pauvres voisins, que d'aider à parvenir à ces foules de petits intrigans, dont Paris est plein, qui tous aspirent à l'honneur d'être des frippons en place, &

que pour le bien public , ainsi que pour le leur , on devroit tous renvoyer labourer la terre dans leurs provinces. C'est quelque chose que de donner aux hommes l'exemple de la vie qu'ils devroient tous mener. C'est quelque chose quand on n'a plus ni force ni santé pour travailler de ses bras , d'oser de sa retraite faire entendre la voix de la vérité. C'est quelque chose d'avertir les hommes de la folie des opinions qui les rendent misérables. C'est quelque chose d'avoir pu contribuer à empêcher , ou différer au moins dans ma patrie , l'établissement pernicieux que pour faire sa cour à Voltaire à nos dépens , d'Alembert vouloit qu'on fît parmi nous. Si j'eusse vécu dans Geneve , je n'aurois pu ni publier l'Epître dédicatoire du discours sur l'inégalité , ni parler même de l'établissement de la comédie du ton que je l'ai fait. Je serois beaucoup plus inutile à mes Compatriotes , vivant au milieu d'eux , que je ne puis l'être dans l'occasion de ma retraite. Qu'importe en quel lieu j'habite , si j'agis où je dois agir ? D'ailleurs , les habitans de Montmorenci sont-ils moins hommes que les Parisiens , & quand je puis en dis-

suader quelqu'un d'envoyer son enfant se corrompre à la ville, fais-je moins de bien que si je pouvois de la ville le renvoyer au foyer paternel? mon indigence seule ne m'empêcheroit-elle pas d'être inutile de la manière que tous ces beaux parleurs l'entendent; & puis-que je ne mange du pain qu'autant que j'en gagne, ne suis-je pas forcé de travailler pour ma subsistance, & de payer à la société tout le besoin que je puis avoir d'elle. Il est vrai que je me suis refusé aux occupations qui ne m'étoient pas propres; ne me sentant point le talent qui pouvoit me faire mériter le bien que vous m'avez voulu faire, l'accepter eût été le voler à quelque homme de Lettres aussi indigent que moi, & plus capable de ce travail-là; en me l'offrant, vous supposiez que j'étois en état de faire un extrait, que je pouvois m'occuper de matières qui m'étoient indifférentes, & cela n'étant pas, je vous aurois trompé, je me serois rendu indigne de vos bontés, en me conduisant autrement que je n'ai fait; on n'est jamais excusable de faire mal ce qu'on fait volontairement: je serois maintenant mécontent de moi, & vous

aussi; & je ne goûterois pas le plaisir que je prends à vous écrire. Enfin, tant que mes forces me l'ont permis, en travaillant pour moi, j'ai fait selon ma portée tout ce que j'ai pu pour la société; si j'ai peu fait pour elle, j'en ai encore moins exigé, & je me crois si bien quitte avec elle dans l'état où je suis, que si je pouvois désormais me reposer tout-à-fait, & vivre pour moi seul, je le ferois sans scrupule. J'écarterai du moins de moi de toutes mes forces l'importunité du bruit public. Quand je vivrois encore cent ans, je n'écrirois pas une ligne pour la presse, & ne croirois vraiment recommencer à vivre que quand je serois tout-à-fait oublié.

J'avoue pourtant qu'il a tenu à peu, que je ne me sois trouvé rengagé dans le monde, & que je n'aye abandonné ma solitude, non par dégoût pour elle, mais par un goût non moins vif que j'ai failli lui préférer. Il faudroit, Monsieur, que vous connussiez l'état de délaissement & d'abandon de tous mes amis où je me trouvois, & la profonde douleur dont mon ame en étoit affectée, lorsque Monsieur &

Madame de Luxembourg desirerent de me connoître, pour juger de l'impression que firent sur mon cœur affligé leurs avances & leurs caresses. J'étois mourant; sans eux je serois infailliblement mort de tristesse; ils m'ont rendu la vie, il est bien juste que je l'employe à les aimer.

J'ai un cœur très-aimant, mais qui peut se suffire à lui-même. J'aime trop les hommes pour avoir besoin de choix parmi eux; je les aime tous, & c'est parce que je les aime, que je hais l'injustice; c'est parce que je les aime, que je les suis; je souffre moins de leurs maux quand je ne les vois pas; cet intérêt pour l'espèce suffit pour nourrir mon cœur: je n'ai pas besoin d'amis particuliers; mais quand j'en ai, j'ai grand besoin de ne les pas perdre; car quand ils se détachent, ils me déchirent, en cela d'autant plus coupables, que je ne leur demande que de l'amitié, & que pourvu qu'ils m'aiment, & que je le sache, je n'ai pas même besoin de les voir. Mais ils ont toujours voulu mettre à la place du sentiment, des soins & des services que le public voyoit, & dont je

n'avois que faire ; quand je les aimois , ils ont voulu paroître m'aimer. Pour moi qui dédaigne en tout les apparences, je ne m'en suis pas contenté, & ne trouvant que cela ; je me le suis tenu pour dit. Ils n'ont pas précisément cessé de m'aimer, j'ai seulement découvert qu'ils ne m'aimoient pas.

Pour la première fois de ma vie , je me trouvai donc tout-à-coup le cœur seul , & cela seul aussi dans ma retraite, & presque aussi malade que je le suis aujourd'hui C'est dans ces circonstances que commença ce nouvel attachement qui m'a si bien dédommagé de tous les autres, & dont rien ne me dédommagera ; car il durera, j'espère, autant que ma vie, & quoi qu'il arrive, il sera le dernier. Je ne puis vous dissimuler, Monsieur, que j'ai une violente aversion pour les états qui dominent les autres ; j'ai même tort de dire que je ne puis le dissimuler, car je n'ai nulle peine à vous l'avouer, à vous né d'un sang illustre, fils du Chancelier de France, & premier Président d'une Cour souveraine ; oui, Monsieur, à vous qui m'avez

fait mille biens sans me connoître , & à qui , malgré mon ingratitude naturelle , il ne m'en coûte rien d'être obligé. Je hais les Grands , je hais leur état , leur dureté , leurs préjugés , leur petitesse & tous leurs vices , & je les haïrois bien davantage si je les méprisois moins. C'est avec ce sentiment que j'ai été comme entraîné au château de Montmorenci : j'en ai vu les maîtres , ils m'ont aimé , & moi , Monsieur , je les ai aimés , & les aimerai tant que je vivrai de toutes les forces de mon ame : je donnerois pour eux , je ne dis pas ma vie , le don seroit foible dans l'état où je suis , je ne dis pas ma réputation parmi mes contemporains dont je ne me soucie gueres ; mais la seule gloire qui ait jamais touché mon cœur , l'honneur que j'attends de la postérité , & qu'elle me rendra parce qu'il m'est dû , & que la postérité est toujours juste. Mon cœur qui ne fait point s'attacher à demi , s'est donné à eux sans réserve , & je ne m'en repens pas , je m'en repentirois même inutilement , car il ne seroit plus tems de m'en dédire. Dans la



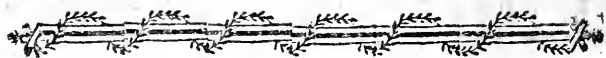
chaleur de l'enthousiasme qu'ils m'ont inspiré, j'ai cent fois été sur le point de leur demander un asyle dans leur maison pour y passer le reste de mes jours auprès d'eux, & ils me l'auroient accordé avec joie, si même, à la maniere dont ils s'y sont pris, je ne dois pas me regarder comme ayant été prévenu par leurs offres. Ce projet est certainement un de ceux que j'ai médité le plus long-tems, & avec le plus de complaisance. Cependant il a fallu sentir à la fin malgré moi, qu'il n'étoit pas bon. Je ne pensois qu'à l'attachement des personnes sans songer aux intermédiaires qui nous auroient tenus éloignés, & il y en avoit de tant de fortes, sur-tout dans l'incommodité attachée à mes maux, qu'un tel projet n'est excusable que par le sentiment qui l'avoit inspiré. D'ailleurs, la maniere de vivre qu'il auroit fallu prendre, choque trop directement tous mes goûts, toutes mes habitudes, je n'y aurois pas pu résister seulement trois mois. Enfin nous aurions eu beau nous rapprocher d'habitation, la distance restant toujours la même entre les états, cette intimité délicieuse qui

fait le plus grand charme d'une étroite société, eût toujours manqué à la nôtre ; je n'aurois été ni l'ami, ni le domestique de Monsieur le Maréchal de Luxembourg ; j'aurois été son hôte ; en me sentant hors de chez moi, j'aurois soupiré souvent après mon ancien asyle, & il vaut cent fois mieux être éloigné des personnes qu'on aime, & désirer d'être auprès d'elles, que de s'exposer à faire un souhait opposé. Quelques degrés plus rapprochés eussent peut-être fait révolution dans ma vie. J'ai cent fois supposé dans mes rêves Monsieur de Luxembourg point Duc, point Maréchal de France, mais bon Gentilhomme de campagne, habitant quelque vieux château, & J. J. Rousseau point Auteur, point faiseur de livres, mais ayant un esprit médiocre & un peu d'acquis, se présentant au Seigneur châtelain & à la Dame, leur agréant, trouvant auprès d'eux le bonheur de sa vie, & contribuant au leur ; si pour rendre le rêve plus agréable, vous me permettiez de pousser d'un coup d'épaule le château de Malesherbes à demi-lieue de-là, il me semble, Monsieur, qu'en

rêvant de cette manière je n'aurois de long-tems envie de m'éveiller.

Mais c'en est fait ; il ne me reste plus qu'à terminer le long rêve ; car les autres sont désormais tous hors de saison ; & c'est beaucoup , si je puis me promettre encore quelques-unes des heures délicieuses que j'ai passées au château de Montmorenci. Quoi qu'il en soit me voilà tel que je me sens affecté , jugez-moi sur tout ce fatras si j'en vaux la peine , car je n'y saurois mettre plus d'ordre , & je n'ai pas le courage de recommencer ; si ce tableau trop véridique m'ôte votre bienveillance , j'aurai cessé d'usurper ce qui ne m'appartenoit pas ; mais si je la conserve , elle m'en deviendra plus chère , comme étant plus à moi.



*LETTRE*

DE

*J. J. ROUSSEAU**A M. PHILOPOLIS.*

**V**ous voulez, Monsieur, que je vous réponde, puisque vous me faites des questions. Il s'agit, d'ailleurs, d'un ouvrage dédié à mes Concitoyens ; je dois en le défendant justifier l'honneur qu'ils m'ont fait de l'accepter. Je laisse à part dans votre lettre ce qui me regarde en bien & en mal, parce que l'un compense l'autre à-peu-près, que j'y prends peu d'intérêt, le Public encore moins, & que tout cela ne fait rien à la recherche de la vérité. Je commence donc par le raisonnement que vous me proposez, comme essentiel à la question que j'ai tâché de résoudre.

L'état de société, me dites-vous, résulte immédiatement des facultés de

l'homme & par conséquent de sa nature. Vouloir que l'homme ne devînt point sociable, ce seroit donc vouloir qu'il ne fût point homme, & c'est attaquer l'ouvrage de Dieu que de s'élever contre la société humaine. Permettez-moi, Monsieur, de vous proposer à mon tour une difficulté avant de résoudre la vôtre. Je vous épargnerois ce détour, si je connoissois un chemin plus sûr pour aller au but.

Supposons que quelques Savans trouvassent un jour le secret d'accélérer la vieillesse, & l'art d'engager les hommes à faire usage de cette rare découverte. Persuasion qui ne seroit peut-être pas si difficile à produire qu'elle paroît au premier aspect; car la raison, ce grand véhicule de toutes nos sottises, n'auroit garde de nous manquer à celle-ci. Les Philosophes sur-tout & les gens sensés, pour secouer le joug des passions & goûter le précieux repos de l'ame, gagneroient à grands pas l'âge de Nestor, & renonceroient volontiers aux desirs qu'on peut satisfaire, afin de se garantir de ceux qu'il faut étouffer. Il n'y auroit que quelques étourdis, qui rougissant même de

leur foiblesse , voudroient follement rester jeunes & heureux , au lieu de vieillir pour être sages.

Supposons qu'un esprit singulier , bizarre , & pour tout dire , un homme à paradoxes , s'avisât alors de reprocher aux autres l'absurdité de leurs maximes , de leur prouver qu'ils courent à la mort en cherchant la tranquillité , qu'ils ne font que radoter à force d'être raisonnables ; & que s'il faut qu'ils soient vieux un jour , ils devroient tâcher au moins de l'être le plus tard qu'il seroit possible.

Il ne faut pas demander si nos sophistes craignant le décri de leur Arcane , se hâteroient d'interrompre ce discoureur importun. « Sages vieillards , diroient-ils à leurs sectateurs , remerciez le Ciel des graces qu'il vous accorde , & félicitez-vous sans cesse d'avoir si bien suivi ses volontés. Vous êtes décrépits , il est vrai , languissans , cacochymes ; tel est le sort inévitable de l'homme , mais votre entendement est sain ; vous êtes perclus de tous les membres , mais votre tête en est plus libre ; vous ne sauriez agir , mais vous parlez comme

„ des oracles ; & si vos douleurs aug-  
 „ mentent de jour en jour , votre Phi-  
 „ losophie augmente avec elles. Plai-  
 „ gnez cette jeunesse impétueuse que  
 „ sa brutale santé prive des biens at-  
 „ tachés à votre foiblesse. Heureuses  
 „ infirmités qui rassemblent autour de  
 „ vous tant d'habiles Pharmaciens four-  
 „ nis de plus de drogues que vous  
 „ n'avez de maux , tant de savans Mé-  
 „ decins qui connoissent à fond votre  
 „ poulx , qui savent en grec les noms  
 „ de tous vos rhumatismes , tant de  
 „ zélés consolateurs & d'héritiers fi-  
 „ deles qui vous conduisent agréable-  
 „ ment à votre dernière heure. Que  
 „ de secours perdus pour vous si vous  
 „ n'aviez su vous donner les maux  
 „ qui les ont rendus nécessaires ! »

Ne pouvons-nous pas imaginer qu'a-  
 postrophant ensuite notre imprudent  
 avertisseur , ils lui parleroient à-peu-  
 près ainsi :

« Cessez , déclamateur téméraire ,  
 „ de tenir ces discours impies. Osez-  
 „ vous blâmer ainsi la volonté de ce-  
 „ lui qui a fait le genre-humain ? L'é-  
 „ tat de vieillesse ne découle-t-il pas  
 „ de la constitution de l'homme ? N'est-

» il pas naturel à l'homme de vieillir?  
» Que faites-vous donc dans vos dis-  
» cours séditieux que d'attaquer une  
» loi de la nature & par conséquent  
» la volonté de son Créateur? Puis-  
» que l'homme vieillit, Dieu veut  
» qu'il vieillisse. Les faits sont-ils au-  
» tre chose que l'expression de sa vo-  
» lonté? Apprenez que l'homme jeune  
» n'est point celui que Dieu a voulu  
» faire, & que pour s'empreser d'o-  
» béir à ses ordres il faut se hâter de  
» vieillir ».

Tout cela supposé, je vous demande, Monsieur, si l'homme aux paradoxes doit se taire ou répondre, & dans ce dernier cas, de vouloir bien m'indiquer ce qu'il doit dire, je tâcherai de résoudre alors votre objection.

Puisque vous prétendez m'attaquer par mon propre système, n'oubliez pas, je vous prie, que selon moi la société est naturelle à l'espèce humaine comme la décrépitude à l'individu, & qu'il faut des Arts, des Loix, des Gouvernemens aux Peuples comme il faut des béquilles aux vieillards. Toute la différence est que l'état de vieillesse découle de la seule nature de l'homme.



& que celui de société découle de la nature du genre-humain ; non pas immédiatement comme vous le dites, mais seulement comme je l'ai prouvé, à l'aide de certaines circonstances extérieures qui pouvoient être ou n'être pas, ou du moins arriver plutôt ou plus tard, & par conséquent accélérer ou ralentir le progrès. Plusieurs même de ces circonstances dépendent de la volonté des hommes ; j'ai été obligé, pour établir une parité parfaite, de supposer dans l'individu le pouvoir d'accélérer sa vieillesse comme l'espèce a celui de retarder la sienne. L'état de société ayant donc un terme extrême auquel les hommes sont les maîtres d'arriver plutôt ou plus tard, il n'est pas inutile de leur montrer le danger d'aller si vite & les misères d'une condition qu'ils prennent pour la perfection de l'espèce.

A l'énumération des maux dont les hommes sont accablés & que je soutiens être leur propre ouvrage, vous m'assurez, Leibnitz & vous, que tout est bien, & qu'ainsi la providence est justifiée. J'étois éloigné de croire qu'elle eût besoin pour sa justification du se-

cours de la Philosophie Leibnitzienne ; ni d'aucune autre. Pensez-vous sérieusement, vous-même, qu'un système de Philosophie, quel qu'il soit, puisse être plus irrépréhensible que l'univers, & que pour disculper la providence, les argumens d'un Philosophe soient plus convaincans que les ouvrages de Dieu ? Au reste, nier que le mal existe, est un moyen fort commode d'excuser l'auteur du mal. Les Stoïciens se sont autrefois rendus ridicules à meilleur marché.

Selon Leibnitz & Pope, tout ce qui est, est bien. S'il y a des sociétés, c'est que le bien général veut qu'il y en ait ; s'il n'y en a point, le bien général veut qu'il n'y en ait pas ; & si quelqu'un persuadoit aux hommes de retourner vivre dans les forêts, il seroit bon qu'ils y retournassent vivre. On ne doit pas appliquer à la nature des choses une idée de bien ou de mal qu'on ne tire que de leurs rapports ; car elles peuvent être bonnes relativement au tout, quoique mauvaises en elles-mêmes. Ce qui concourt au bien général peut être un mal particulier, dont il est permis de se délivrer

quand il est possible. Car si ce mal, tandis qu'on le supporte, est utile au tout, le bien contraire qu'on s'efforce de lui substituer ne lui sera pas moins utile sitôt qu'il aura lieu. Par la même raison que tout est bien comme il est, si quelqu'un s'efforce de changer l'état des choses, il est bon qu'il s'efforce de les changer; & s'il est bien ou mal qu'il réussisse, c'est ce qu'on peut apprendre de l'événement seul & non de la raison. Rien n'empêche en cela que le mal particulier ne soit un mal réel pour celui qui le souffre. Il étoit bon pour le tout que nous fussions civilisés puisque nous le sommes; mais il eût certainement été mieux pour nous de ne pas l'être. Leibnitz n'eût jamais rien tiré de son système qui pût combattre cette proposition; & il est clair que l'optimisme bien entendu, ne fait rien ni pour ni contre moi.

Aussi n'est-ce ni à Leibnitz ni à Pope que j'ai à répondre, mais à vous seul qui, sans distinguer le mal universel qu'ils nient, du mal particulier qu'ils ne nient pas, prétendez que c'est assez qu'une chose existe pour qu'il ne soit

pas permis de desirer qu'elle existât autrement. Mais , Monsieur , si tout est bien comme il est , tout étoit bien comme il étoit avant qu'il y eût des Gouvernemens & des Loix ; il fut donc au moins superflu de les établir , & Jean - Jacques alors , avec votre système , eût eu beau jeu contre Philopolis. Si tout est bien comme il est , de la maniere que vous l'entendez , à quoi bon corriger nos vices , guérir nos maux , redresser nos erreurs ? Que servent nos Chaires , nos Tribunaux , nos Académies ? Pourquoi faire appeler un Médecin quand vous avez la fièvre ? Que savez-vous si le bien du plus grand tout que vous ne connoissez pas , n'exige point que vous ayez le transport , & si la santé des habitans de Saturne ou de Sirius ne souffriroient point du rétablissement de la vôtre ? Laissez aller tout comme il pourra , afin que tout aille toujours bien. Si tout est le mieux qu'il peut être , vous devez blâmer toute action quelconque ; car toute action produit nécessairement quelque changement dans l'état où sont les choses , au moment qu'elle se fait ;

on

on ne peut donc toucher à rien sans mal faire, & le quiétisme le plus parfait est la seule vertu qui reste à l'homme. Enfin si tout est bien comme il est, il est bon qu'il y ait des Lapons, des Esquimaux, des Algonquins, des Chicacas, des Caraïbes, qui se passent de notre police, des Hottentots qui s'en moquent, & un Genevois qui les approuve, Leibnitz lui-même conviendrait de ceci.

L'homme, dites-vous, est tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'univers. Mais les hommes diffèrent tellement selon les tems & les lieux, qu'avec une pareille logique, on seroit sujet à tirer du particulier à l'universel des conséquences fort contradictoires & fort peu concluantes. Il ne faut qu'une erreur de Géographie pour bouleverser toute cette prétendue doctrine qui déduit ce qui doit être de ce qu'on voit. C'est à faire aux Castors, dira l'Indien, de s'enfouir dans des tanieres, l'homme doit dormir à l'air dans un hamac suspendu à des arbres. Non, non, dira le Tartare, l'homme est fait pour coucher dans un chariot. Pauvres gens,

s'écrieront nos Philopolis d'un air de pitié, ne voyez-vous pas que l'homme est fait pour bâtir des villes ! Quand il est question de raisonner sur la nature humaine, le vrai Philosophe, n'est ni Indien, ni Tartare, ni de Geneve, ni de Paris, mais il est homme.

Que le singe soit une bête, je le crois, & j'en ai dit la raison ; que l'Orang - Outang en soit une aussi, voilà ce que vous avez la bonté de m'apprendre, & j'avoue qu'après les faits que j'ai cités, la preuve de celui-là me sembloit difficile. Vous philosophez trop bien pour prononcer là-dessus aussi légèrement que nos voyageurs, qui s'exposent quelquefois sans beaucoup de façons, à mettre leurs semblables au rang des bêtes. Vous obligerez donc sûrement le Public, & vous instruirez même les Naturalistes en nous apprenant les moyens que vous avez employés pour décider cette question.

Dans mon Epître dédicatoire, j'ai félicité ma Patrie d'avoir un des meilleurs Gouvernemens qui pussent exister. J'ai trouvé dans le Discours qu'il

devoit y avoir très-peu de bons Gouvernemens : je ne vois pas où est la contradiction que vous remarquez en cela. Mais comment savez-vous, Monsieur, que j'irois vivre dans les bois si ma santé me le permettoit, plutôt que parmi mes Concitoyens pour lesquels vous connoissez ma tendresse ? Loin de rien dire de semblable dans mon Ouvrage, vous y avez dû voir des raisons très-fortes de ne point choisir ce genre de vie. Je sens trop en mon particulier combien peu je puis me passer de vivre avec des hommes aussi corrompus que moi, & le sage même, s'il en est, n'ira pas aujourd'hui chercher le bonheur au fond d'un désert. Il faut fixer, quand on le peut, son séjour dans sa Patrie pour l'aimer & la servir. Heureux celui qui, privé de cet avantage, peut au moins vivre au sein de l'amitié dans la Patrie commune du genre-humain, dans cet asyle immense ouvert à tous les hommes, où se plaisent également l'austère sagesse & la jeunesse folâtre ; où règnent l'humanité, l'hospitalité, la douceur, & tous les charmes d'une société facile ; où le pauvre trouve en-

core des amis, la vertu des exemples qui l'animent, & la raison des guides qui l'éclairent. C'est sur ce grand théâtre de la fortune, du vice, & quelquefois des vertus, qu'on peut observer avec fruit le spectacle de la vie; mais c'est dans son pays que chacun devroit en paix achever la sienne.

Il me semble, Monsieur, que vous me censurez bien gravement, sur une réflexion qui me paroît très-juste, & qui, juste ou non, n'a point dans mon écrit le sens qu'il vous plaît de lui donner par l'addition d'une seule lettre. *Si la nature nous a destinés à être saints*, me faites-vous dire, *j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, & que l'homme qui médite est un animal depravé*. Je vous avoue que si j'avois ainsi confondu la sânté avec la sainteté, & que la proposition fût vraie, je me croirois très-propre à devenir un grand saint moi-même dans l'autre monde, ou du moins à me porter toujours bien dans celui-ci.

Je finis, Monsieur, en répondant à vos trois dernières questions. Je n'abusera pas du tems que vous me don-



nez pour y réfléchir ; c'est un soin que j'avois pris d'avance.

*Un homme ou tout autre Etre sensible qui n'auroit jamais connu la douleur , auroit-il de la pitié , & seroit-il ému à la vue d'un enfant qu'on égorgeroit ?* Je réponds que non.

*Pourquoi la populace, à qui M. Rousseau accorde une si grande dose de pitié , se repaît-elle avec tant d'avidité du spectacle d'un malheureux expirant sur la roue ?* Par la même raison que vous allez pleurer au théâtre , & voir Seide égorger son pere , ou Thyeste boire le sang de son fils. La pitié est un sentiment si délicieux qu'il n'est pas étonnant qu'on cherche à l'éprouver. D'ailleurs , chacun a une curiosité secrète d'étudier les mouvemens de la nature aux approches de ce moment redoutable que nul ne peut éviter. Ajoutez à cela le plaisir d'être pendant deux mois l'orateur du quartier , & de raconter pathétiquement aux voisins la belle mort du dernier roué.

*L'affection que les femelles des animaux témoignent pour leurs petits , a-t-elle ces petits pour objet , ou la mere ?* D'abord la mere pour son besoin , puis

les petits par habitude. Je l'avois dit dans le Discours. *Si par hasard c'étoit celle-ci, le bien-être des petits n'en seroit que plus assuré.* Je le croirois ainsi. Cependant cette maxime demande moins à être étendue que resserrée ; car, dès que les poussins sont éclos, on ne voit pas que la poule ait aucun besoin d'eux, & sa tendresse maternelle ne le cede pourtant à nulle autre.

Voilà, Monsieur, mes réponses. Remarquez au reste que, dans cette affaire comme dans celle du premier Discours, je suis toujours le monstre qui soutient que l'homme est naturellement bon, & que mes adversaires sont toujours les honnêtes gens qui, à l'édification publique, s'efforcent de prouver que la nature n'a fait que des scélérats.

Je suis, autant qu'on peut l'être, de quelqu'un qu'on ne connoît point.

Monsieur, &c.





## L E T T R E

A M \* \* \*. (a)

**L**E voilà, Monsieur ce misérable rade-  
dotage que mon amour-propre hu-  
milié vous a fait si long-tems atten-  
dre, faute de sentir qu'un amour-pro-  
pre beaucoup plus noble devoit m'ap-  
prendre à surmonter celui-là. Qu'im-  
porte que mon verbiage vous paroisse  
misérable, pourvu que je sois content  
du sentiment qui me l'a dicté. Sitôt  
que mon meilleur état m'a rendu quel-  
ques forces; j'en ai profité pour le  
relire & vous l'envoyer. Si vous avez  
le courage d'aller jusqu'au bout, je  
vous prie après cela de vouloir bien  
me le renvoyer, sans me rien dire de  
ce que vous en aurez pensé, & que  
je comprends de reste. Je vous sa-  
lue, Monsieur, & vous embrasse de  
tout mon cœur.

*A Monquin le 25 Mars 1759.*

---

(a) Cette Lettre sert d'envoi à celle qui suit.



*A Bourgoïn le 15 Janvier 1769.*

**J**E sens, Monsieur, l'inutilité du devoir que je remplis en répondant à votre dernière lettre : mais c'est un devoir enfin que vous m'imposez & que je remplis de bon cœur, quoique mal, vu les distractions de l'état où je suis.

Mon dessein, en vous disant ici mon opinion sur les principaux points de votre lettre, est de vous la dire avec simplicité & sans chercher à vous la faire adopter. Cela seroit contre mes principes & même contre mon goût. Car je suis juste, & comme je n'aime point qu'on cherche à me subjuguier, je ne cherche non plus à subjuguier personne. Je fais que la raison commune est très-bornée ; qu'aussi-tôt qu'on sort de ses étroites limites, chacun a la sienne qui n'est propre qu'à lui ; que les opinions se propagent par les opinions non par la raison, & que quiconque cède au raisonnement d'un autre, chose déjà très-

rare, cède par préjugé, par autorité, par affection, par paresse ; rarement, jamais peut être, par son propre jugement.

Vous me marquez, Monsieur, que le résultat de vos recherches sur l'Auteur des choses est un état de doute. Je ne puis juger de cet état, parce qu'il n'a jamais été le mien. J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse par sentiment, dans mon âge mûr par raison ; maintenant je crois parce que j'ai toujours cru. Tandis que ma mémoire éteinte ne me remet plus sur la trace de mes raisonnemens, tandis que ma judiciaire affoiblie ne me permet plus de les recommencer, les opinions qui en ont résulté me restent dans toute leur force ; & sans que j'aye la volonté ni le courage de les mettre derechef en délibération, je m'y tiens en confiance & en conscience, certain d'avoir apporté dans la vigueur de mon jugement à leurs discussions toute l'attention & la bonne foi dont j'étois capable. Si je me suis trompé, ce n'est pas ma faute, c'est celle de la nature qui n'a pas donné à ma tête une plus grande mesure d'in-

telligence & de raison. Je n'ai rien de plus aujourd'hui, j'ai beaucoup de moins. Sur quel fondement recommencerois-je donc à délibérer? Le moment presse; le départ approche. Je n'aurois jamais le tems ni la force d'achever le grand travail d'une refonte. Permettez qu'à tout événement j'emporte avec moi la consistance & la fermeté d'un homme, non les doutes décourageans & timides d'un vieux radeur.

A ce que je puis me rappeler de mes anciennes idées, à ce que j'apperçois de la marche des vôtres, je vois que n'ayant pas suivi dans nos recherches la même route, il est peu étonnant que nous ne soyons pas arrivés à la même conclusion. Balançant les preuves de l'existence de Dieu avec les difficultés, vous n'avez trouvé aucun des côtés assez préponderant pour vous décider, & vous êtes resté dans le doute : ce n'est pas comme cela que je fis. J'examinai tous les systêmes sur la formation de l'univers que j'avois pu connoître. Je méditai sur ceux que je pouvois imaginer. Je les comparai tous de mon mieux : & je me déci-

lai, non pour celui qui ne m'offroit point de difficultés, car ils m'en offroient tous, mais pour celui qui me paroissoit en avoir le moins. Je me dis que ces difficultés étoient dans la nature de la chose, que la contemplation de l'infini passeroit toujours les bornes de mon entendement; que ne devant jamais espérer de concevoir pleinement le systême de la nature, tout ce que je pouvois faire étoit de le considérer par les côtés que je pouvois saisir; qu'il falloit savoir ignorer en paix tout le reste; & j'avoue que dans ces recherches je pensai comme les gens dont vous parlez, qui ne rejettent pas une vérité claire ou suffisamment prouvée, pour les difficultés qui l'accompagnent & qu'on ne sauroit lever. J'avois alors, je l'avoue, une confiance si téméraire, ou du moins une si forte persuasion, que j'aurois défié tout philosophe de proposer aucun autre systême intelligible sur la nature, auquel je n'eusse opposé des objections plus fortes, plus invincibles, que celles qu'il pouvoit m'opposer sur le mien, & alors il falloit me résoudre à rester sans rien croire,

comme vous faites , ce qui ne dépendoit pas de moi , ou mal raisonner , ou croire comme j'ai fait.

Une idée qui me vint il y a trente ans , a peut-être plus contribué qu'aucune autre à me rendre inébranlable. Supposons , me disois je , le genre-humain vieilli jusqu'à ce jour dans le plus complet matérialisme , sans que jamais idée de divinité ni d'âme soit entrée dans aucun esprit humain. Supposons que l'athéisme philosophique ait épuisé tous les systèmes pour expliquer la formation & la marche de l'univers par le seul jeu de la matière & du mouvement nécessaire , mot auquel du reste je n'ai jamais rien conçu. Dans cet état , Monsieur , excusez ma franchise , je supposois encore ce que j'ai toujours vu , & ce que je sentoís devoir être ; qu'au lieu de se reposer tranquillement dans ces systèmes , comme dans le sein de la vérité , leurs inquiets partisans cherchoient sans cesse à parler de leur doctrine , à l'éclaircir , à l'étendre , à l'expliquer , la pallier , la corriger , & comme celui qui sent trembler sous ses pieds la maison qu'il habite , à l'étayer de nouveaux argu-



mens. Terminons enfin ces suppositions par celle d'un Platon, d'un Clarke, qui, se levant tout d'un coup au milieu d'eux, leur eût dit : mes amis, si vous eussiez commencé l'analyse de cet univers par celle de vous mêmes, vous eussiez trouvé dans la nature de votre être la clef de la constitution de ce même univers, que vous cherchez en vain sans cela. Qu'ensuite leur expliquant la distinction des deux substances, il leur eût prouvé par les propriétés même de la matiere, que quoi qu'en dise Locke, la supposition de la matiere pensante est une véritable absurdité. Qu'il leur eût fait voir quelle est la nature de l'être vraiment actif & pensant ; & que de l'établissement de cet être qui juge, il fût enfin remonté aux notions confuses, mais sûres de l'Être suprême : qui peut douter que frappés de l'éclat, de la simplicité, de la vérité, de la beauté de cette ravissante idée, les mortels jusqu'alors aveugles, éclairés des premiers rayons de la divinité, ne lui eussent offert par acclamation leurs premiers hommages, & que les penseurs sur-tout & les philosophes n'eussent

rougi d'avoir contempné si long-tems les dehors de cette machine immense , sans trouver , sans soupçonner même la clef de sa constitution , & toujours grossièrement bornés par leurs sens , de n'avoir jamais su voir que matiere où tout leur montrait qu'une autre substance donnoit la vie à l'univers & l'intelligence à l'homme. C'est alors, Monsieur, que la mode eût été pour cette nouvelle philosophie, que les jeunes gens & les sages se fussent trouvés d'accord, qu'une doctrine si belle , si sublime , si douce , & si consolante pour tout homme juste , eût réellement excité tous les hommes à la vertu , & que ce beau mot d'*humanité* rebattu maintenant jusqu'à la fadeur , jusqu'au ridicule , par les gens du monde les moins humains , eût été plus empreint dans les cœurs que dans les livres. Il eût donc suffi d'une simple transposition de tems pour faire prendre tout le contre-pied à la mode philosophique , avec cette différence que celle d'aujourd'hui malgré son clinquant de paroles , ne nous promet pas une génération bien estimable, ni des philosophes bien vertueux.

Vous objectez, Monsieur, que si Dieu eût voulu obliger les hommes à le connoître, il eût mis son existence en évidence à tous les yeux. C'est à ceux qui font de la foi en Dieu un dogme nécessaire au salut de répondre à cette objection; & ils y répondent par la révélation. Quant à moi qui crois en Dieu sans croire cette foi nécessaire, je ne vois pas pourquoi Dieu se feroit obligé de nous la donner. Je pense que chacun sera jugé, non sur ce qu'il a cru, mais sur ce qu'il a fait, & je ne crois point qu'un système de doctrine soit nécessaire aux œuvres, parce que la conscience en tient lieu.

Je crois bien, il est vrai, qu'il faut être de bonne foi dans sa croyance, & ne pas s'en faire un système favorable à nos passions. Comme nous ne sommes pas tout intelligence, nous ne saurions philosopher avec tant de désintéressement que notre volonté n'influe un peu sur nos opinions; l'on peut souvent juger des secrètes inclinations d'un homme par ses sentimens purement spéculatifs; & cela posé, je pense qu'il se pourroit bien que celui qui

n'a pas voulu croire fût puni pour n'avoir pas cru.

Cependant je crois que Dieu s'est suffisamment révélé aux hommes & par ses œuvres & dans leurs cœurs, & s'il y en a qui ne le connoissent pas, c'est selon moi, parce qu'ils ne veulent pas le connoître, ou parce qu'ils n'en ont pas besoin.

Dans ce dernier cas est l'homme sauvage & sans culture qui n'a fait encore aucun usage de sa raison, qui, gouverné seulement par ses appétits n'a pas besoin d'autre guide, & qui ne suivant que l'instinct de la nature, marche par des mouvemens toujours droits. Cet homme ne connoît pas Dieu, mais il ne l'offense pas. Dans l'autre cas au contraire est le philosophe, qui, à force de vouloir exalter son intelligence, de raffiner, de subtiliser sur ce qu'on pensa jusqu'à lui, ébranle enfin tous les axiomes de la raison simple & primitive, & pour vouloir toujours savoir plus & mieux que les autres, parvient à ne rien savoir du tout. L'homme à la fois raisonnable & modeste, dont l'entendement exercé, mais borné, sent ses li-

mites & s'y renferme, trouve dans ces limites la notion de son ame & celle de l'Auteur de son être, sans pouvoir passer au-delà pour rendre ces notions claires, & contempler d'aussi près l'une & l'autre que s'il étoit lui-même un pur esprit. Alors saisi de respect il s'arrête & ne touche point au voile, content de savoir que l'Être immense est dessous. Voilà jusqu'où la philosophie est utile à la pratique. Le reste n'est plus qu'une spéculation oiseuse pour laquelle l'homme n'a point été fait, dont le raisonneur modéré s'abstient, & dans laquelle n'entre point l'homme vulgaire. Cet homme qui n'est ni une brute ni un prodige est l'homme proprement dit, moyen entre les deux extrêmes, & qui compose les dix-neuf vingtièmes du genre humain. C'est à cette classe nombreuse de chanter le Pseaume *Cæli enarrant*, & c'est elle en effet qui le chante. Tous les peuples de la terre connoissent & adorent Dieu, & quoique chacun l'habillement à sa mode, sous tous ces vêtements divers, on trouve pourtant toujours Dieu. Le petit nombre d'élite qui a de plus hautes prétentions de

doctrine, & dont le génie ne se borne pas au sens commun, en veut un plus transcendant : ce n'est pas de quoi je le blâme ; mais qu'il parte de-là pour se mettre à la place du genre-humain, & dire que Dieu s'est caché aux hommes, parce que lui petit nombre ne le voit plus, je trouve en cela qu'il a tort. Il peut arriver, j'en conviens, que le torrent de la mode, & le jeu de l'intrigue étende la secte philosophique & persuade un moment à la multitude qu'elle ne croit plus en Dieu : mais cette mode passagere ne peut durer, & comme qu'on s'y prenne, il faudra toujours à la longue un Dieu à l'homme. Enfin, quand forçant la nature des choses, la divinité augmenteroit pour nous d'évidence, je ne doute pas que dans le nouveau lycée on n'augmentât en même raison de subtilité pour la nier. La raison prend à la longue le pli que le cœur lui donne, & quand on veut penser en tout autrement que le peuple, on en vient à bout tôt ou tard.

Tout ceci, Monsieur, ne vous paroît gueres philosophique, ni à moi non plus ; mais toujours de bonne foi.

avec moi-même, je sens se joindre à mes raisonnemens, quoique simples, le poids de l'assentiment intérieur. Vous voulez qu'on s'en défie; je ne saurois penser comme vous sur ce point, & je trouve au contraire dans ce jugement interne une sauve-garde naturelle contre les sophismes de ma raison. Je crains même qu'en cette occasion vous ne confondiez les penchans secrets de notre cœur qui nous égarent, avec ce dictamen plus secret, plus interne encore, qui réclame & murmure contre ces décisions intéressées, & nous ramene en dépit de nous sur la route de la vérité. Ce sentiment intérieur est celui de la nature elle-même; c'est une appel de sa part contre les sophismes de la raison, & ce qui le prouve est qu'il ne parle jamais plus fort que quand notre volonté cède avec le plus de complaisance aux jugemens qu'il s'obstine à rejeter. Loin de croire que qui juge d'après lui soit sujet à se tromper, je crois que jamais il ne nous trompe, & qu'il est la lumière de notre foible entendement, lorsque nous voulons al-

ler plus loin que ce que nous pouvons concevoir.

Et après tout, combien de fois la philosophie elle-même avec toute sa fierté, n'est-elle pas forcée de recourir à ce jugement interne qu'elle affecte de mépriser. N'étoit-ce pas lui seul qui faisoit marcher Diogene pour toute réponse devant Zénon qui nioit le mouvement? N'étoit-ce pas par lui que toute l'antiquité philosophique répondoit aux pyrrhoniens. N'allons pas si loin : tandis que toute la philosophie moderne rejette les esprits, tout d'un coup l'Evêque Berkley s'élève & soutient qu'il n'y a point de corps. Comment est-on venu à bout de répondre à ce terrible logicien? Otez le sentiment intérieur, & je défie tous les philosophes modernes ensemble de prouver à Berkley qu'il y a des corps. Bon jeune homme qui me paroissez si bien né; de la bonne foi, je vous en conjure, & permettez que je vous cite ici un auteur qui ne vous sera pas suspect, celui des pensées philosophiques. Qu'un homme vienne vous dire que projetant au hasard une multitude de



caractères d'imprimerie , il a vu l'E-néide toute arrangée résulter de ce jet : convenez qu'au lieu d'aller vérifier cette merveille , vous lui répondrez froidement ; Monsieur , cela n'est pas impossible ; mais vous mentez. En vertu de quoi , je vous prie , lui répondrez-vous ainsi ?

Eh ! qui ne fait que sans le sentiment interne , il ne resteroit bientôt plus de traces de vérité sur la terre , que nous serions tous successivement le jouet des opinions les plus monstrueuses , à mesure que ceux qui les soutiendroient auroient plus de génie , d'adresse & d'esprit , & qu'enfin réduits à rougir de notre raison même , nous ne saurions bientôt plus que croire ni que penser.

Mais les objections . . . . sans doute il y en a d'insolubles pour nous & beaucoup , je le fais. Mais encore un coup donnez moi un système où il n'y en ait pas , ou dites moi comment je dois me déterminer. Bien plus ; par la nature de mon système , pourvu que mes preuves directes soient bien établies , les difficultés ne doivent pas m'arrêter ; vu l'impossibilité où je suis , moi être

mixte , de raisonner exactement sur les esprits purs & d'en observer suffisamment la nature. Mais vous matérialiste, qui me parlez d'une substance unique, palpable & soumise par la nature à l'inspection des sens , vous êtes obligé non seulement de ne me rien dire que de clair , de bien prouvé , mais de résoudre toutes mes difficultés d'une façon pleinement satisfaisante , parce que nous possédons vous & moi tous les instrumens nécessaires à cette solution. Et par exemple , quand vous faites naître la pensée des combinaisons de la matiere, vous devez me montrer sensiblement ces combinaisons & leur résultat par les seules loix de la physique & de la mécanique , puisque vous n'en admettez point d'autres. Vous Epicurien, vous composez l'ame d'atomes subtils. Mais qu'appellez-vous *subtils* , je vous prie ? vous savez que nous ne connoissons point de dimensions absolues , & que rien n'est petit ou grand que relativement à l'œil qui le regarde. Je prends par supposition, un microscôpe suffisant & je regarde un de vos atomes. Je vois un grand quartier de rocher crochu. De la danse & de l'accrochement de pareils

quartiers j'attends de voir résulter la pensée. Vous Moderniste, vous me montrez une molécule organique. Je prends mon microscope, & je vois un dragon grand comme la moitié de ma chambre : j'attends de voir se mouler & s'entortiller de pareils dragons jusqu'à ce que je voye résulter du tout un être non-seulement organisé mais intelligent ; c'est-à-dire un être non aggrégatif & qui soit rigoureusement un, &c. Vous me marquez, Monsieur, que le monde s'étoit fortuitement arrangé comme la République Romaine. Pour que la parité fût juste, il faudroit que la République Romaine n'eût pas été composée avec des hommes, mais avec des morceaux de bois. Montrez-moi clairement & sensiblement la génération purement matérielle du premier être intelligent ; je ne vous demande rien de plus.

Mais si tout est l'œuvre d'un Être intelligent, puissant, bienfaisant ; d'où vient le mal sur la terre ? Je vous avoue que cette difficulté si terrible ne m'a jamais beaucoup frappé ; soit que je ne l'aye pas bien conçue, soit qu'en effet elle n'ait pas toute la solidité qu'elle paroît avoir. Nos philosophes se sont

élevés contre les entités métaphysiques, & je ne connois personne qui en fasse tant. Qu'entendent-ils par *le mal* ? qu'est-ce que *le mal* en lui-même ? où est *le mal*, relativement à la nature & à son auteur ? L'univers subsiste, l'ordre y règne & s'y conserve ; tout y périt successivement, parce que telle est la loi des êtres matériels & mûs ; mais tout s'y renouvelle & rien n'y dégénère ; parce que tel est l'ordre de son auteur, & cet ordre ne se dément point. Je ne vois aucun mal à tout cela. Mais quand je souffre, n'est-ce pas un mal ? Quand je meurs, n'est-ce pas un mal ? Doucement : je suis sujet à la mort, parce que j'ai reçu la vie. Il n'y avoit pour moi qu'un moyen de ne point mourir ; c'étoit de ne jamais naître. La vie est un bien positif, mais fini, dont le terme s'appelle mort. Le terme du positif n'est pas le négatif, il est zéro. La mort nous est terrible, & nous appelons cette terreur un mal. La douleur est encore un mal pour celui qui souffre, j'en conviens. Mais la douleur & le plaisir étoient les seuls moyens d'attacher un être sensible & périssable à la propre conservation ; & ces moyens  
sont

sont ménagés avec une bonté digne de l'Etre suprême. Au moment même que j'écris ceci , je viens encore d'éprouver combien la cessation subite d'une douleur aiguë est un plaisir vif & délicieux. M'oseroit-on dire que la cessation du plaisir le plus vif soit une douleur aiguë La douce jouissance de la vie est permanente ; il suffit pour la goûter de ne pas souffrir. La douleur n'est qu'un avertissement, importun, mais nécessaire, que ce bien qui nous est si cher est en péril. Quand je regardois de près à tout cela , je trouvais, je prouvais peut-être , que le sentiment de la mort & celui de la douleur est presque nul dans l'ordre de la nature. Ce sont les hommes qui l'ont aiguïté. Sans leurs raffinemens insensés , sans leurs institutions barbares, les maux physiques ne nous atteindroient , ne nous affecteroient gueres, & nous ne sentirions point la mort.

Mais le mal moral ! autre ouvrage de l'homme , auquel Dieu n'a d'autre part que de l'avoir fait libre & en cela semblable à lui. Faudra-t il donc s'en prendre à Dieu des crimes des hommes & des maux qu'ils leur attirent ? Faudra-

et-il, en voyant un champ de bataille, lui reprocher d'avoir créé tant de jambes & de bras cassés.

Pourquoi, direz-vous, avoir fait l'homme libre, puisqu'il devoit abuser de sa liberté? Ah, Monsieur de \*\*\*, s'il exista jamais un mortel qui n'en ait pas abusé, ce mortel seul honore plus l'humanité que tous les scélérats qui couvrent la terre ne la dégradent. Mon Dieu! donne-moi des vertus, & me place un jour auprès des Fénelons, des Catons, des Socrates. Que m'importera le reste du genre humain? Je ne rougirai point d'avoir été homme.

Je vous l'ai dit, Monsieur, il s'agit ici de mon sentiment; non de mes preuves, & vous ne le voyez que trop. Je me souviens d'avoir jadis rencontré sur mon chemin cette question de l'origine du mal & de l'avoir effleurée; mais vous n'avez point lu ces rabacheries, & moi je les ai oubliées: nous avons très-bien fait tous deux. Tout ce que je fais est que la facilité que je trouvois à les résoudre, venoit de l'opinion que j'ai toujours eu de la co-existence éternelle de deux principes, l'un actif, qui est Dieu; l'autre passif, qui est la matière, que l'é-

tre actif combine & modifie avec une pleine puissance, mais pourtant sans l'avoir créé & sans la pouvoir anéantir. Cette opinion m'a fait huer des philosophes à qui je l'ai dite : ils l'ont décidée absurde & contradictoire. Cela peut être, mais elle ne m'a pas paru telle, & j'y ai trouvé l'avantage d'expliquer sans peine & clairement à mon gré, tant de questions dans lesquelles ils s'embrouillent; entr'autres celle que vous m'avez proposée ici comme insoluble.

Au reste, j'ose croire que mon sentiment peu pondérant sur toute autre matière, doit l'être un peu sur celle-ci; & quand vous connoîtrez mieux ma destinée, quelque jour vous direz peut-être, en pensant à moi : quel autre a droit d'agrandir la mesure qu'il a trouvée aux maux que l'homme souffre ici-bas?

Vous attribuez à la difficulté de cette même question dont le fanatisme & la superstition ont abusé, les maux que les religions ont causés sur la terre. Cela peut être, & je vous avoue même que toutes les formules en matière de foi ne me paroissent qu'autant de chaînes d'i-

niquité, de fausseté, d'hypocrisie & de tyrannie. Mais ne soyons jamais injustes, & pour aggraver le mal n'ôtons pas le bien. Arracher toute croyance en Dieu du cœur des hommes, c'est y détruire toute vertu. C'est mon opinion, Monsieur, peut-être elle est fautive; mais tant que c'est la mienne je ne ferai point assez lâche pour vous la dissimuler.

Faire le bien est l'occupation la plus douce d'un homme bien né. Sa probité, sa bienfaisance ne sont point l'ouvrage de ses principes, mais celui de son bon naturel. Il cède à ses penchans en pratiquant la justice, comme le méchant cède aux siens en pratiquant l'iniquité. Contenter le goût qui nous porte à bien faire est bonté, mais non pas vertu.

Ce mot de vertu signifie *force*. Il n'y a point de vertu sans combat, il n'y en a point sans victoire. La vertu ne consiste pas seulement à être juste, mais à l'être en triomphant de ses passions, en régnant sur son propre cœur. Titus rendant heureux le peuple Romain, versant par-tout les graces & les bienfaits, pouvoit ne pas perdre un seul jour & n'être pas vertueux : il le fut certainement en renvoyant Bérénice. Brutus



faisant mourir ses enfans , pouvoit n'être que juste. Mais Brutus étoit un tendre pere ; pour faire son devoir il déchira ses entrailles , & Brutus fut vertueux.

Vous voyez ici d'avance la question remise à son point. Ce divin simulacre dont vous me parlez s'offre à moi sous une image qui n'est pas ignoble , & je crois sentir à l'impresion que cette image fait dans mon cœur la chaleur qu'elle est capable de produire. Mais ce simulacre enfin n'est encore qu'une de ces entités métaphysiques dont vous ne voulez pas que les hommes se fassent des Dieux. C'est un pur objet de contemplation. Jusqu'où portez-vous l'effet de cette contemplation sublime ? Si vous ne voulez qu'en tirer un nouvel encouragement pour bien faire , je suis d'accord avec vous : mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Supposons votre cœur honnête en proie aux passions les plus terribles , dont vous n'êtes pas à l'abri , puisqu'enfin vous êtes homme. Cette image qui dans le calme s'y peint si ravissante , n'y perdra-t-elle rien de ses charmes & ne s'y ternira-t-elle point au milieu des flots ? Écartons la sup-

position décourageante & terrible des périls qui peuvent tenter la vertu mise au désespoir. Supposons seulement qu'un cœur trop sensible brûle d'un amour involontaire pour la fille ou la femme de son ami, qu'il soit maître de jouir d'elle entre le Ciel qui n'en voit rien, & lui qui n'en veut rien dire à personne; que sa figure charmante l'attire ornée de tous les attraits de la beauté & de la volupté; au moment où ses sens enivrés sont prêts à se livrer à leurs délices, cette image abstraite de la vertu viendra-t-elle disputer son cœur à l'objet réel qui le frappe? Lui paroîtra-t-elle en cet instant la plus belle? L'arrachera-t-elle des bras de celle qu'il aime pour se livrer à la vaine contemplation d'un fantôme qu'il fait être sans réalité? Finira-t-il comme Joseph, & laissera-t-il son manteau? Non, Monsieur, il fermera les yeux & succombera. Le croyant, direz-vous, succombera de même. Oui, l'homme foible; celui, par exemple qui vous écrit: mais donnez-leur à tous deux le même degré de force, & voyez la différence du point d'appui.

Le moyen, Monsieur, de résister à

des tentations violentes , quand on peut leur céder sans crainte , en se disant , à quoi bon résister ? Pour être vertueux , le philosophe a besoin de l'être aux yeux des hommes ; mais sous les yeux de Dieu le juste est bien fort. Il compte cette vie , & ses biens & ses maux & toute sa gloriole pour si peu de chose ! il apperçoit tant au-delà ! force invincible de la vertu , nul ne te connoît que celui qui sent tout son être , & qui sait qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'en disposer. Lisez-vous quelquefois la République de Platon ? Voyez dans le second dialogue avec quelle énergie l'ami de Socrate , dont j'ai oublié le nom , lui peint le juste accablé des outrages de la fortune & des injustices des hommes , diffamé , persécuté , tourmenté , en proie à tout l'opprobre du crime , & méritant tous les prix de la vertu , voyant déjà la mort qui s'approche & sûr que la haine des méchants n'épargnera pas sa mémoire , quand ils ne pourront plus rien sur sa personne. Quel tableau décourageant , si rien pouvoit décourager la vertu ! Socrate lui-même effrayé s'écrie , & croit devoir invoquer les Dieux avant de répondre :

mais sans l'espoir d'une autre vie , il auroit mal répondu pour celle-ci. Toutefois, dût-il finir pour nous à la mort, ce qui ne peut être si Dieu est juste, & par conséquent s'il existe, l'idée seule de cette existence seroit encore pour l'homme un encouragement à la vertu & une consolation dans ses misères, dont manque celui qui se croyant isolé dans cet univers, ne sent au fond de son cœur aucun confident de ses pensées. C'est toujours une douceur dans l'adversité d'avoir un témoin qu'on ne l'a pas méritée ; c'est un orgueil vraiment digne de la vertu de pouvoir dire à Dieu : Toi qui lis dans mon cœur, tu vois que j'use en ame forte & en homme juste de la liberté que tu m'as donnée. Le vrai croyant qui se sent partout sous l'œil éternel aime à s'honorer à la face du Ciel d'avoir rempli ses devoirs sur la terre.

Vous voyez que je ne vous ai point disputé ce simulacre que vous m'avez présenté pour unique objet des vertus du sage. Mais, mon cher Monsieur, revenez maintenant à vous, & voyez combien cet objet est inalliable, incompatible avec vos principes. Comment ne

sentez-vous pas que cette même loi de la nécessité qui seule régle, selon vous la marche du monde & tous les événemens, regle aussi toutes les actions des hommes, toutes les pensées de leurs têtes, tous les sentimens de leurs cœurs, que rien n'est libre, que tout est forcé, nécessaire, inévitable, que tous les mouvemens de l'homme dirigés par la matiere aveugle ne dépendent de sa volonté que parce que sa volonté même dépend de la nécessité : qu'il n'y a par conséquent ni vertu ni vices, ni mérite ni démérite, ni moralité dans les actions humaines, & que ces mots d'honnête homme ou de scélérat doivent être pour vous totalement vuides de sens. Ils ne le sont pas toutefois, j'en suis très-sûr. Votre honnête cœur, en dépit de vos argumens, réclame contre votre triste philosophie. Le sentiment de la liberté, le charme de la vertu se font sentir à vous malgré vous, & voilà comment de toute part cette forte & salutaire voix du sentiment intérieur rappelle au sein de la vérité & de la vertu tout homme que sa raison malconduite égare. Bénissez, Monsieur, cette sainte & bienfaisante voix qui vous

ramene aux devoirs de l'homme que la philosophie à la mode finiroit par vous faire oublier. Ne vous livrez à vos argumens que quand vous les sentez d'accord avec le dictamen de votre conscience ; & toutes les fois que vous y sentirez de la contradiction , soyez sûr que ce sont eux qui vous trompent.

Quoique je ne veuille pas ergoter avec vous ni suivre pied à pied vos deux lettres , je ne puis cependant me refuser un mot à dire sur le parallele du sage Hébreu & du sage Grec. Comme admirateur de l'un & de l'autre , je ne puis gueres être suspect de préjugés en parlant d'eux. Je ne vous crois pas dans le même cas. Je suis peu surpris que vous donniez au second tout l'avantage. Vous n'avez pas assez fait connoissance avec l'autre , & vous n'avez pas pris assez de soin pour dégager ce qui est vraiment à lui , de ce qui lui est étranger , & qui le défigure à vos yeux , comme à ceux de bien d'autres gens qui , selon moi , n'y ont pas regardé de plus près que vous. Si Jésus fût né à Athenes & Socrate à Jérusalem , que Platon & Xénophon eussent écrit la vie du premier , Luc & Ma-

thieu celle de l'autre, vous changeriez beaucoup de langage, & ce qui lui fait tort dans votre esprit, est précisément ce qui rend son élévation d'ame plus étonnante & plus admirable, savoir, sa naissance en Judée chez le plus vil peuple qui peut-être existât alors, au lieu que Socrate, né chez le plus instruit & le plus aimable, trouva tous les secours dont il avoit besoin pour s'élever aisément au ton qu'il prit. Il s'éleva contre les Sophistes comme Jésus contre les Prêtres, avec cette différence que Socrate imita souvent ses antagonistes, & que si sa belle & douce mort n'eût honoré sa vie, il eût passé pour un Sophiste comme eux. Pour Jésus, le vol sublime que prit sa grande ame l'éleva toujours au-dessus de tous les mortels, & depuis l'âge de douze ans jusqu'au moment qu'il expira dans la plus cruelle ainsi que dans la plus infâme de toutes les morts, il ne se démentit pas un moment. Son noble projet étoit de relever son peuple, d'en faire de rechef un peuple libre & digne de l'être; car c'étoit par-là qu'il falloit commencer. L'étude profonde qu'il fit de la loi de Moïse, ses efforts

pour en réveiller l'enthousiasme & l'amour dans les cœurs montrèrent son but, autant qu'il étoit possible, pour ne pas effaroucher les Romains. Mais ses vils & lâches compatriotes au lieu de l'écouter le prirent en haine, précisément à cause de son génie & de sa vertu qui leur reprochoient leur indignité. Enfin, ce ne fut qu'après avoir vu l'impossibilité d'exécuter son projet qu'il l'étendit dans sa tête, & que, ne pouvant faire par lui même une révolution chez son peuple, il voulut en faire une par ses disciples dans l'univers. Ce qui l'empêcha de réussir dans son premier plan, outre la bassesse de son peuple incapable de toute vertu, fut la trop grande douceur de son propre caractère; douceur qui tient plus de l'Ange & du Dieu qu' de l'homme, qui ne l'abandonna pas un instant, même sur la croix, & qui fait verser des torrens de larmes à qui fait lire sa vie comme il faut, à travers les fatras dont ces pauvres gens l'ont défigurée. Heureusement ils ont respecté & transcrit fidèlement ses discours qu'ils n'entendoient pas; ôtez quelques tours orientaux ou mal rendus, on n'y voit pas un mot qui ne soit digne de lui, & c'est-

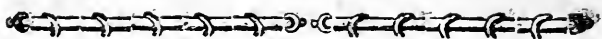


là qu'on reconnoît l'homme divin, qui, de six piétres disciples, a fait pourtant dans leur grossier mais fier enthousiasme, des hommes éloquens & courageux.

Vous m'objectez qu'il a fait des miracles. Cette objection seroit terrible si elle étoit juste. Mais vous savez, Monsieur, ou du moins vous pourriez savoir que, selon moi, loin que Jésus ait fait des miracles, il a déclaré très-positivement qu'il n'en feroit point, & a marqué un très-grand mépris pour ceux qui en demandoient.

Que de choses me resteroient à dire ! Mais cette Lettre énorme. Il faut finir. Voici la dernière fois que je reviendrai sur ces matières. J'ai voulu vous complaire, Monsieur, je ne m'en repens point ; au contraire, je vous remercie de m'avoir fait reprendre un fil d'idées presque effacées, mais dont les restes peuvent avoir pour moi leur usage dans l'état où je suis.

Adieu, Monsieur, souvenez-vous quelquefois d'un homme que vous auriez aimé, je m'en flatte, quand vous l'auriez mieux connu, & qui s'est occupé de vous dans des momens où l'on ne s'occupe gueres que de soi-même,



## L E T T R E

A M. D'OFFREVILLE,

A D O U A I.

Sur cette question : *S'il y a une morale demontrée , ou s'il n'y en a point.*

Montmorency , 4 Octobre 1761.

**L**A question que vous me proposez, Monsieur, dans votre lettre du 15 Septembre, est importante & grave : c'est de la solution qu'il dépend de savoir s'il y a une morale démontrée ou s'il n'y en a point.

Votre adversaire soutient que tout homme n'agit, quoi qu'il fasse, que relativement à lui-même, & que jusqu'aux actes de vertu les plus sublimes, jusqu'aux œuvres de charité les plus pures, chacun rapporte tout à soi.

Vous, Monsieur, vous pensez qu'on doit faire le bien pour le bien même sans aucun retour d'intérêt personnel, que les bonnes œuvres qu'on rapporte

à soi ne sont plus des actes de vertu mais d'amour - propre ; vous ajoutez que nos aumônes sont sans mérite, si nous ne les faisons que par vanité ou dans la vue d'écarter de notre esprit l'idée des misères de la vie humaine, & en cela vous avez raison.

Mais sur le fond de la question, je dois vous avouer que je suis de l'avis de votre adversaire : car quand nous agissons, il faut que nous ayons un motif pour agir, & ce motif ne peut être étranger à nous, puisque c'est nous qu'il met en œuvre : il est absurde d'imaginer qu'étant moi, j'agirai comme si j'étois un autre. N'est-il pas vrai que si l'on vous disoit qu'un corps est poussé sans que rien le touche, vous diriez que cela n'est pas concevable ? C'est la même chose en morale quand on croit agir sans nul intérêt.

Mais il faut expliquer ce mot d'intérêt ; car vous pourriez lui donner tel sens vous & votre adversaire que vous seriez d'accord sans vous entendre, & lui-même pourroit lui en donner un si grossier qu'alors ce seroit vous qui auriez raison.

Il y a un intérêt sensuel & palpable

qui se rapporte uniquement à notre bien-être matériel, à la fortune, à la considération, aux biens physiques qui peuvent résulter pour nous de la bonne opinion d'autrui. Tout ce qu'on fait pour un tel intérêt ne produit qu'un bien du même ordre, comme un marchand fait son bien en vendant sa marchandise le mieux qu'il peut. Si j'oblige un autre homme en vue de m'acquérir des droits sur sa reconnoissance, je ne suis en cela qu'un marchand qui fait le commerce, & même qui ruse avec l'acheteur. Si je fais l'aumône pour me faire estimer charitable & jouir des avantages attachés à cette estime, je ne suis encore qu'un marchand qui achete de la réputation. Il en est à-peu-près de même, si je ne fais cette aumône que pour me délivrer de l'importunité d'un gueux ou du spectacle de sa misère; tous les actes de cette espece qui ont en vue un avantage extérieur ne peuvent porter le nom de bonnes actions, & l'on ne dit pas d'un marchand qui a bien fait ses affaires, qu'il s'y est comporté vertueusement.

Il y a un autre intérêt qui ne tient point aux avantages de la société, qui

n'est relatif qu'à nous-mêmes, à au bien de notre ame, à notre bien-être absolu, & que pour cela j'appelle intérêt spirituel ou moral par opposition au premier. Intérêt qui, pour n'avoir pas des objets sensibles, matériels, n'en est pas moins vrai, pas moins grand, pas moins solide, & pour tout dire en un mot, le seul qui tenant intimement à notre nature, tende à notre véritable bonheur. Voilà, Monsieur, l'intérêt que la vertu se propose & qu'elle doit se proposer, sans rien ôter au mérite, à la pureté, à la bonté morale des actions qu'elle inspire.

Premièrement, dans le système de la religion, c'est-à-dire, des peines & des récompenses de l'autre vie, vous voyez que l'intérêt de plaire à l'Auteur de notre être & au juge suprême de nos actions, est d'une importance qui l'emporte sur les plus grands maux, qui fait voler au martyre les vrais croyans, & en même tems d'une pureté qui peut ennoblir les plus sublimes devoirs. La loi de bien faire est tirée de la maison même, & le chrétien n'a besoin que de logique pour avoir de la vertu.

Mais outre cet intérêt qu'on peut regarder en quelque façon comme étranger à la chose, comme n'y tenant que par une expresse volonté de Dieu, vous me demanderez peut-être s'il y a quelque autre intérêt lié plus immédiatement, plus nécessairement à la vertu par sa nature, & qui doive nous la faire aimer uniquement pour elle-même. Ceci tient à d'autres questions dont la discussion passe les bornes d'une lettre, & dont par cette raison je ne tenterai pas ici l'examen. Comme, si nous avons un amour naturel pour l'ordre, pour le beau moral, si cet amour peut être assez vif par lui-même pour primer sur toutes nos passions, si la conscience est innée dans le cœur de l'homme, ou si elle n'est que l'ouvrage des préjugés & de l'éducation : car en ce dernier cas il est clair que nul n'ayant en soi-même aucun intérêt à bien faire, ne peut faire aucun bien que par le profit qu'il en attend d'autrui, qu'il n'y a par conséquent que des fots qui croient à la vertu & des dupes qui la pratiquent ; telle est la nouvelle philosophie.

Sans m'embarquer ici dans cette mé-

taphysique qui nous meneroit trop loin, je me contenterai de vous proposer un fait que vous pourrez mettre en question avec votre adversaire, & qui, bien discuté, vous instruira peut-être mieux de les vrais sentimens que vous ne pourriez vous en instruire en restant dans la généralité de votre these.

En Angleterre quand un homme est accusé criminellement, douze jurés, enfermés dans une chambre pour opiner sur l'examen de la procédure s'il est coupable ou s'il ne l'est pas, ne sortent plus de cette chambre & n'y reçoivent point à manger qu'ils ne soient tous d'accord, en sorte que leur jugement est toujours unanime, & décisif sur le sort de l'accusé.

Dans une de ces délibérations les preuves paroissant convaincantes, onze des jurés le condamnerent sans balancer; mais le douzieme s'obstina tellement à l'absoudre sans vouloir alléguer d'autre raison, sinon qu'il le croyoit innocent, que voyant ce juré déterminé à mourir de faim plutôt que d'être de leur avis, tous les autres pour ne pas s'exposer au même sort revinrent au sien, & l'accusé fut renvoyé absous.

L'affaire finie , quelques-uns des jurés pressèrent en secret leur collègue de leur dire la raison de son obstination , & ils furent enfin que c'étoit lui-même qui avoit fait le coup dont l'autre étoit accusé ; & qu'il avoit eu moins d'horreur de la mort que de faire périr l'innocent , chargé de son propre crime.

Proposez le cas à votre homme , & ne manquez pas d'examiner avec lui l'état de ce juré dans toutes les circonstances. Ce n'étoit point un homme juste , puisqu'il avoit commis un crime , & dans cette affaire l'enthousiasme de la vertu ne pouvoit point lui élever le cœur , & lui faire mépriser la vie. Il avoit l'intérêt le plus réel à condamner l'accusé pour ensevelir avec lui l'imputation du forfait ; il devoit craindre que son invincible obstination n'en fît soupçonner la véritable cause , & ne fût un commencement d'indice contre lui : la prudence & le soin de sa sûreté demandoient , ce semble , qu'il fît ce qu'il ne fit pas , & l'on ne voit aucun intérêt sensible qui dût le porter à faire ce qu'il fit. Il n'y avoit cependant qu'un intérêt très-puissant



qui pût le déterminer ainsi dans le secret de son cœur, à toutes sortes de risque; quel étoit donc cet intérêt auquel il sacrifioit sa vie même?

S'inscrire en faux contre le fait seroit prendre une mauvaise défaite; car on peut toujours l'établir par supposition, & chercher, tout intérêt étranger mis à part, ce que feroit en pareil cas pour l'intérêt de lui-même tout homme de bon sens, qui ne seroit ni vertueux, ni scélérat.

Posant successivement les deux cas, l'un que le juré ait prononcé la condamnation de l'accusé & l'ait fait périr pour se mettre en sûreté, l'autre qu'il l'ait absous, comme il fit, à ses propres risques, puis suivant dans les deux cas le reste de la vie du juré & la probabilité du sort qu'il se seroit préparé, pressez votre homme de prononcer décisivement sur cette conduite, & d'exposer nettement de part ou d'autre l'intérêt & les motifs du parti qu'il auroit choisi; alors si votre dispute n'est pas finie, vous connoîtrez du moins si vous vous entendez l'un l'autre, ou si vous ne vous entendez pas.

Que s'il distingue entre l'intérêt d'un

crime à commettre ou à ne pas commettre , & celui d'une bonne action à faire ou à ne pas faire , vous lui ferez voir aisément que dans l'hypothese la raison de s'abstenir d'un crime avantageux qu'on peut commettre impunément , est du même genre que celle de faire entre le ciel & soi une bonne action onéreuse ; car , outre que quelque bien que nous puissions faire , en cela nous ne sommes que justes , on ne peut avoir nul intérêt en soi-même à ne pas faire le mal qu'on n'ait un intérêt semblable à faire le bien ; l'un & l'autre dérivent de la même source & ne peuvent être séparés.

Sur-tout, Monsieur, songez qu'il ne faut point outrer les choses au-de-là de la vérité, ni confondre comme faisoient les Stoïciens, le bonheur avec la vertu. Il est certain que faire le bien pour le bien c'est le faire pour soi, pour notre propre intérêt, puisqu'il donne à l'ame une satisfaction intérieure, un contentement d'elle-même sans lequel il n'y a point de vrai bonheur. Il est sûr encore que les méchants sont tous misérables, quel que soit leur sort apparent; parce que le bonheur s'empoi-

bonne dans une ame corrompue comme le plaisir des sens dans un corps mal sain. Mais il est faux que les bons soient tous heureux dès ce monde; & comme il ne suffit pas au corps d'être en santé pour avoir de quoi se nourrir, il ne suffit pas non plus à l'ame d'être saine pour obtenir tous les biens dont elle a besoin. Quoiqu'il n'y ait que les gens de bien qui puissent vivre contents, ce n'est pas à dire que tout homme de bien vive content. La vertu ne donne pas le bonheur, mais elle seule apprend à en jouir quand on l'a : la vertu ne garantit pas des maux de cette vie & n'en procure pas les biens; c'est ce que ne fait pas non plus le vice avec toutes ses ruses; mais la vertu fait porter plus patiemment les uns & goûter plus délicieusement les autres. Nous avons donc en tout état de cause un véritable intérêt à la cultiver, & nous faisons bien de travailler pour cet intérêt, quoiqu'il y ait des cas où il seroit insuffisant par lui-même, sans l'attente d'une vie à venir. Voilà mon sentiment sur la question que vous m'avez proposée.

En vous remerciant du bien que

vous pensez de moi, je vous conseille pourtant, Monsieur, de ne plus perdre votre tems à me défendre ou à me louer. Tout le bien ou le mal qu'on dit d'un homme qu'on ne connoît point ne signifie pas grand'chose. Si ceux qui m'accusent ont tort, c'est à ma conduite à me justifier; toute autre apologie est inutile ou superflue. J'aurois dû vous répondre plutôt; mais le triste état où je vis doit excuser ce retard. Dans le peu d'intervalle que mes maux me laissent, mes occupations ne sont pas de mon choix, & je vous avoue que quand elles en feroient, ce choix ne seroit pas d'écrire des lettres. Je ne réponds point à celles de complimens, & je ne répondrois pas non plus à la vôtre, si la question que vous m'y proposez ne me faisoit un devoir de vous en dire mon avis.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.



L E T T R E



## L E T T R E

AU PRINCE LOUIS

DE WIRTEMBERG.

*Motiers , le 10 Novembre 1763.*

**S**I j'avois le malheur d'être né Prince, d'être enchaîné par les convenances de mon état; que je fusse contraint d'avoir un train, une suite, des domestiques, c'est-à dire, des maîtres; & que pourtant j'eusse une ame assez élevée pour vouloir être homme malgré mon rang, pour vouloir remplir les grands devoirs de pere, de mari, de citoyen de la république humaine; je sentirois bientôt les difficultés de concilier tout cela, celle sur-tout d'élever mes enfans pour l'état où les plaça la nature, en dépit de celui qu'ils ont parmi leurs égaux.

Je commencerois donc par me dire; il ne faut pas vouloir des choses contradictoires; il ne faut pas vouloir être & n'être pas. La difficulté que je veux

*Œuv. Posth. Tom. VI.*

E

vaincre est inhérente à la chose ; si l'état de la chose ne peut changer , il faut que la difficulté reste. Je dois sentir que je n'obtiendrai pas tout ce que je veux : mais n'importe , ne nous décourageons point. De tout ce qui est bien , je ferai tout ce qui est possible , mon zele & ma vertu m'en répondent ; une partie de la sagesse est de porter le joug de la nécessité : quand le sage fait le reste il a tout fait. Voilà ce que je me dirois si j'étois Prince. Après cela , j'irois en avant sans me rebuter , sans rien craindre ; & quel que fût mon succès , ayant fait ainsi je serois content de moi. Je ne crois pas que j'eusse tort de l'être.

Il faut , Monsieur le Duc , commencer par vous bien mettre dans l'esprit , qu'il n'y a point d'œil paternel que celui d'un pere , ni d'œil maternel que celui d'une mere. Je voudrois employer vingt rames de papier à vous répéter ces deux lignes , tant je suis convaincu que tout en dépend.

Vous êtes Prince , rarement pourrez-vous être pere , vous aurez trop d'autres soins à remplir : il faudra donc que d'autres remplissent les vôtres. Madame

la Duchesse fera dans le même cas à-peu-près.

De-là suit cette première règle. Faites en sorte que votre enfant soit cher à quelqu'un.

Il convient que ce quelqu'un soit de son sexe. L'âge est très-difficile à déterminer. Par d'importantes raisons il la faudroit jeune. Mais une jeune personne a bien d'autres soins en tête que de veiller jour & nuit sur un enfant. Ceci est un inconvénient inévitable & déterminant.

Ne la prenez donc pas jeune, ni belle, par conséquent; car ce seroit encore pis. Jeune, c'est elle que vous aurez à craindre : belle, c'est tout ce qui l'approchera.

Il vaut mieux qu'elle soit veuve que fille. Mais si elle a des enfans, qu'aucun d'eux ne soit autour d'elle, & que tous dépendent de vous.

Point de femmes à grands sentimens, encore moins de bel esprit. Qu'elle ait assez d'esprit pour vous bien entendre, non pour raffiner sur vos instructions.

Il importe qu'elle ne soit pas trop facile à vivre, & il n'importe pas qu'elle soit libérale. Au contraire, il la faut

rangée, attentive à ses intérêts. Il est impossible de soumettre un prodigue à la règle; on tient les avarés par leur propre défaut.

Point d'étourdie ni d'évaporée; outre le mal de la chose il y a encore celui de l'humeur, car toutes les folles en ont, & rien n'est plus à craindre que l'humeur; par la même raison les gens vifs, quoique plus aimables, me sont suspects, à cause de l'emportement. Comme nous ne trouverons pas une femme parfaite, il ne faut pas tout exiger: ici la douceur est de précepte, mais pourvu que la raison la donne, elle peut n'être pas dans le tempérament. Je l'aime aussi mieux égale & froide qu'accueillante & capricieuse. En toutes choses préférez un caractère sûr à un caractère brillant. Cette dernière qualité est même un inconvénient pour notre objet; une personne faite pour être au-dessus des autres peut être gâtée par le mérite de ceux qui l'élèvent. Elle en exige ensuite autant de tout le monde, & cela la rend injuste avec les inférieurs.

Du reste ne cherchez dans son esprit aucune culture; il se fait en étudiant,



& c'est tout. Elle se déguisera si elle fait; vous la connoîtrez bien mieux si elle est ignorante: dût-elle ne pas savoir lire, tant mieux, elle apprendra avec son Eleve. La seule qualité d'esprit qu'il faut exiger, c'est un sens droit.

Je ne parle point ici des qualités du cœur ni des mœurs, qui se supposent; parce qu'on se contrefait là-dessus. On n'est pas si en garde sur le reste du caractère, & c'est par-là que de bons yeux jugent de tout. Tout ceci demanderoit peut-être de plus grands détails; mais ce n'est pas maintenant de quoi il s'agit.

Je dis, & c'est ma première règle, qu'il faut que l'enfant soit cher à cette personne-là. Mais comment faire?

Vous ne lui ferez point aimer l'enfant en lui disant de l'aimer; & avant que l'habitude ait fait naître l'attachement, on s'amuse quelquefois avec les autres enfans, mais on n'aime que les siens.

Elle pourroit l'aimer, si elle aimoit le pere ou la mere; mais dans votre rang, on n'a point d'amis, & jamais dans quelque rang que ce puisse être,

on n'a pour amis les gens qui dépendent de nous.

Or l'affection qui ne naît pas du sentiment, d'où peut-elle naître, si ce n'est de l'intérêt?

Ici vient une réflexion que le concours de mille autres confirme, c'est que les difficultés que vous ne pouvez ôter de votre condition, vous ne les éluderez qu'à force de dépense.

Mais n'allez pas croire, comme les autres, que l'argent fait tout par lui-même, & que pourvu qu'on paye on est servi. Ce n'est pas cela.

Je ne connois rien de si difficile quand on est riche, que de faire usage de sa richesse pour aller à ses fins. L'argent est un ressort dans la mécanique morale, mais il repousse toujours la main qui le fait agir. Faisons quelques observations nécessaires pour notre objet.

Nous voulons que l'enfant soit cher à sa gouvernante. Il faut pour cela que le sort de la gouvernante soit lié à celui de l'enfant. Il ne faut pas qu'elle dépende seulement des soins qu'elle lui rendra, tant parce qu'on n'aime gueres les gens qu'on sert, que parce que les soins

payés ne font qu'apparens, les soins réels se négligent ; & nous cherchons ici des soins réels.

Il faut qu'elle dépende non de ses soins , mais de leur succès , & que sa fortune soit attachée à l'effet de l'éducation qu'elle aura donnée. Alors seulement elle se verra dans son Eleve & s'affectionnera nécessairement à elle ; elle ne lui rendra pas un service de parade & de montre , mais un service réel ; ou plutôt en la servant , elle ne servira qu'elle-même , elle ne travaillera que pour soi.

Mais qui sera juge de ce succès ? La foi d'un pere équitable , & dont la probité est bien établie , doit suffire ; la probité est un instrument sûr dans les affaires , pourvu qu'il soit joint au discernement.

Le pere peut mourir. Le jugement des femmes n'est pas reconnu assez sûr , & l'amour maternel est aveugle. Si la mere étoit établie un juge au défaut du pere , ou la gouvernante ne s'y fieroit pas , ou elle s'occuperoit plus à plaire à la mere qu'à bien élever l'enfant.

Je ne m'étendrai pas sur le choix des juges de l'éducation. Il faudroit pour

cela des connoissances particulieres relatives aux personnes. Ce qui importe essentiellement, c'est que la gouvernante ait la plus entiere confiance dans l'intégrité du jugement, qu'elle soit persuadée qu'on ne la privera point du prix de ses soins, si elle a réussi, & que quoi qu'elle puisse dire, elle ne l'obtiendra pas dans le cas contraire. Il ne faut jamais qu'elle oublie que ce n'est pas à sa peine que ce prix sera dû, mais au succès.

Je fais bien que, soit qu'elle ait fait son devoir ou non, ce prix ne sauroit lui manquer. Je ne suis pas assez fou, moi qui connois les hommes, pour m'imaginer que ces juges, quels qu'ils soient, iront déclarer solennellement qu'une jeune Princesse de quinze à vingt ans a été mal élevée. Mais cette réflexion que je fais-là, la Bonne ne la fera pas; quand elle la feroit, elle ne s'y fieroit pas tellement qu'elle en négligeât des devoirs dont dépend son sort, sa fortune, son existence. Et ce qu'il importe ici n'est pas que la récompense soit bien administrée, mais l'éducation qui doit l'obtenir.

Comme la raison nue a peu de force,

l'intérêt seul n'en a pas tant qu'on croit. L'imagination seule est active. C'est une passion que nous voulons donner à la gouvernante, & l'on n'excite les passions que par l'imagination. Une récompense promise en argent est très puissante, mais la moitié de sa force se perd dans le lointain de l'avenir. On compare de sang-froid l'intervalle & l'argent, on compense le risque avec la fortune, & le cœur reste tiède. Étendez, pour ainsi dire, l'avenir sous les sens, afin de lui donner plus de prise. Présentez-le sous des faces qui le rapproche, qui flattent l'espoir & séduisent l'esprit. On se perdrait dans la multitude de suppositions qu'il faudroit parcourir, selon les tems, les lieux, les caractères. Un exemple est un cas dont on peut tirer l'induction pour cent mille autres.

Ai-je affaire à un caractère paisible, aimant l'indépendance & le repos? Je mène promener cette personne dans une campagne; elle voit dans une jolie situation une petite maison bien ornée, une basse-cour, un jardin, des terres pour l'entretien du maître, les agréments qui peuvent lui en faire aimer le

séjour. Je vois ma gouvernante enchantée ; on s'approprie toujours par la convoitise ce qui convient à notre bonheur. Au fort de son enthousiasme, je la prends à part ; je lui dis : Elevez ma fille à ma fantaisie ; tout ce que vous voyez est à vous. Et afin qu'elle ne prenne pas ceci pour un mot en l'air, j'en passe l'acte conditionnel ; elle n'aura pas un dégoût dans ses fonctions , sur lequel son imagination n'applique cette maison pour emplâtre.

Encore un coup, ceci n'est qu'un exemple.

Si la longueur du tems épuise & fatigue l'imagination , l'on peut partager l'espace & la récompense en plusieurs termes, & même à plusieurs personnes : je ne vois ni difficulté, ni inconvénient à cela. Si dans six ans mon enfant est ainsi, vous aurez telle chose. Le terme venu, si la condition est remplie, on tient parole, & l'on est libre de deux côtés.

Bien d'autres avantages découleront de l'expédient que je propose, mais je ne peux ni ne dois tout dire. L'enfant aimera sa gouvernante, sur tout si elle est d'abord sévère, & que l'enfant ne

soit pas encore gâté. L'effet de l'habitude est naturel & sûr ; jamais il n'a manqué que par la faute des guides. D'ailleurs la justice a sa mesure & sa règle exacte ; au lieu que la complaisance qui n'en a point, rend les enfans toujours exigeans & toujours mécontents. L'enfant donc qui aime sa Bonne, sait que le sort de cette Bonne est dans le succès de ses soins ; jugez de ce que fera l'enfant à mesure que son intelligence & son cœur se formeront.

Parvenue à certain âge, la petite fille est capricieuse ou mutine. Supposons un moment critique, important, où elle ne veut rien entendre ; ce moment viendra bien rarement, on sent pourquoi. Dans ce moment fâcheux la Bonne manque de ressource. Alors elle s'attendrit en regardant son Eleve & lui dit. *C'en est donc fait ; tu m'ôtes le pain de ma vieillesse.*

Je suppose que la fille d'un tel père ne sera pas un monstre : cela étant, l'effet de ce mot est sûr ; mais il ne faut pas qu'il soit dit deux fois.

On peut faire en sorte que la petite se le dise à toute heure, & voilà d'où naissent mille biens à la fois. Quoi qu'il

en soit, croyez-vous qu'une femme qui pourra parler ainsi à son Eleve ne s'affectionnera pas à elle ? On s'affectionne aux gens sur la tête desquels on a mis des fonds ; c'est le mouvement de la nature, & un mouvement non moins naturel est de s'affectionner à son propre ouvrage, sur-tout quand on en attend son bonheur. Voilà donc notre première recette accomplie.

Seconde regle.

Il faut que la Bonne ait sa conduite toute tracée & une pleine confiance dans le succès.

Le mémoire instructif qu'il faut lui donner est une piece très-importante. Il faut qu'elle l'étudie sans cesse, il faut qu'elle le sache par cœur, mieux qu'un Ambassadeur ne doit savoir ses instructions. Mais ce qui est plus important encore, c'est qu'elle soit parfaitement convaincue qu'il n'y a point d'autre route pour aller au but qu'on lui marque & par conséquent au sien.

Il ne faut pas pour cela lui donner d'abord le mémoire. Il faut lui dire premièrement ce que vous voulez faire ; lui montrer l'état de corps & d'ame où vous exigez qu'elle mette votre enfant.



Là dessus toute dispute ou objection de sa part est inutile : vous n'avez point de raisons à lui rendre de votre volonté. Mais il faut lui prouver que la chose est faisable , & qu'elle ne l'est que par les moyens que vous proposez ; c'est sur cela qu'il faut beaucoup raisonner avec elle ; il faut lui dire vos raisons clairement , simplement , au long , en termes à sa portée. Il faut écouter les réponses , les sentimens , les objections , les discuter à loisir ensemble , non pas tant pour ces objections mêmes , qui probablement seront superficielles , que pour saisir l'occasion de bien lire dans son esprit , de la bien convaincre que les moyens que vous indiquez sont les seuls propres à réussir. Il faut s'assurer que de tout point elle est convaincue : non en paroles mais intérieurement. Alors seulement il faut lui donner le mémoire , le lire avec elle , l'examiner , l'éclaircir , le corriger peut-être , & s'assurer qu'elle l'entend parfaitement.

Il surviendra souvent durant l'éducation des circonstances imprévues : souvent les choses prescrites ne tourneront pas comme on avoit cru : les élémens nécessaires pour résoudre les problé-

mes moraux font en très-grand nombre, & un seul omis rend la solution fautive. Cela demandera des conférences fréquentes, des discussions, des éclaircissements auxquels il ne faut jamais se refuser, & qu'il faut même rendre agréables à la gouvernante par le plaisir avec lequel on s'y prêtera. C'est encore un fort bon moyen de l'étudier elle-même.

Ces détails me semblent plus particulièrement la tâche de la mere. Il faut qu'elle sache le mémoire aussi bien que la gouvernante; mais il faut qu'elle le sache autrement. La gouvernante le saura par les regles, la mere le saura par les principes: car premierement ayant eu une éducation plus soignée, & ayant eu l'esprit plus exercé, elle doit être plus en état de généraliser ses idées, & d'en voir tous les rapports; & de plus prenant au succès un intérêt plus vif encore, elle doit plus s'occuper des moyens d'y parvenir.

Troisième regle. La Bonne doit avoir un pouvoir absolu sur l'enfant.

Cette regle bien entendue se réduit à celle ci, que le mémoire seul doit tout gouverner: car quand chacun se réglera scrupuleusement sur le mémoire,

il s'ensuit que tout le monde agira toujours de concert , sauf ce qui pourroit être ignoré des uns ou des autres ; mais il est aisé de pourvoir à cela.

Je n'ai pas perdu mon objet de vue ; mais j'ai été forcé de faire un bien grand détour. Voilà déjà la difficulté levée en grande partie ; car notre Eleve aura peu à craindre des domestiques , quand la seconde mere aura tant d'intérêt à la surveiller. Parlons à présent de ceux ci.

Il y a dans une maison nombreuse des moyens généraux pour tout faire, & sans lesquels on ne parvient jamais à rien.

D'abord les mœurs , l'imposante image de la vertu devant laquelle tout fléchit , jusqu'au vice même ; ensuite l'ordre , la vigilance ; enfin l'intérêt le dernier de tout ; j'ajouterois la vanité , mais l'état servile est trop près de la misere ; la vanité n'a sa grande force que sur les gens qui ont du pain.

Pour ne pas me répéter ici , permettez , Montieur le Duc , que je vous renvoye à la cinquieme partie de l'Héloïse , Lettre dixieme. Vous y trouverez un recueil de maximes qui me pa-

roissent fondamentales , pour donner dans une maison grande ou petite du ressort à l'autorité ; du reste , je conviens de la difficulté de l'exécution , parce que , de tous les ordres d'hommes imaginables , celui des valets laisse le moins de prise pour le mener où l'on veut. Mais tous les raisonnemens du monde ne feront pas qu'une chose ne soit pas ce qu'elle est , que ce qui n'y est pas s'y trouve , que des valets ne soient pas des valets.

Le train d'un grand Seigneur est susceptible de plus & de moins , sans cesser d'être convenable. Je pars de-là pour établir ma premiere maxime.

1. Réduisez votre suite au moindre nombre de gens qu'il soit possible ; vous aurez moins d'ennemis , & vous en serez mieux servi. S'il y a dans votre maison un seul homme qui n'y soit pas nécessaire , il y est nuisible ; soyez-en sûr.

2. Mettez du choix dans ceux que vous garderez , & préférez de beaucoup un service exact à un service agréable. Ces gens qui applanissent tout devant leur maître , sont tous des fripons. Sur-tout point de dissipateur.

3. Soumettez-les à la regle en toute

chose, même au travail, ce qu'ils feront dût-il n'être bon à rien.

4. Faites qu'ils aient un grand intérêt à rester long-temps à votre service, qu'ils s'y attachent à mesure qu'ils y restent, qu'ils craignent par conséquent d'autant plus d'en sortir, qu'ils y sont restés plus long-tems. La raison & les moyens de cela se trouvent dans le livre indiqué.

Ceci sont les données que je peux supposer, parce que, bien qu'elles demandent beaucoup de peine, enfin elles dépendent de vous. Cela posé :

Quelque tems avant que de leur parler, vous avez quelquefois des entretiens à table sur l'éducation de votre enfant, & sur ce que vous vous proposez de faire, sur les difficultés que vous aurez à vaincre, & sur la ferme résolution où vous êtes de n'épargner aucun soin pour réussir. Probablement vos gens n'auront pas manqué de critiquer entr'eux la manière d'élever l'enfant ; ils y auront trouvé de la bizarrerie, il la faut justifier, mais simplement & en peu de mots. Du reste, il faut montrer votre objet beaucoup plus du côté moral & pieux, que du côté philoso-

phique. Madame la Princesse, en ne consultant que son cœur, peut y mêler des mots charmans. M. Tiffot peut ajouter quelques réflexions dignes de lui.

On est si peu accoutumé de voir les grands avoir des entrailles, aimer la vertu, s'occuper de leurs enfans, que ces conversations courtes & bien ménagées ne peuvent manquer de produire un grand effet. Mais sur-tout nulle ombre d'affectation, point de longueur. Les domestiques ont l'œil très perçant : tout seroit perdu s'ils soupçonnoient seulement qu'il y eût en cela rien de concerté ; & en effet rien ne doit l'être. Bon pere, bonne mere, laissez parler vos cœurs avec simplicité : ils trouveront des choses touchantes d'eux-mêmes ; je vois d'ici vos domestiques derrière vos chaises se prosterner devant leur maître au fond de leurs cœurs : voilà les dispositions qu'il faut faire naître, & dont il faut profiter pour les regles que nous avons à leur prescrire.

Ces regles sont de deux especes, selon le jugement que vous porterez vous-même de l'état de votre maison & des mœurs de vos gens.

Si vous croyez pouvoir prendre en

eux une confiance raisonnable & fondée sur leur intérêt, il ne s'agira que d'un énoncé clair & bref de la manière dont on doit se conduire toutes les fois qu'on approchera de votre enfant, pour ne point contrarier son éducation.

Que si malgré toutes vos précautions, vous croyez devoir vous défier de ce qu'ils pourront dire ou faire en sa présence, la règle alors sera plus simple, & se réduira à n'en approcher jamais sous quelque prétexte que ce soit.

Quel de ces deux partis que vous choisissiez, il faut qu'il soit sans exception & le même pour vos gens de tout étage, excepté ce que vous destinez spécialement au service de l'enfant & qui ne peut être en trop petit nombre, ni scrupuleusement choisi.

Un jour donc vous assemblez vos gens, & dans un discours grave & simple, vous leur direz que vous croyez devoir en bon père, apporter tous vos soins à bien élever l'enfant que Dieu vous a donné. « Sa mère & moi sen-  
 » tons tout ce qui nuit à la nôtre.  
 » Nous l'en voulons préserver; & si  
 » Dieu bénit nos efforts, nous n'aurons  
 » point de compte à lui rendre des

» défauts ou des vices que notre en-  
 » fant pourroit contracter. Nous avons  
 » pour cela de grandes précautions à  
 » prendre : voici celles qui vous regar-  
 » dent , & auxquelles j'espère que vous  
 » vous prêterez en honnêtes gens , dont  
 » les premiers devoirs sont d'aider à  
 » remplir ceux de leurs maîtres ».

Après l'énoncé de la règle dont vous  
 prescrivez l'observation , vous ajoutez  
 que ceux qui seront exacts à la suivre  
 peuvent compter sur votre bienveil-  
 lance & même sur vos bienfaits. « Mais  
 » je vous déclare en même tems , pour-  
 » suivez-vous d'une voix plus haute ,  
 » que , quiconque y aura manqué une  
 » seule fois , & en quoi que ce puisse  
 » être , sera chassé sur le champ &  
 » perdra ses gages. Comme c'est-là la  
 » condition sous laquelle je vous garde ,  
 » & que je vous en préviens tous ,  
 » ceux qui n'y veulent pas acquiescer ,  
 » peuvent sortir ».

Des règles si peu gênantes ne fe-  
 ront sortir que ceux qui seroient sortis  
 sans cela ; ainsi vous ne perdez rien à  
 leur mettre le marché à la main , & vous  
 leur en imposez beaucoup. Peut-être  
 au commencement , quelque étourdi



en sera-t-il la victime, & il faut qu'il le soit. Fût-ce le Maître d'Hôtel, s'il n'est chassé comme un coquin, tout est manqué. Mais s'ils voient une fois que c'est tout de bon & qu'on les surveille, on aura désormais peu besoin de les surveiller.

Mille petits moyens relatifs naissent de ceux-là; mais il ne faut pas tout dire, & ce mémoire est déjà trop long. J'ajouterai seulement un avis très-important & propre à couper cours au mal qu'on n'aura pu prévenir. C'est d'examiner toujours l'enfant avec le plus grand soin, & de suivre attentivement les progrès de son corps & de son cœur. S'il se fait quelque chose autour de lui contre la règle, l'impression s'en marquera dans l'enfant même. Dès que vous y verrez un signe nouveau, cherchez - en la cause avec soin; vous la trouverez infailliblement. A certain âge il y a toujours remède au mal qu'on n'a pu prévenir, pourvu qu'on sache le connoître, & qu'on s'y prenne à tems pour le guérir.

Tous ces expédiens ne sont pas faciles, & je ne répons pas absolument de leur succès : cependant je crois qu'on

y peut prendre une confiance raisonnable, & je ne vois rien d'équivalent dont j'en puisse dire autant.

Dans une route toute nouvelle, il ne faut pas chercher des chemins battus, & jamais entreprise extraordinaire & difficile ne s'exécute par des moyens aisés & communs.

Du reste, ce ne sont peut-être ici que les délires d'un fiévreux. La comparaison de ce qui est à ce qui doit être, m'a donné l'esprit romanesque & m'a toujours jetté loin de tout ce qui se fait. Mais vous ordonnez, Monsieur le Duc, j'obéis. Ce sont mes idées que vous demandez, les voilà. Je vous tromperois, si je vous donnois la raison des autres, pour les folies qui sont à moi. En les faisant passer sous les yeux d'un si bon juge, je ne crains pas le mal qu'elles peuvent causer.





# LETTRE

A M. USTERI,

PROFESSEUR A ZURICH.

*Sur le CHAP. VIII du dernier livre du  
Contrat Social.*

*Motiers, 15 Juillet 1763.*

**Q**UELQU'EXCÉDÉ que je sois de disputes & d'objections, & quelque répugnance que j'aie d'employer à ces petites guerres les précieux commerce de l'amitié, je continue à répondre à vos difficultés puisque vous l'exigez ainsi. Je vous dirai donc avec ma franchise ordinaire, que vous ne me paraissez pas avoir bien saisi l'état de la question. La grande société, la société humaine en général, est fondée sur l'humanité, sur la bienfaisance universelle. Je dis, & j'ai toujours dit que le christianisme est favorable à celle-là. Mais les sociétés particulières, les

sociétés politiques & civiles ont un tout autre principe ; ce sont des établissemens purement humains, dont par conséquent le vrai christianisme nous détache, comme de tout ce qui n'est que terrestre. Il n'y a que les vices des hommes qui rendent ces établissemens nécessaires, & il n'y a que les passions humaines qui les conservent. Otez tous les vices à vos chrétiens, ils n'auront plus besoin de magistrats ni de loix. Otez leur toutes les passions humaines, le lien civil perd à l'instant tout son ressort ; plus d'émulation, plus de gloire, plus d'ardeur pour les préférences. L'intérêt particulier est détruit, & faute d'un soutien convenable, l'état politique tombe en langueur.

Votre supposition d'une société politique & rigoureuse de chrétiens tous parfaits à la rigueur, est donc contradictoire ; elle est encore outrée quand vous n'y voulez pas admettre un seul homme injuste, pas un seul usurpateur. Sera-t-elle plus parfaite que celle des Apôtres ? & cependant il s'y trouva un Judas. . . . sera-t-elle plus parfaite que celle des Anges ? & le Diable, dit on, en est sorti. Mon cher ami, vous oubliez

oubliez que vos chrétiens seront des hommes, & que la perfection que je leur suppose, est celle que peut comporter l'humanité. Mon livre n'est pas fait pour les Dieux.

Ce n'est pas tout. Vous donnez à vos citoyens un tact moral, une finesse exquise ; & pourquoi ? parce qu'ils sont bons chrétiens. Comment ! Nul ne peut être bon chrétien à votre compte, sans être un la Rochefoucault, un la Bruere ? A quoi pensoit donc notre maître, quand il bénissoit les pauvres en esprit ? Cette assertion-là premièrement, n'est pas raisonnable, puisque la finesse du tact moral ne s'acquiert qu'à force de comparaisons & s'exerce même infiniment mieux sur les vices que l'on cache que sur les vertus qu'on ne cache point. Secondement, cette même assertion est contraire à toute expérience, & l'on voit constamment que c'est dans les plus grandes villes, chez les peuples les plus corrompus qu'on apprend à mieux pénétrer dans les cœurs, à mieux observer les hommes, à mieux interpréter leurs discours par leur sentiment, à mieux distinguer la réalité de l'apparence. Nierez-vous

qu'il n'y ait d'infiniment meilleurs observateurs moraux à Paris qu'en Suisse? ou conclurez-vous de-là qu'on vit plus vertueusement à Paris que chez vous?

Vous dites que vos citoyens seroient infiniment choqués de la premiere injustice. Je le crois; mais quand ils la verroient, il ne seroit plus tems d'y pourvoir; & d'autant mieux qu'ils ne se permettroient pas aisément de mal penser de leur prochain, ni de donner une mauvaise interprétation à ce qui pourroit en avoir une bonne. Cela seroit trop contraire à la charité. Vous n'ignorez pas que les ambitieux adroits se gardent bien de commencer par des injustices; au contraire, ils n'épargnent rien pour gagner d'abord la confiance & l'estime publique, par la pratique extérieure de la vertu. Ils ne jettent le masque, & ne frappent les grands coups, que quand leur partie est bien liée, & qu'on n'en peut plus revenir. Cromwel ne fut connu pour un tyran, qu'après avoir passé quinze ans pour le vengeur des loix, & le défenseur de la religion.

Pour conserver votre République chrétienne, vous rendez ses voisins

aussi justes qu'elle; à la bonne heure. Je conviens qu'elle se défendra toujours assez bien pourvu qu'elle ne soit point attaquée. A l'égard du courage que vous donnez à ses soldats, par le simple amour de la conservation, c'est celui qui ne manque à personne. Je lui ai donné un motif encore plus puissant sur des chrétiens; savoir, l'amour du devoir. Là-dessus, je crois pouvoir pour toute réponse vous renvoyer à mon livre où ce point est bien discuté. Comment ne voyez-vous pas qu'il n'y a que de grandes passions qui fassent de grandes choses? Qui n'a d'autre passion que celle de son salut, ne fera jamais rien de grand dans le temporel. Si Mutius Scevola n'eût été qu'un saint, croyez-vous qu'il eût fait lever le siège de Rome? Vous me citerez peut-être la magnanime Judith. Mais nos chrétiennes hypothétiques, moins barbaquement coquettes, n'iront pas, je crois, séduire leurs ennemis, & puis, coucher avec eux pour les massacrer durant leur sommeil.

Mon cher ami, je n'aspire pas à vous convaincre. Je sais qu'il n'y a pas deux têtes organisées de même, & qu'après

bien des disputes, bien des objections, bien des éclairciffemens, chacun finit toujours par rester dans son sentiment comme auparavant. D'ailleurs quelque philosophe que vous puissiez être, je sens qu'il faut toujours un peu tenir à l'état. Encore une fois, je vous réponds, parce que vous le voulez; mais je ne vous en estimerai pas moins, pour ne pas penser comme moi. J'ai dit mon avis au public, & j'ai cru le devoir dire en choses importantes & qui intéressent l'humanité. Au reste, je puis m'être trompé toujours, & je me suis trompé souvent sans doute. J'ai dit mes raisons; c'est au public, c'est à vous à les peser, à les juger, à choisir. Pour moi, je n'en fais pas davantage, & je trouve très-bon que ceux qui ont d'autres sentimens, les gardent, pourvu qu'ils me laissent en paix dans le mien.







# DEUX LETTRES

A M. LE MARÉCHAL

DE LUXEMBOURG,

*Contenant une description du Val-de-  
Travers.*

Motiers, le 20 Janvier 1763.



## LETTRE PREMIERE.

**V**ous voulez, Monsieur le Maréchal, que je vous décrive le pays que j'habite? Mais comment faire? Je ne fais voir qu'autant que je suis ému; les objets indifférens sont nuls à mes yeux; je n'ai de l'attention qu'à proportion de l'intérêt qui l'excite; & quel intérêt puis-je prendre à ce que je retrouve si loin de vous? Des arbres, des rochers, des maisons, des hommes mêmes, sont autant d'objets isolés dont chacun en particulier donne peu d'é-

motion à celui qui le regarde : mais l'impression commune de tout cela , qui le réunit en un seul tableau , dépend de l'état où nous sommes en le contemplant. Ce tableau , quoique toujours le même , se peint d'autant de manières qu'il y a de dispositions différentes dans les cœurs des spectateurs ; & ces différences , qui font celles de nos jugemens , n'ont pas lieu seulement d'un spectateur à l'autre , mais dans le même en différens tems. C'est ce que j'éprouve bien sensiblement en revoyant ce pays que j'ai tant aimé. J'y croyois retrouver ce qui m'avoit charmé dans ma jeunesse ; tout est changé ; c'est un autre paysage , un autre air , un autre ciel , d'autres hommes , & ne voyant plus mes Montagnons avec des yeux de vingt ans , je les trouve beaucoup vieillis. On regrette le bon tems d'autrefois ; je le crois bien : nous attribuons aux choses tout le changement qui s'est fait en nous , & lorsque le plaisir nous quitte , nous croyons qu'il n'est plus nulle part. D'autres voient les choses comme nous les avons vues , & les verront comme nous les voyons aujourd'hui. Mais ce sont des

descriptions que vous me demandez, non des réflexions, & les miennes m'entraînent comme un vieux enfant qui regrette encore les anciens jeux. Les diverses impressions que ce pays a faites sur moi à différens âges me font conclure que nos relations se rapportent toujours plus à nous qu'aux choses, & que, comme nous décrivons bien plus ce que nous sentons que ce qui est, il faudroit savoir comment étoit affecté l'auteur d'un voyage en l'écrivant, pour juger de combien ses peintures sont au-deçà ou au-delà du vrai. Sur ce principe, ne vous étonnez pas de voir devenir aride & froid sous ma plume un pays jadis si verdoyant, si vivant, si riant à mon gré : vous sentirez trop aisément dans ma lettre en quel tems de ma vie & en quelle saison de l'année elle a été écrite.

Je fais, Monsieur le Maréchal, que pour vous parler d'un village, il ne faut pas commencer par vous décrire toute la Suisse, comme si le petit coin que j'habite avoit besoin d'être circonscrit d'un si grand espace. Il y a pourtant des choses générales qui ne se devinent point, & qu'il faut savoir

pour juger des objets particuliers. Pour connoître Motiers, il faut avoir quelque idée du Comté de Neufchâtel, & pour connoître le Comté de Neufchâtel, il faut en avoir de la Suisse entiere.

Elle offre à-peu-près par-tout les mêmes aspects, des lacs, des prés, des bois, des montagnes; & les Suisses ont aussi tous à-peu-près les mêmes mœurs, mêlées de l'imitation des autres peuples & de leur antique simplicité. Ils ont des manieres de vivre qui ne changent point, parce qu'elles tiennent, pour ainsi dire, au sol du climat, aux besoins divers, & qu'en cela les habitans seront toujours forcés de se conformer à ce que la nature des lieux leur prescrit. Telle est, par exemple, la distribution de leurs habitations, beaucoup moins réunies en villes & en bourgs qu'en France, mais éparfes & dispersées çà & là sur le terrain avec beaucoup plus d'égalité. Ainsi, quoique la Suisse soit en général plus peuplée à proportion que la France, elle a de moins grandes villes & de moins gros villages: en revanche on y trouve partout des maisons, le village couvré

toute la paroisse, & la ville s'étend sur tout le pays. La Suisse entière est comme une grande ville divisée en treize quartiers, dont les uns sont sur les vallées, d'autres sur les côteaux, d'autres sur les montagnes. Geneve, Saint-Gal, Neufchâtel, sont comme les fauxbourgs : il y a des quartiers plus ou moins peuplés, mais tous le sont assez pour marquer qu'on est toujours dans la ville : seulement les maisons, au lieu d'être alignées, sont dispersées sans symmétrie & sans ordre, comme on dit qu'étoient celles de l'ancienne Rome. On ne croit plus parcourir des déserts quand on trouve des clochers parmi les sapins, des troupeaux sur des rochers, des manufactures dans des précipices, des ateliers sur des torrens. Ce mélange bizarre a je ne sais quoi d'animé, de vivant qui respire la liberté, le bien-être, & qui fera toujours du pays où il se trouve un spectacle unique en son genre, mais fait seulement pour des yeux qui savent voir.

Cette égale distribution vient du grand nombre de petits Etats qui divise les Capitales, de la rudesse du

pays qui rend les transports difficiles, & de la nature des productions, qui, consistant pour la plupart en pâturages, exige que la consommation s'en fasse sur les lieux mêmes, & tient les hommes aussi dispersés que les bestiaux. Voilà le plus grand avantage de la Suisse, avantage que ses habitans regardent peut-être comme un malheur, mais qu'elle tient d'elle seule, que rien ne peut lui ôter, qui malgré eux contient ou retarde le progrès du luxe & des mauvaises mœurs, & qui réparera toujours à la longue l'étonnante déperdition d'hommes qu'elle fait dans les pays étrangers.

Voilà le bien; voici le mal amené par ce bien même. Quand les Suisses, qui jadis vivant renfermés dans leurs montagnes se suffisoient à eux-mêmes, ont commencé à communiquer avec d'autres nations, ils ont pris goût à leur manière de vivre & ont voulu l'imiter; ils se sont apperçus que l'argent étoit une bonne chose, & ils ont voulu en avoir; sans productions & sans industrie pour l'attirer, ils se sont mis en commerce eux-mêmes, ils se sont vendus en détail aux puissances, ils ont

acquis par-là précisément assez d'argent pour sentir qu'ils étoient pauvres; les moyens de le faire circuler étant presque impossibles dans un pays qui ne produit rien & qui n'est pas maritime, cet argent leur a porté de nouveaux besoins sans augmenter leurs ressources. Ainsi leurs premières aliénations de troupes les ont forcés d'en faire de plus grandes & de continuer toujours. La vie étant devenue plus dévorante, le même pays n'a plus pu nourrir la même quantité d'habitans. C'est la raison de la dépopulation que l'on commence à sentir dans toute la Suisse. Elle nourrissoit ses nombreux habitans quand ils ne sortoient pas de chez eux; à présent qu'il en sort la moitié, à peine peut-elle nourrir l'autre.

Le pis est que de cette moitié qui sort il en rentre assez pour corrompre tout ce qui reste par l'imitation des autres usages des pays & sur-tout de la France, qui a plus de troupes Suisses qu'aucune autre nation. Je dis *corrompre*, sans entrer dans la question si les mœurs Françoises sont bonnes ou mauvaises en France, parce que cette question est hors de doute quant à la Suisse,

& qu'il n'est pas possible que les mêmes usages conviennent à des peuples qui n'ayant pas les mêmes ressources & n'habitant ni le même climat, ni le même sol, seront toujours forcés de vivre différemment.

Le concours de ces deux causes, l'une bonne & l'autre mauvaise, se fait sentir en toutes choses, il rend raison de tout ce qu'on remarque de particulier dans les mœurs des Suisses, & sur-tout de ce contraste bizarre de recherche & de simplicité qu'on sent dans toutes leurs manières. Ils tournent à contre-sens tous les usages qu'ils prennent, non pas faute d'esprit, mais par la force des choses. En transportant dans leurs bois les usages des grandes villes, ils les appliquent de la façon la plus comique; ils ne savent ce que c'est qu'habits de campagne; ils sont parés dans leurs rochers comme ils l'étoient à Paris; ils portent sous leurs sapins tous les pompons du Palais-Royal, & j'en ai vu revenir de faire leurs foins en petite veste à falbala de mouffeline. Leur délicatesse a toujours quelque chose de grossier, leur luxe a toujours quelque



chose de rude. Ils ont des entremets, mais ils mangent du pain noir; ils servent des vins étrangers & boivent de la piquette; des ragoûts fins accompagnent leur lard rance & leurs choux; ils vous offriront à déjeûné du café & du fromage, à goûté du thé avec du jambon; les femmes ont de la dentelle & de fort gros linge, des robes de goût avec des bas de couleur: leurs valets, alternativement laquais & bouviers, ont l'habit de livrée en servant à table, & mêlent l'odeur du fumier à celle des mets.

Comme on ne jouit du luxe qu'en le montrant, il a rendu leur société plus familière sans leur ôter pourtant le goût de leurs demeures isolées. Personne ici n'est surpris de me voir passer l'hiver en campagne; mille gens du monde en font tout autant. On demeure donc toujours séparés, mais on se rapproche par de longues & fréquentes visites. Pour étaler sa parure & ses meubles, il faut attirer ses voisins & les aller voir; & comme ces voisins sont souvent assez éloignés, ce sont des voyages continuels. Aussi jamais n'ai-je vu de peuple si allant que les Suif-

ses; les François n'en approchent pas. Vous ne rencontrez de toutes parts que voitures; il n'y a pas une maison qui n'ait la fienne, & les chevaux dont la Suisse abonde ne sont rien moins qu'inutiles dans le pays. Mais comme ces courses ont souvent pour objet des visites de femmes, quand on monte à cheval, ce qui commence à devenir rare, on y monte en jolis bas blancs bien tirés, & l'on fait à-peu-près pour courir la poste la même toilette que pour aller au bal. Aussi rien n'est si brillant que les chemins de la Suisse; on y rencontre à tout moment de petits Messieurs & de belles Dames, on n'y voit que bleu, vert, couleur de rose, on se croiroit au jardin du Luxembourg.

Un effet de ce commerce est d'avoir presque ôté aux hommes le goût du vin, & un effet contraire de cette vie ambulante, est d'avoir cependant rendu les cabarets fréquens & bons dans toute la Suisse. Je ne sais pas pourquoi l'on vante tant ceux de France; ils n'approchent sûrement pas de ceux-ci. Il est vrai qu'il y fait très-cher vivre, mais cela est vrai aussi de

la vie domestique , & cela ne sauroit être autrement dans un pays qui produit peu de denrées & où l'argent ne laisse pas de circuler.

Les trois seules marchandises qui leur en aient fourni jusqu'ici sont les fromages , les chevaux & les hommes ; mais depuis l'introduction du luxe , ce commerce ne leur suffit plus , & ils y ont ajouté celui des manufactures dont ils sont redevables aux réfugiés François ; ressource qui cependant a plus d'apparence que de réalité ; car comme la cherté des denrées augmente avec les especes , & que la culture de la terre se néglige quand on gagne davantage à d'autres travaux , avec plus d'argent ils n'en sont pas plus riches ; ce qui se voit par la comparaison avec les Suisses catholiques , qui n'ayant pas la même ressource , sont plus pauvres d'argent , & ne vivent pas moins bien.

Il est fort singulier qu'un pays si rude & dont les habitans sont si enclins à sortir , leur inspire pourtant un amour si tendre que le regret de l'avoir quitté les y ramene presque tous à la fin , & que ce regret donne à ceux

qui n'y peuvent revenir , une maladie quelquefois mortelle , qu'ils appellent , je crois , le *Hemvé*. Il y a dans la Suisse un air célèbre appelé le Ranz-des-vaches , que les bergers sonnent sur leurs cornets & dont ils font retentir tous les côteaux du pays. Cet air , qui est peu de chose en lui-même , mais qui rappelle aux Suisses mille idées relatives au pays natal , leur fait verser des torrens de larmes quand ils l'entendent en terre étrangere. Il en a même fait mourir de douleur un si grand nombre , qu'il a été défendu par ordonnance du Roi de jouer le ranz-des-vaches dans les troupes Suisses. Mais, Monsieur le Maréchal , vous savez peut-être tout cela mieux que moi , & les réflexions que ce fait présente ne vous auront pas échappé. Je ne puis m'empêcher de remarquer seulement que la France est assurément le meilleur pays du monde , où toutes les commodités & tous les agrémens de la vie concourent au bien-être des habitans. Cependant il n'y a jamais eu , que je sache , de Hemvé ni de ranz-des-vaches qui fit pleurer & mourir de regret un François en pays étran-

ger, & cette maladie diminue beaucoup chez les Suisses depuis qu'on vit plus agréablement dans leur pays.

Les Suisses en général sont justes, officieux, charitables, amis solides, braves soldats & bons citoyens, mais intrigans, défiâns, jaloux, curieux, avares, & leur avarice contient plus leur luxe que ne fait leur simplicité. Ils sont ordinairement graves & flegmatiques, mais ils sont furieux dans la colere, & leur joie est une ivresse. Je n'ai rien vu de si gai que leurs jeux. Il est étonnant que le peuple François danse tristement, languissamment, de mauvaise grace, & que les danses Suisses soient sautillantes & vives. Les hommes y montrent leur vigueur naturelle & les filles y ont une légéreté charmante : on diroit que la terre leur brûle les pieds.

Les Suisses sont adroits & rusés dans les affaires : les François qui les jugent grossiers sont bien moins déliés qu'eux ; ils jugent de leur esprit par leur accent. La Cour de France a toujours voulu leur envoyer des gens fins & s'est toujours trompée. A ce genre d'escrime ils battent communé-

ment les François : mais envoyez-leur des gens droits & fermes, vous ferez d'eux ce que vous voudrez, car naturellement ils vous aiment. Le Marquis de Bonnac, qui avoit tant d'esprit, mais qui passoit pour adroit, n'a rien fait en Suisse, & jadis le Maréchal de Bassompierre y faisoit tout ce qu'il vouloit, parce qu'il étoit franc, ou qu'il passoit chez eux pour l'être. Les Suisses négocieront toujours avec avantage, à moins qu'ils ne soient vendus par leurs magistrats, attendu qu'ils peuvent mieux se passer d'argent que les Puissances ne peuvent se passer d'hommes; car pour votre bled, quand ils voudront ils n'en auront pas besoin. Il faut avouer aussi que s'ils font bien leurs traités, ils les exécutent encore mieux, fidélité qu'on ne se pique pas de leur rendre.

Je ne vous dirai rien, Monsieur le Maréchal, de leur gouvernement & de leur politique, parce que cela me meneroit trop loin, & que je ne veux vous parler que de ce que j'ai vu. Quant au Comté de Neuchâtel où j'habite, vous savez qu'il appartient au Roi de Prusse. Cette petite Principauté, après

avoir été démembrée du Royaume de Bourgogne & passé successivement dans les maisons de Châlons, d'Hochberg & de Longueville, tomba enfin en 1707 dans celle de Brandebourg par la décision des Etats du pays, juges naturels des droits des prétendans. Je n'entrerai point dans l'examen des raisons sur lesquelles le Roi de Prusse fut préféré au Prince de Conti, ni des influences que purent avoir d'autres Puissances dans cette affaire; je me contenterai de remarquer que dans la concurrence entre ces deux Princes, c'étoit un honneur qui ne pouvoit manquer aux Neufchâtelois d'appartenir un jour à un grand Capitaine. Au reste, ils ont conservé sous leurs Souverains à-peu-près la même liberté qu'ont les autres Suisses; mais peut-être en sont-ils plus redevables à leur position qu'à leur habileté; car je les trouve bien remuans pour des gens sages.

Tout ce que je viens de remarquer des Suisses en général caractérise encore plus fortement ce peuple-ci, & le contraste du naturel & de l'imitation s'y fait encore mieux sentir, avec

cette différence pourtant que le naturel a moins d'étoffe, & qu'à quelque petit coin près, la dorure couvre tout le fond. Le pays, si l'on excepte la ville & les bords du lac, est aussi rude que le reste de la Suisse, la vie y est aussi rustique. & les habitans accoutumés à vivre sous des Princes, s'y sont encore plus affectionnés aux grandes manières; de sorte qu'on trouve ici du jargon, des airs, dans tous les états, de beaux parleurs labourant les champs, & des courtisans en fouquenille. Aussi appelle-t-on les Neufchâtelois les gascos de la Suisse. Ils ont de l'esprit & ils se piquent de vivacité; ils lisent, & la lecture leur profite; les paysans même sont instruits; ils ont presque tous un petit recueil de livres choisis qu'ils appellent leur bibliothèque; ils sont même assez au courant pour les nouveautés; ils sont valoir tout cela dans la conversation d'une manière qui n'est point gauche, & ils ont presque le ton du jour comme s'ils vivoient à Paris. Il y a quelque tems qu'en me promenant, je m'arrêtai devant une maison où des filles faisoient de la dentelle; la mere ber-



çoit un petit enfant , & je la regardois faire , quand je vis sortir de la cabane un gros payfan , qui m'abordant d'un air aisé me dit : *vous voyez qu'on ne suit pas trop bien vos préceptes , mais nos femmes tiennent autant aux vieux préjugés qu'elles aiment les nouvelles modes.* Je tombois des nues. J'ai entendu parmi ces gens-là cent propos du même ton.

Beaucoup d'esprit & encore plus de prétention , mais sans aucun goût , voilà ce qui m'a d'abord frappé chez les Neufchâtelois. Ils parlent très-bien , très-aisément , mais ils écrivent platement & mal , sur tout quand ils veulent écrire légèrement , & ils le veulent toujours. Comme ils ne savent pas même en quoi consiste la grace & le sel du style léger , lorsqu'ils ont enfilé des phrases lourdement semillantes , ils se croient autant de Voltaires & de Crébillons. Ils ont une maniere de journal dans lequel ils s'efforcent d'être gentils & badins. Ils y fourent même de petits vers de leur façon. Madame la Maréchale trouveroit , sinon de l'amusement , au moins de l'occupation dans ce Mercure , car c'est d'un bout

à l'autre un logogriphe qui demande un meilleur Œdipe que moi.

C'est à-peu-près le même habillement que dans le Canton de Berne, mais un peu plus contourné. Les hommes se mettent assez à la Françoisise, & c'est ce que les femmes voudroient bien faire aussi; mais comme elles ne voyagent gueres, ne prenant pas comme eux les modes de la premiere main, elles les outrent, les défigurent, & chargées de pretintailles & de falbalas, elles semblent parées de guenilles.

Quant à leur caractère, il est difficile d'en juger, tant il est offusqué de manieres; ils se croient polis parce qu'ils sont faconniers, & gais parce qu'ils sont turbulens. Je crois qu'il n'y a que les Chinois au monde qui puissent l'emporter sur eux à faire des complimens. Arrivez-vous fatigué, pressé, n'importe: il faut d'abord prêter le flanc à la longue bordée; tant que la machine est montée elle joue, & elle se remonte toujours à chaque arrivant. La politesse Françoisise est de mettre les gens à leur aise & même de s'y mettre aussi. La politesse Neufchâteloise est de gêner & soi-même & les au-

tres. Ils ne consultent jamais ce qui vous convient, mais ce qui peut étaler leur prétendu savoir-vivre. Leurs offres exagérées ne tentent point, elles ont toujours je ne fais quel air de formule, je ne fais quoi de sec & d'apprêté qui vous invite au refus. Ils sont pourtant obligeans, officieux, hospitaliers très-réellement, sur-tout pour les gens de qualité : on est toujours sûr d'être accueilli d'eux en se donnant pour Marquis ou Comte; & comme une ressource aussi facile ne manque pas aux aventuriers, ils en ont souvent dans leur Ville, qui pour l'ordinaire y sont très-fêtés : un simple honnête-homme avec des malheurs & des vertus ne le seroit pas de même : on peut y porter un grand nom sans mérite, mais non pas un grand mérite sans nom. Du reste, ceux qu'ils servent une fois ils les servent bien. Ils sont fideles à leurs promesses, & n'abandonnent pas aisément leurs protégés. Il se peut même qu'ils soient aimans & sensibles; mais rien n'est plus éloigné du ton du sentiment que celui qu'ils prennent, tout ce qu'ils font par humanité semble être fait par of-

tentation , & leur vanité cache leur bon cœur.

Cette vanité est leur vice dominant ; elle perce par-tout , & d'autant plus aisément qu'elle est mal-adroite. Ils se croient tous gentilshommes, quoique leurs Souverains ne fussent que des gentilshommes eux-mêmes. Ils aiment la chasse , moins par goût , que parce que c'est un amusement noble. Enfin jamais on ne vit des bourgeois si pleins de leur naissance : ils ne la vantent pourtant pas , mais on voit qu'ils s'en occupent ; ils n'en font pas fiers , ils n'en font qu'entétés.

Au défaut de dignités & de titres de noblesse , ils ont des titres militaires ou municipaux en telle abondance , qu'il y a plus de gens titrés que de gens qui ne le sont pas. C'est Monsieur le Colonel, Monsieur le Major, Monsieur le Capitaine , Monsieur le Lieutenant , Monsieur le Conseiller , Monsieur le Châtelain , Monsieur le Maire , Monsieur le Justicier , Monsieur le Professeur , Monsieur le Docteur , Monsieur l'Ancien ; si j'avois pu reprendre ici mon ancien métier , je ne doute pas que je n'y fusse Monsieur  
le

le Copiste. Les femmes portent aussi les titres de leurs maris , Madame la Conseillere , Madame la Ministre ; j'ai pour voisine Madame la Major ; & comme on n'y nomme les gens que par leurs titres, on est embarrassé comment dire aux gens qui n'ont que leur nom , c'est comme s'ils n'en avoient point.

Le sexe n'y est pas beau ; on dit qu'il a dégénéré. Les filles ont beaucoup de liberté & en font usage. Elles se rassemblent souvent en société où l'on joue , où l'on goûte , où l'on babille , & où l'on attire tant qu'on peut les jeunes gens ; mais par malheur ils sont rares & il faut se les arracher. Les femmes vivent assez sagement ; il y a dans le pays d'assez bons ménages , & il y en auroit bien davantage si c'étoit un air de bien vivre avec son mari. Du reste , vivant beaucoup en campagne , lisant moins & avec moins de fruit que les hommes , elles n'ont pas l'esprit fort orné ; & dans le désœuvrement de leur vie elles n'ont d'autre ressource que de faire de la dentelle , d'épier curieusement les affaires des autres , de médire & de jouer.

Il y en a pourtant de fort aimables; mais en général on ne trouve pas dans leur entretien ce ton que la décence & l'honnêteté même rendent séducteur, ce ton que les Françoises savent si bien prendre quand elles veulent, qui montre du sentiment, de l'ame, & qui promet des héroïnes de roman. La conversation des Neufchâtelaises est aride ou badine; elle tarit sitôt qu'on ne plaisante pas. Les deux sexes ne manquent pas de bon naturel, & je crois que ce n'est pas un peuple sans mœurs, mais c'est un peuple sans principes, & le mot de vertu y est aussi étranger ou aussi ridicule qu'en Italie. La religion dont ils se piquent sert plutôt à les rendre hargneux que bons. Guidés par leur Clergé ils épilogueront sur le dogme, mais pour la morale ils ne savent ce que c'est; car quoiqu'ils parlent beaucoup de charité, celle qu'ils ont n'est assurément pas l'amour du prochain, c'est seulement l'affectation de donner l'aumône. Un chrétien pour eux est un homme qui va au prêche tous les Dimanches; quoi qu'il fasse dans l'intervalle, il n'importe pas. Leurs Ministres qui se sont

acquis un grand crédit sur le peuple tandis que leurs Princes étoient catholiques, voudroient conserver ce crédit en se mêlant de tout, en chicanant sur tout, en étendant à tout la juridiction de l'Eglise ; ils ne voient pas que leur tems est passé. Cependant ils viennent encore d'exciter dans l'Etat une fermentation qui achevera de les perdre. L'importante affaire dont il s'agissoit étoit de savoir si les peines des damnés étoient éternelles. Vous auriez peine à croire avec quelle chaleur cette dispute a été agitée ; celle du Jansénisme en France n'en a pas approché. Tous les Corps assemblés, les peuples prêts à prendre les armes, Ministres destitués, Magistrats interdits, tout marquoit les approches d'une guerre civile, & cette affaire n'est pas tellement finie qu'elle ne puisse laisser de longs souvenirs. Quand ils se seroient tous arrangés pour aller en enfer, ils n'auroient pas plus de souci de ce qui s'y passe.

Voilà les principales remarques que j'ai faites jusqu'ici sur les gens du pays où je suis. Elles vous paroîtroient peut-être un peu dures pour un homme qui

parle de ses hôtes, si je vous laissois ignorer que je ne leur suis redevable d'aucune hospitalité. Ce n'est point à Messieurs de Neufchâtel que je suis venu demander un asyle qu'ils ne m'auroient sûrement pas accordé, c'est à Mylord Maréchal, & je ne suis ici que chez le Roi de Prusse. Au contraire, à mon arrivée sur les terres de la Principauté, le Magistrat de la ville de Neufchâtel s'est pour tout accueil dépêché de défendre mon livre sans le connoître, la classe des Ministres l'a déferé de même au Conseil d'Etat; on n'a jamais vu de gens plus pressés d'imiter les sottises de leurs voisins. Sans la protection déclarée de Mylord Maréchal, on ne m'eût sûrement point laissé en paix dans ce village. Tant de bandits se réfugient dans le pays, que ceux qui le gouvernent ne savent pas distinguer des malfaiteurs poursuivis les innocens opprimés, ou se mettent peu en peine d'en faire la différence. La maison que j'habite appartient à une niece de mon vieux ami M. Roguin. Ainsi loin d'avoir nulle obligation à Messieurs de Neufchâtel, je n'ai qu'à m'en plaindre. D'ailleurs, je n'ai pas



mis le pied dans leur ville , ils me font étrangers à tous égards ; je ne leur dois que justice en parlant d'eux , & je la leur rends.

Je la rends de meilleur cœur encore à ceux d'entr'eux qui m'ont comblé de caresses , d'offres , de politesses de toute espece. Flatté de leur estime & touché de leurs bontés , je me ferai toujours un devoir & un plaisir de leur marquer mon attachement & ma reconnaissance ; mais l'accueil qu'ils m'ont fait n'a rien de commun avec le gouvernement Neufchâtelois qui m'en eût fait un bien différent s'il en eût été le maître. Je dois dire encore que si la mauvaise volonté du corps des Ministres n'est pas douteuse , j'ai beaucoup à me louer en particulier de celui dont j'habite la paroisse. Il me vint voir à mon arrivée , il me fit mille offres de services qui n'étoient point vaines , comme il me l'a prouvé dans une occasion essentielle où il s'est exposé à la mauvaise humeur de plus d'un de ses confreres , pour s'être montré vrai Pasteur envers moi. Je m'attendois d'autant moins de sa part à cette justice , qu'il avoit joué dans les précédentes

## 150 LETTRE AU MARÉCHAL

brouilleries un rôle qui n'annonçoit pas un Ministre tolérant. C'est au surplus un homme assez gai dans la société, qui ne manque pas d'esprit, qui fait quelquefois d'assez bons sermons, & souvent de fort bons contes.

Je m'appерçois que cette Lettre est un livre, & je n'en suis encore qu'à la moitié de ma relation. Je vais, Monsieur le Maréchal, vous laisser reprendre haleine, & remettre le second tome à une autre fois (a).



## SECONDE LETTRE

*A U M Ê M E.*

A Motiers, le 28 Janvier 1763.

**I**L faut, Monsieur le Maréchal, avoir du courage pour décrire en cette saison le lieu que j'habite. Des cascades, des glaces, des rochers nuds, des sapins noirs

---

(a) Pour apprécier les divers jugemens portés dans cette lettre, le Lecteur voudra bien faire attention à l'époque de sa date & au lieu qu'habitoit l'Auteur.

couverts de neige, sont les objets dont je suis entouré; &, à l'image de l'hiver le pays ajoutant l'aspect de l'aridité, ne promet, à le voir, qu'une description fort triste. Aussi a-t-il l'air assez nud en toute saison, mais il est presque effrayant dans celle-ci. Il faut donc vous le représenter comme je l'ai trouvé en y arrivant, & non comme je le vois aujourd'hui, sans quoi l'intérêt que vous prenez à moi m'empêcheroit de vous en rien dire.

Figurez vous donc un vallon d'une bonne demi-lieue de large & d'environ deux lieues de long, au milieu duquel passe une petite rivière appelée la Reuse dans la direction du Nord-ouest au Sud-est. Ce vallon formé par deux chaînes de montagnes qui sont des branches du Mont-Jura & qui se resserrent par les deux bouts, reste pourtant assez ouvert pour laisser voir au loin ses prolongemens, lesquels divisés en rameaux par les bras des montagnes offrent plusieurs belles perspectives. Ce vallon, appelé le Val-de-travers du nom d'un village qui est à son extrémité orientale, est garni de quatre ou cinq autres villages à peu de distance

les uns des autres; celui de Motiers qui forme le milieu est dominé par un vieux château désert dont le voisinage & la situation solitaire & sauvage m'attirent souvent dans mes promenades du matin, d'autant plus que je puis sortir de ce côté par une porte de derrière sans passer par la rue ni devant aucune maison. On dit que les bois & les rochers qui environnent ce château sont fort remplis de vipères; cependant, ayant beaucoup parcouru tous les environs, & m'étant assis à toutes sortes de places, je n'en ai point vu jusqu'ici.

Outre ces villages, on voit vers le bas des montagnes plusieurs maisons éparées qu'on appelle des *Prises*, dans lesquelles on tient des bestiaux & dont plusieurs sont habitées par les propriétaires, la plupart payfans. Il y en a une entr'autres à mi-côte nord, par conséquent exposée au midi, sur une terrasse naturelle, dans la plus admirable position que j'aye jamais vue, & dont le difficile accès m'eût rendu l'habitation très-commode. J'en fus si tenté, que dès la première fois je m'étois presque arrangé avec le proprié-

taire pour y loger ; mais on m'a depuis tant dit de mal de cet homme, qu'aimant encore mieux la paix & la sûreté qu'une demeure agréable, j'ai pris le parti de rester où je suis. La maison que j'occupe est dans une moins belle position, mais elle est grande, assez commode, elle a une galerie extérieure où je me promène dans les mauvais tems, & ce qui vaut mieux que tout le reste, c'est un asyle offert par l'amitié.

La Reuse a sa source au-dessus d'un village appelé Saint-Sulpice, à l'extrémité occidentale du vallon; elle en sort au village de Travers à l'autre extrémité où elle commence à se creuser un lit qui devient bientôt précipice, & la conduit enfin dans le lac de Neufchâtel. Cette Reuse est une très-jolie rivière, claire & brillante comme de l'argent, où les truites ont bien de la peine à se cacher dans des touffes d'herbes. On la voit sortir tout-d'un-coup de terre à sa source, non point en petite fontaine ou ruisseau, mais toute grande & déjà rivière comme la fontaine de Vaucluse, en bouillonnant à travers les rochers. Comme cette source

est fort enfoncée dans les roches escarpées d'une montagne, on y est toujours à l'ombre; & la fraîcheur continue, le bruit, les chûtes, le cours de l'eau m'attirant l'été à travers ces roches brûlantes, me font souvent mettre en nage pour aller chercher le frais près de ce murmure, ou plutôt près de ce fracas, plus flatteur à mon oreille que celui de la rue Saint-Martin.

L'élévation des montagnes qui forment le vallon n'est pas excessive, mais le vallon même est montagne étant fort élevé au-dessus du lac, & le lac ainsi que le sol de toute la Suisse, est encore extrêmement élevé sur les pays de plaines, élevés à leur tour au-dessus du niveau de la mer. On peut juger sensiblement de la pente totale par le long & rapide cours des rivières, qui, des montagnes de Suisse vont se rendre les unes dans la Méditerranée & les autres dans l'Océan. Ainsi, quoique la Reuse traversant le vallon soit sujette à de fréquens débordemens qui font des bords de son lit une espèce de marais, on n'y sent point le marécage, l'air n'y est point humide & malsain; la vivacité qu'il tire de son élé-

vation l'empêchant de rester long-tems chargé de vapeurs grossières, les brouillards, assez fréquens les matins, cèdent pour l'ordinaire à l'action du soleil à mesure qu'il s'élève.

Comme entre les montagnes & les vallées la vue est toujours réciproque, celle dont je jouis ici dans un fond n'est pas moins vaste que celle que j'avois sur les hauteurs de Montmorenci, mais elle est d'un autre genre; elle ne flatte pas, elle frappe; elle est plus sauvage que riante; l'art n'y étale pas ses beautés, mais la majesté de la nature en impose, & quoique le parc de Versailles soit plus grand que ce vallon, il ne paroîtroit qu'un colifichet en sortant d'ici. Au premier coup-d'œil le spectacle, tout grand qu'il est, semble un peu nud, on voit très-peu d'arbres dans la vallée; ils y viennent mal & ne donnent presque aucun fruit; l'escarpement des montagnes étant très-rapide, montre en divers endroits le gris des rochers, le noir des sapins coupe ce gris d'une nuance qui n'est pas riante, & ces sapins si grands, si beaux quand on est dessous, ne paroissant au loin que des arbrisseaux, ne promettent ni

l'asyle, ni l'ombre qu'ils donnent; le fond du vallon, presque au niveau de la riviere, semble n'offrir à ses deux bords qu'un large marais où l'on ne sauroit marcher; la réverbération des rochers n'annonce pas dans un lieu sans arbres une promenade bien fraîche quand le soleil luit; sitôt qu'il se couche, il laisse à peine un crépuscule; & la hauteur des monts interceptant toute la lumiere, fait passer presque à l'instant du jour à la nuit.

Mais si la premiere impression de tout cela n'est pas agréable, elle change insensiblement par un examen plus détaillé; & dans un pays où l'on croyoit avoir tout vu du premier coup-d'œil, on se trouve avec surprise environné d'objets chaque jour plus intéressans. Si la promenade de la vallée est un peu uniforme, elle est en revanche extrêmement commode; tout y est du niveau le plus parfait, les chemins y sont unis comme des allées de jardin; les bords de la riviere offrent par place de larges pelouses d'un plus beau verd que les gazons du Palais Royal, & l'on s'y promene avec délices le long de cette belle eau, qui dans le vallon prend un



cours paisible en quittant ses cailloux & ses rochers qu'elle retrouve au sortir du Val-de-Travers. On a proposé de planter ses bords de Saules & de Peupliers, pour donner durant la chaleur du jour de l'ombre au bétail désolé par les mouches. Si jamais ce projet s'exécute, les bords de la Reuse deviendront aussi charmans que ceux du Lignon, & il ne leur manquera plus que des Astrées, des Silvandres & un d'Urfé.

Comme la direction du vallon coupe obliquement le cours du soleil, la hauteur des monts jette toujours de l'ombre par quelque côté sur la plaine, de sorte qu'en dirigeant ses promenades & choisissant ses heures, on peut aisément faire à l'abri du soleil tout le tour du vallon. D'ailleurs ces mêmes montagnes interceptant ses rayons, font qu'il se leve tard & se couche de bonne heure, en sorte qu'on n'en est pas longtemps brûlé. Nous avons presque ici la clef de l'énigme du Ciel de trois aunes, & il est certain que les maisons qui sont près de la source de la Reuse, n'ont pas trois heures de soleil, même en été,

Lorsqu'on quitte le bas du vallon pour se promener à mi-côte, comme nous fîmes une fois, Monsieur le Maréchal, le long des Champeaux du côté d'Andilly, on n'a pas une promenade aussi commode, mais cet agrément est bien compensé par la variété des sites & des points de vue, par les découvertes que l'on fait sans cesse autour de soi, par les jolis réduits qu'on trouve dans les gorges des montagnes, où, le cours des torrens qui descendent dans la vallée, les hêtres qui les ombragent, les côteaux qui les entourent offrent des asyles verdoyans & frais quand on suffoque à découvert. Ces réduits, ces petits vallons ne s'apperçoivent pas, tant qu'on regarde au loin les montagnes, & cela joint à l'agrément du lieu celui de la surprise, lorsqu'on vient tout d'un coup à les découvrir. Combien de fois je me suis figuré, vous suivant à la promenade & tournant autour d'un rocher aride, vous voir surpris & charmé de retrouver des bosquets pour les Dryades où vous n'auriez cru trouver que des antres & des ours.

Tout le pays est plein de curiosités

naturelles qu'on ne découvre que peu à peu, & qui par ces découvertes successives lui donnent chaque jour l'attrait de la nouveauté. La Botanique offre ici ses trésors à qui sauroit les connoître, & souvent en voyant autour de moi cette profusion de plantes rares, je les foule à regret sous le pied d'un ignorant. Il est pourtant nécessaire d'en connoître une pour se garantir de ses terribles effets, c'est le Napel. Vous voyez une très-belle plante haute de trois pieds, garnie de jolies fleurs bleues qui vous donnent envie de la cueillir : mais à peine l'a-t-on gardée quelques minutes qu'on se sent saisi de maux de tête, de vertiges, d'évanouissemens, & l'on périroit si l'on ne jetoit promptement ce funeste bouquet. Cette plante a souvent causé des accidens à des enfans & à d'autres gens qui ignoroient sa pernicieuse vertu. Pour les bestiaux ils n'en approchent jamais, & ne broutent pas même l'herbe qui l'entoure. Les faucheurs l'extirpent autant qu'ils peuvent ; quoi qu'on fasse, l'espece en reste, & je ne laisse pas d'en voir beaucoup en me promenant.

sur les montagnes; mais on l'a détruite à-peu-près dans le vallon.

A une petite lieue de Motiers, dans la Seigneurie de Travers, est une mine d'asphalte qu'on dit qui s'étend sous tout le pays: les habitans lui attribuent modestement la gaîté dont ils se vantent, & qu'ils prétendent se transmettre même à leurs bestiaux. Voilà sans doute une belle vertu de ce minéral, mais pour en pouvoir sentir l'efficace il ne faut pas avoir quitté le château de Montmorenci. Quoi qu'il en soit des merveilles qu'ils disent de leur asphalte, j'ai donné au Seigneur de Travers un moyen sûr d'en tirer la médecine universelle; c'est de faire une bonne pension à Lorris ou à Bordeaux.

Au-dessus de ce même village de Travers il se fit, il y a deux ans, une avalanche considérable & de la façon du monde la plus singulière. Un homme qui habite au pied de la montagne avoit son champ devant sa fenêtre, entre la montagne & sa maison. Un matin qui suivit une nuit d'orage, il fut bien surpris en ouvrant sa fenêtre de trouver

un bois à la place de son champ ; le terrains s'éboulant tout d'une pièce avoit recouvert son champ des arbres d'un bois qui est au-dessus, & cela, dit-on, fait entre les deux propriétaires le sujet d'un procès qui pourroit trouver place dans le recueil de Pittaval. L'espace que l'avalanche a mis à nud est fort grand & paroît de loin ; mais il faut en approcher pour juger de la force de l'éboulement, de l'étendue du creux, & de la grandeur des rochers qui ont été transportés. Ce fait récent & certain rend croyable ce que dit Pline d'une vigne qui avoit été ainsi transportée d'un côté du chemin à l'autre : mais rapprochons-nous de notre habitation.

J'ai vis-à-vis de mes fenêtres une superbe cascade, qui du haut de la montagne tombe par l'escarpement d'un rocher dans le vallon avec un bruit qui se fait entendre au loin, sur-tout quand les eaux sont grandes. Cette cascade est très en vue, mais ce qui ne l'est pas de même est une grotte à côté de son bassin, de laquelle l'entrée est difficile, mais qu'on trouve au dedans assez espacée, éclairée par une fenêtre

naturelle, ceintrée en tiers-point, & décorée d'un ordre d'Architecture qui n'est ni Toscan, ni Dorique, mais l'ordre de la nature qui fait mettre des proportions & de l'harmonie dans ses ouvrages les moins réguliers. Instruit de la situation de cette grotte, je m'y rendis seul l'été dernier pour la contempler à mon aise. L'extrême sécheresse me donna la facilité d'y entrer par une ouverture enfoncée & très surbaissée, en me traînant sur le ventre, car la fenêtre est trop haute pour qu'on puisse y passer sans échelle. Quand je fus au dedans je m'assis sur une pierre, & je me mis à contempler avec ravissement cette superbe salle dont les ornemens sont des quartiers de roche diversément situés, & formant la décoration la plus riche que j'aie jamais vue, si du moins on peut appeller ainsi celle qui montre la plus grande puissance, celle qui attache & intéresse, celle qui fait penser, qui élève l'ame, celle qui force l'homme à oublier sa petitesse pour ne penser qu'aux œuvres de la nature. Des divers rochers qui meublent cette caverne, les uns, détachés & tombés de la voûte, les au-

tres encore pendans & diversement situés, marquent tous dans cette mine naturelle, l'effet de quelque explosion terrible dont la cause paroît difficile à imaginer; car même un tremblement de terre ou un volcan n'expliqueroit pas cela d'une maniere satisfaisante. Dans le fond de la grotte, qui va en s'élevant de même que sa voûte, on monte sur une espede d'estrade, & de là par une pente assez roide sur un rocher qui mene de biais à un enfoncement très-obscur par où l'on pénètre sous la montagne. Je n'ai point été jusques-là, ayant trouvé devant moi un trou large & profond qu'on ne sauroit franchir qu'avec une planche. D'ailleurs, vers le haut de cet enfoncement & presque à l'entrée de la galerie souterraine, est un quartier de rocher très-impofant, car suspendu presque en l'air il porte à faux par un de ses angles, & penche tellement en avant qu'il semble se détacher & partir pour écraser le spectateur. Je ne doute pas, cependant, qu'il ne soit dans cette situation depuis bien des siècles & qu'il n'y reste encore plus long-tems; mais ces fortes

d'équilibres , auxquels les yeux ne sont pas faits , ne laissent pas de causer quelque inquiétude ; & quoiqu'il fallût peut-être des forces immenses pour ébranler ce rocher qui paroît si prêt à tomber , je craindrois d'y toucher du bout du doigt , & ne voudrois pas plus rester dans la direction de sa chute que sous l'épée de Damoclès.

La galerie souterraine à laquelle cette grotte sert de vestibule ne continue pas d'aller en montant , mais elle prend sa pente un peu vers le bas , & suit la même inclinaison dans tout l'espace qu'on a jusqu'ici parcouru. Des curieux s'y sont engagés à diverses fois avec des domestiques , des flambeaux & tous les secours nécessaires ; mais il faut du courage pour pénétrer loin dans cet effroyable lieu , & de la vigueur pour ne pas s'y trouver mal. On est allé jusqu'à près de demi-lieue en ouvrant le passage où il est trop étroit , sondant avec précaution les gouffres & fondrières qui sont à droite & à gauche ; mais on prétend dans le pays qu'on peut aller par le même souterrain à plus de deux lieues jusqu'à l'autre côté



de la montagne, où l'on dit qu'il aboutit du côté du lac, non loin de l'embouchure de la Reuse.

Au - dessous du bassin de la même cascade, est une autre grotte plus petite, dont l'aberd est embarrassé de plusieurs grands cailloux & quartiers de roche qui paroissent avoir été entraînés là par les eaux. Cette grotte-ci n'étant pas si praticable que l'autre, n'a pas de même tenté les curieux. Le jour que j'en examinai l'ouverture, il faisoit une chaleur insupportable; cependant il en sortoit un vent si vif & si froid, que je n'osai rester long-tems à l'entrée, & toutes les fois que j'y suis retourné j'ai toujours senti le même vent; ce qui me fait juger qu'elle a une communication plus immédiate & moins embarrassée que l'autre.

A l'ouest de la vallée une montagne la sépare en deux branches, l'une fort étroite où sont le village de Saint-Sulpice, la source de la Reuse, & le chemin de Pontarlier. Sur ce chemin l'on voit encore une grosse chaîne scellée dans le rocher & mise là jadis par les Suisses pour fermer de ce côté-là le passage aux Bourguignons.

L'autre branche plus large & à gauche de la première, mène par le village de Butte à un pays perdu appelé la *Côte-aux-Fées*, qu'on apperçoit de loin parce qu'il va en montant. Ce pays n'étant sur aucun chemin passe pour très-sauvage & en quelque sorte pour le bout du monde. Aussi prétend-on que c'étoit autrefois le séjour des Fées, & le nom lui en est resté. On y voit encore leur salle d'assemblée dans unetroisième caverne qui porte aussi leur nom, & qui n'est pas moins curieuse que les précédentes. Je n'ai pas vu cette grotte - aux - Fées, parce qu'elle est assez loin d'ici ; mais on dit qu'elle étoit superbement ornée, & l'on y voyoit encore il n'y a pas long-tems, un trône & des sièges très - bien taillés dans le roc. Tout cela a été gâté & ne paroît presque plus aujourd'hui. D'ailleurs l'entrée de la grotte est presque entièrement bouchée par les décombres, par les broussailles ; & la crainte des serpens & des bêtes venimeuses rebute les curieux d'y vouloir pénétrer. Mais si elle eût été praticable encore & dans sa première beauté, & que Madame la Maréchale, eût passé dans ce pays, je

fuis sûr qu'elle eût voulu voir cette grotte singuliere, n'eût-ce été qu'en faveur de Fleur-d'Epine & des Facardins.

Plus j'examine en détail l'état & la position de ce vallon, plus je me persuade qu'il a jadis été sous l'eau, que ce qu'on appelle aujourd'hui le Val-de-Travers fut autrefois un lac formé par la Reuse, la cascade & d'autres ruisseaux, & contenu par les montagnes qui l'entourent, de sorte que je ne doute point que je n'habite l'ancienne demeure des poissons. En effet, le sol du vallon est si parfaitement uni, qu'il n'y a qu'un dépôt formé par les eaux qui puisse l'avoir ainsi nivelé. Le prolongement du vallon, loin de descendre, monte le long du cours de la Reuse, de sorte qu'il a fallu des tems infinis à cette riviere pour se caver dans les abîmes qu'elle forme, un cours en sens contraire à l'inclinaison du terrain. Avant ces tems, contenue de ce côté de même que de tous les autres, & forcée de refluer sur elle-même, elle dut enfin remplir le vallon jusqu'à la hauteur de la première grotte que j'ai décrite, par laquelle elle trouva ou s'ou-

vrit un écoulement dans la galerie souterraine qui lui servoit d'aqueduc.

Le petit lac demeura donc constamment à cette hauteur jusqu'à ce que par quelques ravages, fréquens aux pieds des montagnes dans les grandes eaux, des pierres ou graviers embarrasserent tellement le canal que les eaux n'eurent plus un cours suffisant pour leur écoulement. Alors s'étant extrêmement élevées, & agissant avec une grande force contre les obstacles qui les retenoient, elles s'ouvrirent enfin quelque issue par le côté le plus foible & le plus bas. Les premiers filets échappés ne cessant de creuser & de s'agrandir, & le niveau du lac baissant à proportion, à force de tems le vallon dut enfin se trouver à sec. Cette conjecture, qui m'est venue en examinant la grotte où l'on voit des traces sensibles du cours de l'eau, s'est confirmée premierement par le rapport de ceux qui ont été dans la galerie souterraine, & qui m'ont dit avoir trouvé des eaux croupissantes dans les creux des fondrières dont j'ai parlé; elle s'est confirmée encore dans les pélerinages que j'ai faits à quatre lieues d'ici pour aller voir Mylord Maréchal à sa campagne,

campagne au bord du lac, & où je suivois, en montant la montagne, la rivière qui descendoit à côté de moi par des profondeurs effrayantes, que selon toute apparence elle n'a pas trouvées toutes faites, & qu'elle n'a pas non plus creusées en un jour. Enfin, j'ai pensé que l'asphalte, qui n'est qu'un bitume durci, étoit encore un indice d'un pays long-tems imbibé par les eaux. Si j'osois croire que ces folies pussent vous amuser, je tracerois sur le papier une espece de plan qui pût vous éclaircir tout cela : mais il faut attendre qu'une saison plus favorable & un peu de relâche à mes maux me laissent en état de parcourir le pays.

On peut vivre ici puisqu'il y a des habitans. On y trouve même les principales commodités de la vie, quoiqu'un peu moins facilement qu'en France. Les denrées y sont cheres parce que le pays en produit peu, & qu'il est fort peuplé, sur-tout depuis qu'on y a établi des manufactures de toile peinte, & que les travaux d'horlogerie & de dentelle s'y multiplient. Pour y avoir du pain mangeable, il faut le faire chez soi, & c'est le parti que j'ai pris à l'aide de Made-

moiselle le Vasseur ; la viande y est mauvaise , non que le pays n'en produise de bonne , mais tout le bœuf va à Genève ou à Neufchâtel , & l'on ne tue ici que de la vache. La rivière fournit d'excellente truite , mais si délicate qu'il faut la manger sortant de l'eau. Le vin vient de Neufchâtel , & il est très-bon , sur-tout le rouge : pour moi je m'en tiens au blanc , bien moins violent , à meilleur marché , & selon moi , beaucoup plus sain. Point de volaille , peu de gibier , point de fruit , pas même des pommes ; seulement des fraises bien parfumées , en abondance , & qui durent long-tems. Le laitage y est excellent , moins pourtant que le fromage de Viry préparé par Mademoiselle Rose ; les eaux y sont claires & légères : ce n'est pas pour moi une chose indifférente que de bonne eau , & je me sentirai long-tems du mal que m'a fait celle de Montmorenci. J'ai sous ma fenêtre une très-beille fontaine dont le bruit fait une de mes délices. Ces fontaines , qui sont élevées & taillées en colonnes ou en obélisques & coulent par des tuyaux de fer dans de grands bassins , sont un des ornemens de la Suisse. Il n'y a si

chétif village qui n'en ait au moins deux ou trois, les maisons écartées ont presque chacune la sienne, & l'on en trouve même sur les chemins pour la commodité des passans, hommes & bestiaux. Je ne saurois exprimer combien l'aspect de toutes ces belles eaux coulantes est agréable au milieu des rochers & des bois durant les chaleurs; l'on est déjà rafraîchi par la vue, & l'on est tenté d'en boire sans avoir soif.

Voilà, Monsieur le Maréchal, de quoi vous former quelque idée du séjour que j'habite, & auquel vous voulez bien prendre intérêt. Je dois l'aimer comme le seul lieu de la terre où la vérité ne soit pas un crime, ni l'amour du genre-humain une impiété. J'y trouve la sûreté sous la protection de Mylord Maréchal; & l'agrément dans son commerce. Les habitans du lieu m'y montrent de la bienveillance & ne me traitent point en proscrit. Comment pourrois-je n'être pas touché des bontés qu'on m'y témoigne, moi qui dois tenir à bienfait de la part des hommes tout le mal qu'ils ne me font pas? Accoutumé à porter depuis si long-tems les pesantes chaînes de la nécessité, je passerois ici sans regret le

reste de ma vie, si j'y pouvois voir quelquefois ceux qui me la font encore aimer.



## L E T T R E

A MADAME DE T\*\*\*.

*Le 6 Avril 1771.*

UN violent rhume, Madame, qui me met hors d'état de parler sans fatiguer extrêmement, me fait prendre le parti de vous écrire mon sentiment sur votre enfant, pour ne pas le laisser plus long-tems dans l'état de suspension où je sens bien que vous le tenez avec peine, quoiqu'il n'y ait point selon moi d'inconvénient. Je vous avouerai d'abord que plus je pense à l'exposition lumineuse que vous m'avez faite, moins je puis me persuader que cette roideur de caractère qu'il manifeste dans un âge si tendre soit l'ouvrage de la nature. Cette mutinerie, ou, si vous voulez, Madame, cette fermeté n'est pas si rare que vous croyez, parmi les enfans élevés comme lui dans l'opulence, & j'en fais dans ce moment même à Paris un



autre exemple tout semblable , dont la conformité m'a beaucoup frappé ; tandis que parmi les autres enfans élevés avec moins de sollicitude apparente , & à qui l'on a moins fait sentir par-là leur importance , je n'ai vu de ma vie un exemple pareil. Mais laissons quant à présent cette observation qui nous meneroit trop loin , & quoi qu'il en soit de la cause du mal , parlons du remede.

Vous voilà , Madame , à mon avis , dans une circonstance favorable dont vous pouvez tirer grand parti. L'enfant commence à s'impatienter dans sa pension , il desire ardemment de revenir ; mais sa fierté , qui ne lui permet jamais de s'abaisser aux prieres , l'empêchede vous manifester pleinement son desir. Suivez cette indication pour prendre sur lui un ascendant dont il ne lui soit pas aisé dans la suite d'éluder l'effet. S'il n'y avoit pas un peu de cruauté d'augmenter ses allarmes , je voudrois qu'on commençât par lui faire la peur toute entiere , & que sans personne lui dît précisément qu'il restera , ni qu'il reviendra , il vît quelque espece de préparatifs comme pour lui faire quitter tout à-fait la maison paternelle , & qu'on évitât de s'expli-

quer avec lui sur ces préparatifs. Quand vous l'en verriez le plus inquiet, vous prendriez alors votre moment pour lui parler, & cela d'un air si sérieux & si ferme, qu'il fût bien persuadé que c'est tout de bon.

Mon fils, il m'en coûte tant de vous tenir éloigné de moi, que, si je n'écou-tois que mon penchant, je vous retiendrois ici dès ce moment; mais c'est ma trop grande tendresse pour vous qui m'empêche de m'y livrer. Tandis que vous avez été ici, j'ai vu avec la plus vive douleur, qu'au lieu de répondre à l'attachement de votre-mere & de lui rendre en toute chose la complaisance qu'elle aimoit avoir pour vous, vous ne vous appliquiez qu'à lui faire éprouver des contradictions qui la déchirent trop de votre part, pour qu'elle les puisse endurer davantage, &c.

J'ai donc pris la résolution de vous placer loin de moi pour m'épargner l'affliction d'être à tout moment l'objet & le témoin de votre désobéissance. Puisque vous ne voulez pas répondre aux tendres soins que j'ai voulu prendre de votre éducation, j'aime mieux que vous alliez devenir un mauvais sujet loin de

mes yeux, que de voir mon fils chéri manquer à chaque instant à ce qu'il doit à sa mere; & d'ailleurs je ne désespere pas que des gens fermes & sensés, qui n'auront pas pour vous le même foible que moi, ne viennent à bout de dompter vos mutineries par des traitemens nécessaires que votre mere n'auroit jamais le courage de vous faire endurer, &c.

Voilà, mon fils, les raisons du parti que j'ai pris à votre égard, & le seul que vous me laissiez à prendre, pour ne pas vous livrer à tous vos défauts & me rendre tout-à-fait malheureuse. Je ne vous laisse point à Paris, pour ne pas avoir à combattre sans cesse, en vous voyant trop souvent, le desir de vous rapprocher de moi. Mais je ne vous ne tiendrai pas non plus si éloigné, que si l'on est content de vous je ne puisse vous faire venir ici quelquefois, &c.

Je suis fort trompé, Madame, si toute sa hauteur tient à ce coup inattendu dont il sentira toute la conséquence, vu sur-tout le tendre attachement que vous lui connoissez pour vous, & qui dans ce moment fera taire tout autre

penchant. Il pleurera, il gémira, il poussera des cris auxquels vous ne ferez ni ne paroîtrez insensible ; mais lui parlant toujours de son départ comme d'une chose arrangée, vous lui montrerez du regret qu'il ait laissé venir cet arrangement au point de ne pouvoir plus être révoqué. Voilà, selon moi, la route par laquelle vous l'amènerez sans peine à une capitulation qu'il acceptera avec des transports de joie, & dont vous réglerez tous les articles sans qu'il regimbe contre aucun ; encore avec tout cela ne paroîtrez-vous pas compter extrêmement sur la solidité de ce traité ; vous le recevrez plutôt dans votre maison comme par essai, que par une réunion constante ; & son voyage paroîtra plutôt différé que rompu, l'assurant cependant que s'il tient réellement ses engagements, il fera le bonheur de votre vie, en vous dispensant de l'éloigner de vous.

Il me semble que voilà le moyen de faire avec lui l'accord le plus solide qu'il soit possible de faire avec un enfant, & il aura des raisons de tenir cet accord si puissantes & tellement à sa portée, que selon toute apparence,

il reviendra souple & docile pour long-tems.

Voilà, Madame, ce qui m'a paru le mieux à faire dans la circonstance; il y a une continuité de régime à observer qu'on ne peut détailler dans une lettre, & qui ne peut se déterminer que par l'examen du sujet; & d'ailleurs ce n'est pas une mere aussi tendre que vous, ce n'est pas un esprit aussi clairvoyant que le vôtre, qu'il faut guider dans tous ces détails. Je vous l'ai dit, Madame, je m'en suis pénétré dans notre unique conversation; vous n'avez besoin des conseils de personne dans la grande & respectable tâche dont vous êtes chargée, & que vous remplissez si bien. J'ai dû cependant m'acquitter de celle que votre modestie m'a imposée; je l'ai fait par obéissance & par devoir, mais bien persuadé que pour savoir ce qu'il y a de mieux à faire, il suffisoit d'observer ce que vous ferez.



*L E T T R E*

A MONSIEUR

L' A B B É R A Y N A L ,

*Alors Auteur du Mercure de France.*

Paris , le 25 Juillet 1750.

**V**ous le voulez, Monsieur, je ne résiste plus : il faut vous ouvrir un portefeuille qui n'étoit pas destiné à voir le jour, & qui en est très-peu digne. Les plaintes du public sur ce déluge de mauvais écrits dont on l'inonde journellement, m'ont assez appris qu'il n'a que faire des miens ; & de mon côté, la réputation d'Auteur médiocre, à laquelle seule j'aurois pu aspirer, a peu flatté mon ambition. N'ayant pu vaincre mon penchant pour les lettres, j'ai presque toujours écrit pour moi seul (a); & le Public

---

(a) Pour juger si ce langage étoit sincère, on voudra bien faire attention que celui qui parloit ainsi dans une lettre publique, avoit alors près de quarante ans.

ni mes amis n'auront pas à se plaindre que j'aye été pour eux *Recitator acerbus*. Or, on est toujours indulgent à soi-même, & des écrits ainsi destinés à l'obscurité, l'Auteur même eût-il du talent, manqueront toujours de ce feu que donne l'émulation, & de cette correction dont le seul desir de plaire peut surmonter le dégoût.

Une chose singulière, c'est qu'ayant autrefois publié un seul ouvrage (a) où certainement il n'est point question de poésie, on me fasse aujourd'hui poète malgré moi; on vient tous les jours me faire compliment sur des Comédies & d'autres pièces de vers que je n'ai point faites, & que je ne suis pas capable de faire. C'est l'identité du nom de l'Auteur & du mien qui m'attire cet honneur. J'en serois flatté sans doute, si l'on pouvoit l'être des éloges qu'on dérobe à autrui; mais louer un homme de choses qui sont au-dessus de ses forces, c'est le faire songer à sa foiblesse.

Jé m'étois essayé, je l'avoue, dans le genre lyrique, par un ouvrage loué

---

(a) Dissertation sur la Musique moderne. A Paris, chez Quillau pere, 1743.

des amateurs, décrié des artistes, & que la réunion de deux arts difficiles a fait exclure par ces derniers, avec autant de chaleur que si en effet il eût été excellent.

Je m'étois imaginé, en vrai Suisse, que pour réussir, il ne falloit que bien faire; mais ayant vu par l'expérience d'autrui, que bien faire est le premier & le plus grand obstacle qu'on trouve à surmonter dans cette carrière, & ayant éprouvé moi-même qu'il y faut d'autres talens que je ne puis ni ne veux avoir, je me suis hâté de rentrer dans l'obscurité qui convient également à mes talens & à mon caractère, & où vous devriez me laisser pour l'honneur de votre journal.

Je suis, &c.



## L E T T R E A U M Ê M E.

*Sur l'usage dangereux des ustensiles de cuivre.*

Juillet 1753.

**J**E crois, Monsieur, que vous verrez avec plaisir l'extrait ci-joint d'une



lettre de Stockolm , que la personne à qui elle est adressée me charge de vous prier d'insérer dans le *Mercure*. L'objet en est de la dernière importance pour la vie des hommes ; & plus la négligence du public est excessive à cet égard , plus les citoyens éclairés doivent redoubler de zèle & d'activité pour la vaincre.

Tous les Chymistes de l'Europe nous avertissent depuis long-tems des mortelles qualités du cuivre , & des dangers auxquels on s'expose en faisant usage de ce pernicieux métal dans les batteries de cuisine. M. Rouelle , de l'Académie des Sciences , est celui qui en a démontré plus sensiblement les funestes effets , & qui s'en est plaint avec le plus de véhémence. M. Thierrî , Docteur en Médecine , a réuni dans une savante Thèse qu'il soutint en 1749 , sous la présidence de M. Falconnet , une multitude de preuves capables d'effrayer tout homme raisonnable qui fait quelque cas de sa vie & de celle de ses concitoyens. Ces Physiciens ont fait voir que le verd-de-gris , ou le cuivre dissous , est un poison violent dont l'effet est toujours ac-

compagné de fympômes affreux ; que la vapeur même de ce métal eft dangereufe , puifque les ouvriers qui le travaillent font fujets à diverfes maladies mortelles ou habituelles ; que toutes les menftrues , les graiffes , les fels , & l'eau même diffolvent le cuivre , & en font du verd-de-gris ; que l'étamage le plus exact ne fait que diminuer cette diffolution ; que l'étain qu'on emploie dans cet étamage , n'eft pas lui-même exempt de danger , malgré l'ufage indiscret qu'on a fait jufqu'à préfent de ce métal , & que ce danger eft plus grand ou moindre , felon les différens étains qu'on emploie , en raifon de l'arfénic qui entre dans leur compofition , ou du plomb qui entre dans leur alliage ; (a) que même , en fuppoſant à l'étamage une précaution fuffifante , c'eft une imprudence impardonnable de faire dépendre la vie & la fanté des hommes d'une

---

(a) Que le plomb diffous foit un poifon , les accidens funeftes que caufent tous les jours les vins falſifiés avec de la litharge , ne le prouvent que trop. Ainſi pour employer ce métal avec fûreté , il eft important de bien connoître les diffolvans qui l'attaquent.

lame d'étain très-déliée, qui s'use très-promptement (a) & de l'exactitude des domestiques & des cuisiniers qui rejettent ordinairement les vaisseaux récemment étamés, à cause du mauvais goût que donnent les matieres employées à l'étamage; ils ont fait voir combien d'accidens affreux produits par le cuivre, sont attribués tous les jours à des causes toutes différentes; ils ont prouvé qu'une multitude de gens périssent, & qu'un plus grand nombre encore sont attaqués de mille différentes maladies, par l'usage de ce métal dans nos cuisines & dans nos fontaines, sans se douter eux-mêmes de la véritable cause de leurs maux. Cependant, quoique la Manufacture d'ustensiles de fer battu & étamé, qui

---

(a) Il est aisé de démontrer que de quelque manière qu'on s'y prenne, on ne sauroit, dans les usages des vaisseaux de cuisine, s'assurer pour un seul jour l'étamage le plus solide; car, comme l'étain entre en fusion à un degré de feu fort inférieur à celui de la graisse bouillante, toutes les fois qu'un cuisinier fait roussir du beurre, il ne lui est pas possible de garantir de la fusion quelque partie de l'étamage, ni par conséquent le ragoût du contact du cuivre.

est établie au Fauxbourg Saint-Antoine , offre des moyens faciles de substituer dans les cuisines une batterie moins dispendieuse , aussi commode que celle de cuivre , & parfaitement saine , au moins quant au métal principal , l'indolence ordinaire aux hommes sur les choses qui leur sont véritablement utiles , & les petites maximes que la paresse invente sur les usages établis , sur-tout quand ils sont mauvais , n'ont encore laissé que peu de progrès aux sages avis des Chymistes , & n'ont pros crit le cuivre que de peu de cuisines. La répugnance des cuisiniers à employer d'autres vaisseaux que ceux qu'ils connoissent , est un obstacle dont on ne sent toute la force que quand on connoît la paresse & la gourmandise des maîtres. Chacun fait que la société abonde en gens qui préfèrent l'indolence au repos , & le plaisir au bonheur ; mais on a bien de la peine à concevoir qu'il y en ait qui aiment mieux s'exposer à périr , eux & toute leur famille , dans des tourmens affreux , qu'à manger un ragoût brûlé.

Il faut raisonner avec les sages , & jamais avec le public. Il y a long-tems

qu'on a comparé la multitude à un troupeau de moutons ; il lui faut des exemples au lieu de raisons , car chacun craint beaucoup plus d'être ridicule que d'être fou ou méchant. D'ailleurs, dans toutes les choses qui concernent l'intérêt commun , presque tous jugeant d'après leurs propres maximes , s'attachent moins à examiner la force des preuves , qu'à pénétrer les motifs secrets de celui qui les propose : par exemple, beaucoup d'honnêtes lecteurs soupçonneront volontiers qu'avec de l'argent, le chef de la fabrique de fer battu, ou l'auteur des fontaines domestiques excitent mon zèle en cette occasion ; défiance assez naturelle dans un siècle de charlatanerie , où les plus grands fripons ont toujours l'intérêt public dans la bouche. L'exemple est en ceci plus persuasif que le raisonnement, parce que la même défiance ayant vraisemblablement dû naître aussi dans l'esprit des autres , on est porté à croire que ceux qu'elle n'a point empêché d'adopter ce que l'on propose , ont trouvé pour cela des raisons décisives. Ainsi au lieu de m'arrêter à

montrer combien il est absurde, même dans le doute, de laisser dans la cuisine des ustensiles suspects de poison, il vaut mieux dire que M. Duverney vient d'ordonner une batterie de fer pour l'Ecole Militaire, que M. le Prince de Conti a banni tout le cuivre de la sienne; que M. le Duc de Duras, Ambassadeur en Espagne, en a fait autant; & que son cuisinier, qu'il consulta là-dessus, lui dit nettement que tous ceux de son métier qui ne s'accommodoient pas de la batterie de fer, tout aussi bien que de celle de cuivre, étoient des ignorans, ou gens de mauvaise volonté. Plusieurs particuliers ont suivi cet exemple, que les personnes éclairées, qui m'ont remis l'extrait ci-joint, ont donné depuis long-tems, sans que leur table se ressente le moins du monde de ce changement, que par la confiance avec laquelle on peut manger d'excellens ragoûts, très-bien préparés dans des vaisseaux de fer.

Mais que peut-on mettre sous les yeux du public de plus frappant que cet extrait même? S'il y avoit au monde une nation qui dût s'opposer

à l'expulsion du cuivre, c'est certainement la Suede, dont les mines de ce métal font la principale richesse, & dont les peuples en général idolâtrèrent leurs anciens usages. C'est pourtant ce royaume si riche en cuivre qui donne l'exemple aux autres, d'ôter à ce métal tous les emplois qui le rendent dangereux & qui intéressent la vie de citoyens; ce sont ces peuples, si attachés à leur vieilles pratiques, qui renoncent sans peine à une multitude de commodités qu'il retireroient de leurs mines, dès que la raison & l'autorité des sages leur montrent le risque que l'usage indiscret de ce métal leur fait courir. Je voudrois pouvoir espérer qu'un si salutaire exemple sera suivi dans le reste de l'Europe, où l'on ne doit pas avoir la même répugnance à proscrire, au moins dans les cuisines, un métal qu'on tire de dehors. Je voudrois que les avertissemens publics des philosophes & des gens de lettres réveillassent les peuples sur les dangers de toute espèce auxquels leur imprudence les expose, & rappellassent plus souvent à tous les souverains, que le soin de la

conservation des hommes n'est pas seulement leur premier devoir , mais aussi leur plus grand intérêt.

Je suis , &c.



## L E T T R E

A M. M\*\*\*. A GENEVE.

*Paris , le 28 Novembre 1754.*

EN répondant avec franchise à votre dernière lettre, en déposant mon cœur & mon sort entre vos mains , je crois, Monsieur, vous donner une marque d'estime & de confiance moins équivoque que des louanges & des complimens, prodigués par la flatterie plus souvent que par l'amitié.

Oui, Monsieur, frappé des conformités que je trouve entre la constitution de gouvernement qui découle de mes principes , & celle qui existe réellement dans notre République , je me suis proposé de lui dédier mon Discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité, & j'ai saisi cette occa-



sion comme un heureux moyen d'honorer ma Patrie & ses chefs par de justes éloges, d'y porter, s'il se peut, dans le fond des cœurs, l'olive que je ne vois encore que sur des médailles, & d'exciter en même tems les hommes à se rendre heureux par l'exemple d'un peuple qui l'est ou qui pourroit l'être sans rien changer à son institution. Je cherche en cela, selon ma coutume, moins à plaire qu'à me rendre utile : je ne compte pas en particulier sur le suffrage de quiconque est de quelque parti; car n'adoptant pour moi que celui de la justice & de la raison, je ne dois gueres espérer que tout homme qui suit d'autres règles, puisse être l'approbateur des miennes; & si cette considération ne m'a point retenu, c'est qu'en toute chose le blâme de l'univers entier me touche beaucoup moins que l'aveu de ma conscience. Mais, dites-vous, dédier un livre à la République, cela ne s'est jamais fait. Tant mieux, Monsieur; dans les choses louables, il vaut mieux donner l'exemple que le recevoir, & je crois n'avoir que de trop justes raisons pour n'être l'imitateur de per-

bonne ; ainsi , votre objection n'est au fond qu'un préjugé de plus en ma faveur , car depuis long-tems il ne reste plus de mauvaise action à tenter , & quoi qu'on en pût dire , il s'agiroit moins de savoir si la chose s'est faite ou non , que si elle est bien ou mal en soi , de quoi je vous laisse le juge. Quant à ce que vous ajoutez qu'après ce qui s'est passé , de telles nouveautés peuvent être dangereuses , c'est-là une grande vérité à d'autres égards ; mais à celui-ci , je trouve au contraire ma démarche d'autant plus à sa place après ce qui s'est passé , que mes éloges étant pour les Magistrats , & mes exhortations pour les Citoyens , il convient que le tout s'adresse à la République , pour avoir occasion de parler à ses divers membres , & pour ôter à ma Dédicace tout apparence de partialité. Je fais qu'il y a des choses qu'il ne faut point rappeler ; & j'espère que vous me croyez assez de jugement pour n'en user à cet égard qu'avec une réserve dans laquelle j'ai plus consulté le goût des autres que le mien ; car je ne pense pas qu'il soit d'une adroite politique , de pousser cette maxime

jusqu'au scrupule. La mémoire d'Erostrate nous apprend que c'est un mauvais moyen de faire oublier les choses, que d'ôter la liberté d'en parler : mais si vous faites qu'on n'en parle qu'avec douleur, vous ferez bientôt qu'on n'en parlera plus. Il y a je ne fais quelle circonspection pusillanime fort goûtée en ce siècle, & qui, voyant par-tout des inconvéniens, se borne par sagesse, à ne faire ni bien ni mal ; j'aime mieux une hardiesse généreuse qui, pour bien faire, secoue quelquefois le puérile joug de la bienfiance.

Qu'un zèle indiscret m'abuse peut-être, que prenant mes erreurs pour des vérités utiles, avec les meilleures intentions du monde je puisse faire plus de mal que de bien ; je n'ai rien à répondre à cela, si ce n'est, qu'une semblable raison devrait retenir tout homme droit, & laisser l'univers à la discrétion du méchant & de l'étourdi, parce que les objections, tirées de la seule foiblesse de la nature, ont force contre quelque homme que ce soit, & qu'il n'y a personne qui ne dût être suspect à soi-même, s'il ne se reposoit de la justesse de ses lumières sur la

droiture de son cœur ; c'est ce que je dois pouvoir faire sans témérité , parce qu'isolé parmi les hommes , ne tenant à rien dans la société , dépouillé de toute espece de prétention , & ne cherchant mon bonheur même que dans celui des autres , je crois , du moins , être exempt de ces préjugés d'état qui font plier le jugement des plus sages aux maximes qui leur sont avantageuses. Je pourrois , il est vrai , consulter des gens plus habiles que moi , & je le ferois volontiers , si je ne savois que leur intérêt me conseillera toujours avant leur raison. En un mot , pour parler ici sans détour , je me fie encore plus à mon désintéressement , qu'aux lumieres de qui que ce puisse être.

Quoiqu'en général , je fasse très-peu de cas des étiquettes de procédés , & que j'en aye depuis long-tems secoué le joug plus pesant qu'utile , je pense avec vous qu'il auroit convenu d'obtenir l'agrément de la République ou du Conseil , comme c'est assez l'usage en pareil cas ; & j'étois si bien de cet avis , que mon voyage fut fait en partie , dans l'intention de solliciter

solliciter cet agrément ; mais il me fallut peu de tems & d'observations pour reconnoître l'impossibilité de l'obtenir ; je sentis que demander une telle permission, c'étoit vouloir un refus, & qu'alors ma démarche qui pèche tout au plus contre une certaine bien-séance dont plusieurs se sont dispensés, seroit par-là devenue une désobéissance condamnable, si j'avois persisté, ou l'étourderie d'un sot, si j'eusse abandonné mon dessein : car ayant appris que dès le mois de Mai dernier, il s'étoit fait à mon insçu des copies de l'ouvrage & de la Dédicace, dont je n'étois plus le maître de prévenir l'abus, je vis que je ne l'étois pas non plus de renoncer à mon projet, sans-m'exposer à le voir exécuter par d'autres.

Votre lettre m'apprend elle-même que vous ne sentez pas moins que moi toutes les difficultés que j'avois prévues ; or, vous savez qu'à force de se rendre difficile sur les permissions indifférentes, on invite les hommes à s'en passer ; c'est ainsi que l'excessive circonspection du feu Chancelier, sur l'impression des meilleurs livres, fit enfin qu'on ne lui présentoit plus de

manuscrits, & que les livres ne s'imprimoiént pas moins, quoique cette impression faite contre les loix, fût réellement criminelle, au lieu qu'une Dédicace non communiquée, n'est tout au plus qu'une impolitesse ; & loin qu'un tel procédé soit blâmable par sa nature, il est au fond plus conforme à l'honnêteté que l'usage établi ; car il y a je ne fais quoi de lâche, à demander aux gens la permission de les louer, & d'indécent à l'accorder. Ne croyez pas, non plus, qu'une telle conduite soit sans exemple : je puis vous faire voir des livres dédiés à la nation Françoisé, d'autres au peuple Anglois, sans qu'on ait fait un crime aux Auteurs de n'avoir eu pour cela ni le consentement de la nation, ni celui du Prince, qui sûrement leur eût été refusé, parce que dans toute Monarchie, le Roi veut être l'Etat lui tout seul, & ne prétend pas que le peuple soit quelque chose.

Au reste, si j'avois eu à m'ouvrir à quelqu'un sur cette affaire, ç'auroit été à M. le Premier moins qu'à qui que ce soit au monde. J'honore & j'aime trop ce digne & respectable Ma-

Magistrat pour avoir voulu le compromettre en la moindre chose, & l'exposer au chagrin de déplaire peut-être à beaucoup de gens, en favorisant mon projet ; ou d'être forcé, peut-être, à le blâmer contre son propre sentiment. Vous pouvez croire qu'ayant réfléchi long-tems sur les matieres de Gouvernement, je n'ignore pas la force de ces petites maximes d'Etat qu'un sage Magistrat est obligé de suivre, quoiqu'il en sente lui-même toute la frivolité.

Vous conviendrez que je ne pouvois obtenir l'aveu du Conseil, sans que mon ouvrage fût examiné ; or, pensez-vous que j'ignore ce que c'est que ces examens, & combien l'amour-propre des Censeurs les mieux intentionnés, & les préjugés des plus éclairés, leur font mettre d'opiniâtreté & de hauteur à la place de la raison, & leur font rayer d'excellentes choses, uniquement parce qu'elles ne sont pas dans leur maniere de penser, & qu'ils ne les ont pas méditées aussi profondément que l'Auteur ? N'ai-je pas eu ici mille altercations avec les miens ? Quoique gens d'esprit & d'honneur,

ils m'ont toujours désolé par de misérables chicanes, qui n'avoient ni le sens commun, ni d'autre cause qu'une vile pusillanimité, ou la vanité de vouloir tout savoir mieux qu'un autre. Je n'ai jamais cédé, parce que je ne cède qu'à la raison; le Magistrat a été notre juge, & il s'est toujours trouvé que les Censeurs avoient tort. Quand je répondis au Roi de Pologne, je devois, selon eux, lui envoyer mon manuscrit, & ne le publier qu'avec son agrément: c'étoit, prétendoient ils, manquer de respect au pere de la Reine que de l'attaquer publiquement, surtout avec la fierté qu'ils trouvoient dans ma réponse; & ils ajoutoient même que ma sûreté exigeoit des précautions: je n'en ai pris aucune; je n'ai point envoyé mon manuscrit au Prince; je me suis fié à l'honnêteté publique, comme je fais encore aujourd'hui, & l'événement a prouvé que j'avois raison. Mais à Geneve il n'en iroit pas comme ici; la décision de mes Censeurs seroit sans appel; je me verrois réduit à me taire, ou à donner sous mon nom, le sentiment d'autrui; & je ne veux faire ni l'un ni



l'autre. Mon expérience m'a donc fait prendre la ferme résolution d'être désormais mon unique Censeur ; je n'en aurois jamais de plus sévère , & mes principes n'en ont pas besoin d'autres , non plus que mes mœurs : puisque tous ces gens - là regardent toujours à mille choses étrangères dont je ne me soucie point , j'aime mieux m'en rapporter à ce juge intérieur & incorruptible qui ne passe rien de mauvais , & ne condamne rien de bon , & qui ne trompe jamais quand on le consulte de bonne foi. J'espère que vous trouverez qu'il n'a pas mal fait son devoir dans l'ouvrage en question , dont tout le monde sera content , & qui n'auroit pourtant obtenu l'approbation de personne.

Vous devez sentir encore , que l'irrégularité qu'on peut trouver dans mon procédé , est tout à mon préjudice & à l'avantage du Gouvernement. S'il y a quelque chose de bon dans mon ouvrage , on pourra s'en prévaloir ; s'il y a quelque chose de mauvais on pourra le désavouer ; on pourra m'approuver ou me blâmer selon les intérêts particuliers , ou le jugement du public. On pour

roit même proscrire mon livre ; si l'Auteur & l'Etat avoient ce malheur que le Conseil n'en fût pas content ; toutes choses qu'on ne pourroit plus faire , après en avoir approuvé la Dédicace. En un mot , si j'ai bien dit , en l'honneur de ma Patrie , la gloire en fera pour elle : si j'ai mal dit , le blâme en retombera sur moi seul. Un bon citoyen peut-il se faire un scrupule d'avoir à courir de tels risques ?

Je supprime toutes les considérations personnelles qui peuvent me regarder , parce qu'elles ne doivent jamais entrer dans les motifs d'un homme de bien qui travaille pour l'utilité publique. Si le détachement d'un cœur qui ne tient ni à la fortune , ni même à la vie , peut le rendre digne d'annoncer la vérité , j'ose me croire appelé à cette vocation sublime : c'est pour faire aux hommes du bien selon mon pouvoir , que je m'abstiens d'en recevoir d'eux , & que je chéris ma pauvreté & mon indépendance. Je ne veux point supposer que de tels sentimens puissent jamais me nuire auprès de mes concitoyens ; & c'est sans le prévoir ni le craindre , que je prépare mon ame à cette dernière

épreuve, la seule à laquelle je puisse être sensible. Croyez que je veux être jusqu'au tombeau, honnête, vrai, & citoyen zélé ; & que s'il falloit me priver à cette occasion, du doux séjour de la Patrie, je couronnerois ainsi les sacrifices que j'ai faits à l'amour des hommes & de la vérité, par celui de tous qui coûte le plus à mon cœur, & qui par conséquent m'honore le plus.

Vous comprendrez aisément que cette lettre est pour vous seul ; j'aurois pu vous en écrire une pour être vue dans un style fort différent ; mais outre que ces petites adresses répugnent à mon caractère, elles ne répugneroient pas moins à ce que je connois du vôtre ; & je me saurai gré toute ma vie, d'avoir profité de cette occasion de m'ouvrir à vous sans réserve, & de me confier à la discrétion d'un homme de bien qui a de l'amitié pour moi. Bonjour, Monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur, avec attendrissement & respect.





## L E T T R E

A M. V E R N E S.

*A Paris , le 2 Avril 1755.*

**P**OUR le coup, Monsieur, voici bien du retard ; mais outre que je ne vous ai point caché mes défauts, vous devez songer qu'un ouvrier & un malade ne disposent pas de leur tems comme ils aimeroient le mieux. D'ailleurs l'amitié se plaît à pardonner, & l'on n'y met gueres la sévérité qu'à la place du sentiment. Ainsi je crois pouvoir compter sur votre indulgence.

Vous voilà donc, Messieurs, devenus Auteurs périodiques. Je vous avoue que ce projet ne me rit pas autant qu'à vous : j'ai du regret de voir des hommes faits pour élever des monumens, se contenter de porter des matériaux, & d'architectes se faire manœuvres. Quest-ce qu'un livre périodique ? Un ouvrage éphémère, sans mérite & sans utilité, dont la lecture négligée & mé-

prisée par des gens de Lettres, ne sert qu'à donner aux femmes & aux fots de la vanité sans instruction, & dont le sort, après avoir brillé le matin sur la toilette, est de mourir le soir dans la garde-robe. D'ailleurs, pouvez-vous vous résoudre à prendre des piéces dans les journaux & jusques dans le *Mercur*, & à compiler des compilations? S'il n'est pas impossible qu'il s'y trouve quelque bon morceau, il est impossible que pour le déterrer, vous n'ayez le dégoût d'en lire toujours une multitude de détestables. La philosophie du cœur coûtera cher à l'esprit, s'il le faut remplir de tous ces fatras. Enfin, quand vous auriez assez de zèle pour soutenir l'ennui de toutes ces lectures, qui vous répondra que votre choix sera fait comme il doit l'être, que l'attrait de vos vues particuliéres ne l'emportera pas souvent sur l'utilité publique, ou que, si vous ne songez qu'à cette utilité, l'agrément n'en souffrira point? Vous n'ignorez pas qu'un bon choix littéraire est le fruit du goût le plus exquis, & qu'avec tout l'esprit & toutes les connoissances imaginables, le goût ne peut assez se perfectionner dans une peti-

te ville, pour y acquérir cette sûreté nécessaire à la formation d'un recueil. Si le vôtre est excellent, qui le sentira ? s'il est médiocre & par conséquent détestable, aussi ridicule que le Mercure Suisse, il mourra de sa mort naturelle, après avoir amusé quelque tems les caillottes du pays de Vaud. Croyez-moi, Monsieur, ce n'est point cette espèce d'ouvrage qui nous convient. Des ouvrages graves & profonds peuvent nous honorer. Tout le colifichet de cette petite philosophie à la mode nous va fort mal. Les grands objets, tels que la vertu & la liberté, étendent & fortifient l'esprit; les petits, tels que la poésie & les beaux arts, lui donnent plus de délicatesse & de subtilité. Il faut un télescope pour les uns & un microscope pour les autres, & les hommes accoutumés à mesurer le ciel, ne sauroient disséquer des mouches; voilà pourquoi Geneve est le pays de la sagesse & de la raison, & Paris le siège du goût. Laissons-en donc les raffinemens à ces myopes de la littérature, qui passent leur vie à regarder des cirons au bout de leur nez; sachons être plus fiers du goût qui nous manque qu'eux de celui

qu'ils ont ; & tandis qu'ils feront des journaux & des brochures pour les ruelles , tâchons de faire des livres utiles & dignes de l'immortalité.

Après vous avoir tenu le langage de l'amitié , je n'en oublierai pas les procédés ; & si vous persistez dans votre projet , je ferai de mon mieux un morceau tel que vous le souhaiterez pour y remplir un vuide tant bien que mal.



## LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE. (a)

*Aux Délices , près de Geneve , 1755.*

J'AI reçu , Monsieur , votre nouveau livre contre le genre-humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités , & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes

---

((a) L'Auteur de cette Lettre la fit imprimer un peu changée & augmentée. La voici telle qu'il me l'écrivit.

les horreurs de la société humaine ; dont notre ignorance & notre foiblesse se promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes : il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude , je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre , & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les Sauvages du Canada , premièrement parce que les maladies auxquelles je suis condamné me rendent un Médecin d'Europe nécessaire ; secondement parce que la guerre est portée dans ce pays-là , & que les exemples de nos nations ont rendu les Sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie où vous devriez être.

J'avoue avec vous que les belles-lettres & les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal.

Les ennemis du Tasse firent de sa



vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter.

Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire Encyclopédique, ceux qui osoient être leurs rivaux, les traitèrent de Déistes, d'Athées, & même de Jansénistes. Si j'osois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferois voir une troupe de misérables acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe; une bibliothèque de calomnies ridicules imprimée contre moi; un Prêtre ex-Jésuite que j'avois sauvé du dernier supplice, me payant par des libelles difamatoires du service que je lui avois rendu; un homme plus coupable encore faisant imprimer mon propre ouvrage du siècle de Louis XIV, avec des notes où la plus crasse ignorance débite les calomnies les plus effrontées; un autre qui vend à un libraire une prétendue histoire universelle sous mon nom; & le Libraire assez avide ou af-

sez sot pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits & de noms estropiés ; & enfin des hommes assez lâches & assez méchans pour m'imputer cette rapsodie. Je vous ferois voir la société infectée de ce genre d'hommes, inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de laquais, soit de manœuvre, & sachant malheureusement lire & écrire, se font courtiers de la littérature, volent des manuscrits, les défigurent & les vendent. Je pourrois me plaindre qu'une plaisanterie, faite il y a plus de trente ans, sur le même sujet que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement, court aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'infâme avarice de ces malheureux, qui l'ont défigurée avec autant de sottise que de malice, & qui, au bout de trente ans, vendent par-tout cet ouvrage, lequel certainement n'est plus le mien, & qui est devenu le leur. J'ajouterois qu'en dernier lieu, on a osé fouiller dans les archives les plus respectables, & y voler une partie des mémoires que j'y avois mis en dépôt, lorsque j'étois Historiographe de France, & qu'on a ven-

du à un Libraire de Paris le fruit de mes travaux. Je vous peindrois l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant jusqu'aux pieds des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau.

Mais, Monsieur, avouez aussi que ces épines attachées à la littérature & à la réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tous tems ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Lucrece, ni Virgile, ni Horace, ne furent les auteurs des proscriptions de Marius, de Sylla, de ce débauché d'Antoine, de cet imbécile Lépide, de ce tyran sans courage Octave Céphas, surnommé si lâchement Auguste.

Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la Saint Barthelemi, & que la tragédie du Cid ne causa pas les guerres de la Fronde. Les grands crimes n'ont été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Kouli-Kan qui ne savoit pas lire jusqu'à un commis de la douane qui ne fait que chiffrer. Les lettres nour-

rissent l'ame, la rectifient, la consolent, & elles font même votre gloire dans le tems que vous écrivez contre elles. Vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, & comme le pere Mallebranche dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

Monsieur Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudroit la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi le lait de nos vaches, & brouter nos herbes.

Je suis très-philosophiquement & avec la plus tendre estime, Monsieur, votre, &c.



## R É P O N S E.

*Paris, le 10 Septembre 1755.*

**C'**EST à moi, Monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un

devoir & vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnoissance de mes concitoyens, & j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asyle que vous avez choisi : éclairez un peuple digne de vos leçons ; & , vous qui savez si bien peindre les vertus & la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Monsieur, ce retour seroit un miracle, si grand à la fois & si nuisible, qu'il n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire & qu'au Diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes ; personne au monde n'y réussiroit moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Je conviens de toutes les disgrâces qui poursuivent les hommes célèbres dans les Lettres; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, & qui semblent indépendans de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de miseres, que quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guères moins inondés. D'ailleurs, il y a dans le progrès des choses des liaisons cachées que le vulgaire n'apperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du sage quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite; ce ne sont ni les savans, ni les poètes qui ont produit les malheurs de Rome & les crimes des Romains: mais sans le poison lent & secret qui corrompt peu-à-peu le plus vigoureux Gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrece, ni Saluste n'eussent point existé ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius & de Terence amenoit de loin le siècle brillant d'Auguste & d'Horace, & enfin les siècles horribles de Sénèque & de Néron, de Domitien & de

Martial. Le goût des Lettres & des Arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente, & s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce, ceux de l'esprit & des connoissances qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un tems où le mal est tel, que les causes mêmes qui l'ont fait naître, sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant. Quant à moi, si j'avois suivi ma première vocation, & que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurois sans doute été plus heureux. Cependant, si les Lettres étoient maintenant anéanties, je serois privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux: c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié, & que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous; mais consultons l'intérêt dans nos affaires & la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des

Philosophes, des Historiens, des Savans pour éclairer le monde & conduire les aveugles habitans ; si le sage Memnon m'a dit vrai, je ne connois rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, Monsieur ; s'il est bon que les grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir ? Les boiteux, dit Montaigne, sont mal propres aux exercices du corps, & aux exercices de l'esprit les ames boiteuses.

Mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de dandins. Le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences ; ils les affichent dans les journaux, les quais sont couverts de leurs écrits, & j'entends critiquer l'Orphelin (a), parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu

---

(a) Tragédie de M. de Voltaire, qu'on jouoit dans ce tems-là.



capable d'en voir les défauts , qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société : nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance , & que ce que nous ne savons point , nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or , quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs , que la fureur de savoir tout ? si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournoit pas , on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls Philosophes en eussent réclamé le titre , l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent Myrmidons n'aspiroient à la gloire , vous jouiriez en paix de la vôtre , ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortège des triomphateurs : c'est l'empressement du public pour tous vos écrits , qui produit les vols dont vous vous plai-

gnez : mais les falsifications n'y sont pas faciles , car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire par l'intérêt que je prends à votre repos & à notre instruction. Méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal , qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera , plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées ; & qui vous oseroit attribuer des écrits que vous n'aurez point faits , tant que vous n'en ferez que d'inimitables ?

Je suis sensible à votre invitation ; & si cet hiver me laisse en état d'aller au printems habiter ma patrie , j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerois mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches ; & quant aux herbes de votre verger , je crains bien de n'y en trouver d'autres que le Lotos , qui n'est pas la pâture des bêtes , & le Moly qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur & avec respect , &c.



## B I L L E T

*DE M. DE VOLTAIRE.*

**M**ONSIEUR Rousseau a dû recevoir de moi une lettre de remerciement. Je lui ai parlé dans cette lettre des dangers attachés à la littérature. Je suis dans le cas d'essuyer ces dangers : on fait courir dans Paris des ouvrages sous mon nom. Je dois saisir l'occasion la plus favorable de les désavouer. On m'a conseillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. Rousseau, de m'étendre un peu sur l'injustice qu'on me fait, & qui peut m'être très-préjudiciable. Je lui en demande la permission. Je ne peux mieux m'adresser en parlant des injustices des hommes, qu'à celui qui les connoît si bien.





## L E T T R E

A M. DE VOLTAIRE,

*En réponse au Billet précédent.*

Paris , le 20 Septembre 1755.

EN arrivant, Monsieur, de la campagne où j'ai passé cinq ou six jours, je trouve votre billet qui me tire d'une grande perplexité; car ayant communiqué à M. de Gauffecourt, notre ami commun, votre lettre & ma réponse, j'apprends à l'instant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, & qu'elles sont tombées entre les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, & qui se propose, dit-on, de les insérer à la fin de sa critique. M. Bouchaud agrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage; de sorte que je suis hors d'état de prévenir les suites d'une indiscretion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avois eue que pour une bonne fin. Heureusement, Monsieur,

je

je vois par votre projet que le mal est moins grand que je n'avois crain. En approuvant une publication qui me fait honneur & qui peut vous être utile, il me reste une excuse à vous faire sur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru, sans votre consentement ni le mien.

Je suis avec les sentimens du plus sincere de vos admirateurs, Monsieur, &c.

P. S. Je suppose que vous avez reçu ma réponse du 10 de ce mois.



## LETTRE

A M. DE BOISSI,

*De l'Académie Française, Auteur du  
Mercure de France.*

Paris, le 4 Novembre 1755.

QUAND je vis, Monsieur, paroître dans le Mercure, sous le nom de M. de Voltaire, la lettre que j'avois reçue de lui, je supposai que vous aviez obtenu

*Œuv. Posth. Tom. VI.*

K

pour cela son consentement ; & comme il avoit bien voulu me demander le mien pour la faire imprimer, je n'avois qu'à me louer de son procédé, sans avoir à me plaindre du vôtre. Mais que puis-je penser du galimathias que vous avez inféré dans le Mercure suivant sous le titre de ma réponse ? Si vous me dites que votre copie étoit incorrecte, je demanderai qui vous forçoit d'employer une lettre visiblement incorrecte, qui n'est remarquable que par son absurdité ? Vous abstenir d'insérer dans votre ouvrage des écrits ridicules, est un égard que vous devez, sinon aux Auteurs, du moins au public.

Si vous avez cru, Monsieur, que je consentirois à la publication de cette lettre, pourquoi ne pas me communiquer votre copie pour la revoir ? Si vous ne l'avez pas cru, pourquoi l'imprimer sous mon nom ? S'il est peu convenable d'imprimer les lettres d'autrui sans l'aveu des Auteurs, il l'est beaucoup moins de les leur attribuer sans être sûr qu'ils les avouent, ou même qu'elles soient d'eux, & bien moins encore lorsqu'il est à croire qu'ils ne les ont pas écrites telles qu'on les a.

Le Libraire de M. de Voltaire qui avoit à cet égard plus de droit que personne, a mieux aimé s'abstenir d'imprimer la mienne que de l'imprimer sans mon consentement, qu'il avoit eu l'honnêteté de me demander. Il me semble qu'un homme aussi justement estimé que vous, ne devoit pas recevoir d'un Libraire des leçons de procédés. J'ai d'autant plus, Monsieur, à me plaindre du vôtre en cette occasion, que, dans le même volume où vous avez mis, sous mon nom, un écrit, aussi mutilé, vous craignez avec raison d'imputer à M. de Voltaire des vers qui ne soient pas de lui. Si un tel égard n'étoit dû qu'à la considération, je me garderois d'y prétendre; mais il est un acte de justice, & vous la devez à tout le monde.

Comme il est bien plus naturel de m'attribuer une sottise lettre qu'à vous un procédé peu régulier, & que par conséquent je resterois chargé du tort de cette affaire, si je négligeois de m'en justifier; je vous supplie, de vouloir bien insérer ce désaveu dans le prochain Mercure, & d'agréer, Monsieur, mon respect & mes saluts.



# LETTRE

## A M. VERNES.

*Paris, le 28 Mars 1756.*

**R**ECEVEZ, mon cher Concitoyen, une lettre très-courte, mais écrite avec la tendre amitié que j'ai pour vous; c'est à regret que je vois prolonger le tems qui doit nous rapprocher, mais je désespere de pouvoir m'arracher d'ici cette année; quoi qu'il en soit, ou je ne serai plus en vie, ou vous m'embrasserez au printems 57; voilà une résolution inébranlable.

Vous êtes content de l'article *Economie*; je le crois bien; mon cœur me l'a dicté, & le vôtre l'a lu. M. Labat m'a dit que vous aviez dessein de l'employer dans votre *Choix Littéraire*; n'oubliez pas de consulter l'*errata*. J'avois fait quelque chose que je vous destinois, mais ce qui vous surprendra fort, c'est que cela s'est trouvé si gai & si fol, qu'il n'y a nul moyen de



l'employer, & qu'il faut le réserver pour le lire le long de l'Arve avec son ami. Ma copie m'occupe tellement à Paris, qu'il m'est impossible de méditer; il faut voir si le séjour de la campagne ne m'inspirera rien pendant les beaux jours.

Il est difficile de se brouiller avec quelqu'un que l'on ne connoit pas, ainsi il n'y a nulle brouillerie entre Monsieur Palissot & moi. On prétendoit cet hiver qu'il m'avoit joué à Nanci devant le Roi de Pologne, & je n'en fis que rire; on ajoutoit qu'il avoit aussi joué feue Madame la Marquise du Châtelet, femme considérable par son mérite personnel & par sa grande naissance, considérée principalement en Lorraine comme étant l'une des grandes Maisons de ce pays-là, & à la Cour du Roi de Pologne où elle avoit beaucoup d'amis, à commencer par le Roi même; il me parut que tout le monde étoit choqué de cette imprudence, que l'on appelloit impudence. Voilà ce que j'en savois quand je reçus une lettre de M. le Comte de Tressan, qui en occasionna d'autres, dont je n'ai jamais parlé à personne, mais dont

je crois vous devoir envoyer copie sous le secret, ainsi que de mes réponses; car quelque indifférence que j'aye pour les jugemens du Public, je ne veux pas qu'ils abusent mes vrais amis. Je n'ai jamais eu sur le cœur la moindre chose contre M. Palissot, mais je doute qu'il me pardonne aisément le service que je lui ai rendu.

Bonjour, mon bon & cher Conci-  
toyen; soyons toujours gens de bien,  
& laissons bavarder les hommes. Si  
nous voulons vivre en paix, il faut que  
cette paix vienne de nous-mêmes.



## L E T T R E

A M. D E S C H E Y B,

*Sécretaire des Etats de la Basse-Autriche.*

A l'Hermitage, le 15 Juillet 1756

**V**ous me demandez, Monsieur, des  
louanges pour vos augustes Souve-  
rains, & pour les Lettres qu'ils font  
fleurir dans leurs Etats. Trouvez bon  
que je commence par louer en vous

un zélé sujet de l'Impératrice & un bon citoyen de la République des Lettres. Sans avoir l'honneur de vous connoître, je dois juger à la ferveur qui vous anime que vous vous acquittez parfaitement vous-même des devoirs que vous imposez aux autres, & que vous exercez à la fois les fonctions d'homme d'Etat au gré de leurs Majestés, & celles d'Auteur au gré du Public.

A l'égard des soins dont vous me chargez, je fais bien, Monsieur, que je ne serois pas le premier Républicain qui auroit encensé le trône, ni le premier ignorant qui chanteroit les arts; mais je suis si peu propre à remplir dignement vos intentions que mon insuffisance est mon excuse, & je ne fais comment les grands noms que vous citez vous ont laissé songer au mien. Je vois, d'ailleurs, au ton dont la flatterie usa de tout tems avec les Princes vulgaires, que c'est honorer ceux qu'on estime que de les louer sobrement, car on sait que les Princes loués avec le plus d'excès sont rarement ceux qui méritent le mieux de l'être. Or, il ne convient à personne de se mettre

sur les rangs avec le projet de faire moins que les autres, sur-tout quand on doit craindre de faire moins bien. Permettez-moi donc de croire qu'il n'y a pas plus de vrai respect pour l'Empereur & l'Impératrice-Reine dans les écrits des Auteurs célèbres dont vous me parlez que dans mon silence, & que ce seroit une témérité de le rompre à leur exemple, à moins que d'avoir leurs talens.

Vous me pressez aussi de vous dire si leurs Majestés Impériales ont bien fait de consacrer de magnifiques établissemens & des sommes immenses à des leçons publiques dans leur Capitale ; & après la réponse affirmative de tant d'illustres Auteurs, vous exigez encore la mienne. Quant à moi, Monsieur, je n'ai pas les lumières nécessaires pour me déterminer aussi promptement, & je ne connois pas assez les mœurs & les talens de vos compatriotes pour en faire une application sûre à votre question. Mais voici là-dessus le précis de mon sentiment sur lequel vous pourrez mieux que moi tirer la conclusion.

Par rapport aux mœurs. Quand les

hommes sont corrompus, il vaut mieux qu'ils soient savans qu'ignorans; quand ils sont bons, il est à craindre que les sciences ne les corrompent.

Par rapport aux talens. Quand on en a, le savoir les perfectionne & les fortifie; quand on en manque, l'étude ôte encore la raison, & fait un pédant & un sot d'un homme de bon sens & de peu d'esprit.

Je pourrois ajouter à ceci quelques réflexions. Qu'on cultive ou non les sciences, dans quelque siècle que naisse un grand homme, il est toujours un grand homme, car la source de son mérite n'est pas dans les livres, mais dans sa tête, & souvent les obstacles qu'il trouve & qu'il surmonte ne font que l'élever & l'agrandir encore. On peut acheter la science, & même les savans, mais le génie qui rend le savoir utile ne s'achete point; il ne connoit ni l'argent, ni l'ordre des Princes, il ne leur appartient point de le faire naître, mais seulement de l'honorer; il vit & s'immortalise avec la liberté qui lui est naturelle, & votre illustre Métafase lui-même, étoit déjà la gloire de l'Italie avant d'être accueilli par

Charles VI. Tâchons donc de ne pas confondre le vrai progrès des talens avec la protection que les Souverains peuvent leur accorder. Les sciences regnent pour ainsi dire à la Chine depuis deux mille ans & n'y peuvent sortir de l'enfance , tandis qu'elles sont dans leur vigueur en Angleterre où le gouvernement ne fait rien pour elles. L'Europe est vainement inondée de gens de Lettres , les gens de mérite y sont toujours rares ; les écrits durables le sont encore plus , & la postérité croira qu'on fit bien peu de livres dans ce même siècle où l'on en fait tant.

Quant à votre patrie en particulier, il se présente, Monsieur, une observation bien simple. L'Impératrice & ses augustes Ancêtres n'ont pas eu besoin de gager des historiens & des poètes pour célébrer les grandes choses qu'ils vouloient faire , mais ils ont fait de grandes choses & elles ont été consacrées à l'immortalité comme celles de cet ancien Peuple qui savoit agir & n'écrivoit point. Peut-être manquoit-il à leurs travaux le plus digne de les couronner, parce qu'il est le

plus difficile : c'est de soutenir à l'aide des Lettres tant de gloire acquise sans elles.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, assez d'autres donneront aux protecteurs des sciences & des arts des éloges que leurs Majestés Impériales partageront avec la plupart des Rois : pour moi, ce que j'admire en Elles & qui leur est plus véritablement propre, c'est leur amour constant pour la vertu & pour tout ce qui est honnête. Je ne nie pas que votre pays n'ait été longtemps barbare, mais je dis qu'il étoit plus aisé d'établir les beaux-arts chez les Huns, que de faire de la plus grande Cour de l'Europe une école de bonnes mœurs.

Au reste, je dois vous dire que votre lettre ayant été adressée à Geneve avant de venir à Paris, elle a restée près de six semaines en route, ce qui m'a privé du plaisir d'y répondre aussitôt que je l'aurois voulu.

Je suis, autant qu'un honnête-homme peut l'être d'un autre.

Monsieur, &c.



## L E T T R E

*A M. V E R N E S.*

Montmorency, le 13 Février 1758.

OUI, mon cher Concitoyen, je vous aime toujours, & ce me semble plus que jamais, mais je suis accablé de maux; j'ai bien de la peine à vivre dans ma retraite d'un travail peu lucratif; je n'ai que le tems qu'il me faut pour gagner mon pain, & le peu qui m'en reste est employé pour souffrir & me reposer. Ma maladie a fait un tel progrès cet hiver, j'ai senti tant de douleurs de toute espece, & je me trouve tellement affoibli, que je commence à craindre que la force & les moyens ne me manquent pour exécuter mon projet; je me console de cette impuissance par la considération de l'état où je suis. Que me serviroit d'aller mourir parmi vous? Hélas, il falloit y vivre! Qu'importe où l'on laisse son cadavre? Je n'aurois pas besoin qu'on reportât mon cœur dans



ma patrie ; il n'en est jamais sorti.

Je n'ai point eu occasion d'exécuter votre commission auprès de M. d'Alembert. Comme nous ne nous sommes jamais beaucoup vus, nous ne nous écrivons point ; & , confiné dans ma solitude , je n'ai conservé nulle espece de relation avec Paris ; j'en suis comme à l'autre bout de la terre , & ne fais pas plus ce qui s'y passe qu'à Peking. Au reste , si l'article dont vous me parlez est indiscret & répréhensible , il n'est assurément pas offensant. Cependant , s'il peut nuire à votre Corps , peut-être fera-t-on bien d'y répondre , quoi qu'à vous dire le vrai , j'aye un peu d'aversion pour les détails où cela peut entraîner , & qu'en général je n'aime guères , qu'en matiere de foi l'on assujettisse la conscience à des formules. J'ai de la religion , mon ami , & bien m'en prend ; je ne crois pas qu'homme au monde en ait autant besoin que moi. J'ai passé ma vie parmi les incrédules , sans me laisser ébranler ; les aimant , les estimant beaucoup , sans pouvoir souffrir leur Doctrine. Je leur ai toujours dit que je ne les savois pas combattre , mais que je ne voulois

pas les croire; la philosophie n'ayant sur ces matieres ni fond ni rive, manquant d'idées primitives & de principes élémentaires, n'est qu'une mer d'incertitudes & de doutes, dont le Métaphysicien ne se tirent jamais. J'ai donc laissé-là la raison, & j'ai consulté la nature, c'est-à-dire, le sentiment intérieur qui dirige ma croyance, indépendamment de ma raison. Je leur ai laissé arranger leurs chances, leurs sorts, leur mouvement nécessaire; & tandis qu'ils bâtissoient le monde à coups de dez, j'y voyois, moi, cette unité d'intentions qui me faisoit voir, en dépit d'eux, un principe unique; tout comme s'ils m'avoient dit que l'Iliade avoit été formée par un jet fortuit de caracteres, je leur aurois dit, très-résolument; cela peut être, mais cela n'est pas vrai; & je n'ai point d'autre raison pour n'en rien croire si ce n'est que je n'en crois rien. Préjugé que cela! disent-ils. Soit; mais que peut faire cette raison si vague, contre un préjugé plus persuasif qu'elle? Autre argumentation sans fin contre la distinction des deux substances; autre persuasion de ma part qu'il n'y a rien

de commun entre un arbre & ma pensée ; & ce qui m'a paru plaisant en ceci , c'est de les voir s'acculer eux-mêmes par leurs propres sophismes , au point d'aimer mieux donner le sentiment aux pierres que d'accorder une ame à l'homme.

Mon ami , je crois en Dieu & Dieu ne seroit pas juste si mon ame n'étoit immortelle. Voilà , ce me semble , ce que la Religion a d'essentiel & d'utile ; laissons le reste aux disputeurs. A l'égard de l'éternité des peines , elle ne s'accorde ni avec la foiblesse de l'homme , ni avec la justice de Dieu. Il est vrai qu'il y a des ames si noires que je ne puis concevoir qu'elles puissent jamais goûter cette éternelle béatitude , dont il me semble que le plus doux sentiment doit être le contentement de soi-même. Cela me fait soupçonner , qu'il se pourroit bien que les ames des méchans fussent anéanties à leur mort , & qu'être & sentir fût le premier prix d'une bonne vie. Quoi qu'il en soit , que m'importe ce que seront les méchans ; il me suffit qu'en approchant du terme de ma vie , je n'y voye point celui de mes espérances , & que j'en

attende une plus heureuse après avoir tant souffert dans celle-ci. Quand je me tromperois dans cet espoir, il est lui-même un bien qui m'aura fait supporter tous mes maux. J'attends paisiblement l'éclaircissement de ces grandes vérités qui me sont cachées, bien convaincu cependant, qu'en tout état de cause, si la vertu ne rend pas toujours l'homme heureux, il ne sauroit au moins être heureux sans elle; que les afflictions du juste ne sont point sans quelque dédommagement, & que les larmes même de l'innocence sont plus douces au cœur que la prospérité du méchant.

Il est naturel, mon cher Vernes, qu'un solitaire souffrant & privé de toute société, épanche son ame dans le sein de l'amitié, & je ne crains pas que mes confidences vous déplaisent; j'aurois dû commencer par votre projet sur l'histoire de Geneve, mais il est des tems de peines & de maux où l'on est forcé de s'occuper de soi, & vous savez bien que je n'ai pas un cœur qui veuille se déguiser. Tout ce que je puis vous dire sur votre entreprise, avec tous les ménagemens que

vous y voulez mettre , c'est qu'elle est d'un sage intrépide ou d'un jeune homme. Embrassez bien pour moi l'ami Roustan. Adieu, mon cher Concitoyen; je vous écris avec une aussi grande effusion de cœur que si je me séparois de vous pour jamais , parce que je me trouve dans un état qui peut me mener très-loin encore , mais qui me laisse douter pourtant si chaque lettre que j'écris ne fera point la dernière.



## L E T T R E

### A UN JEUNE HOMME

*Qui demandoit à s'établir à Montmorenci , (domicile alors de M. Rousseau) pour profiter de ses leçons.*

**V**ous ignorez, Monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux & de plus fort occupé , qui n'est guères en état de vous répondre , & qui le feroit encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez en pensant que je pourrois vous être utile , & vous

êtes louable du motif qui vous la fait désirer ; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorenci. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale. Rentrez dans votre cœur, & vous les y trouverez : & je ne pourrai vous rien dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience quand vous voudrez la consulter. La vertu, Monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec tant d'appareil. Pour être vertueux il suffit de vouloir l'être ; & si vous avez bien cette volonté, tout est fait, votre bonheur est décidé. S'il m'appartenoit de vous donner des conseils, le premier que je voudrois vous donner, seroit de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, & qui n'est qu'une paresse de l'âme condamnable à tout âge, & sur-tout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir : la vie laborieuse que Dieu nous impose, n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, & la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée

pour la perdre à d'oïſives contemplations. Travaillez donc, Monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parens & la providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez ſuivre; & ſi le ſéjour de Paris joint à l'emploi que vous rempliſſez, vous paroît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, Monsieur, retournez dans votre province, allez vivre dans le ſein de votre famille, ſervez, ſoignez vos vertueux parens; c'eſt-là que vous remplirez véritablement les ſoins que la vertu vous impoſe. Une vie dure eſt plus facile à ſupporter en province, que la fortune à pourſuivre à Paris, ſur-tout, quand on ſait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes maneges y font plus de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous eſtimer malheureux de vivre comme fait Monsieur votre pere, & il n'y a point de ſort que le travail, la vigilance, l'innocence & le contentement de ſoi ne rendent ſupportable, quand on ſ'y ſoumet en vue de remplir ſon devoir. Voilà, Monsieur, des conſeils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorenci :

peut-être ne feront-ils pas de votre goût, & je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre, mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir. Je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations très-humbles.



## F R A G M E N T

*D'UNE LETTRE*

A M. D I D E R O T.

**V**ous vous plaignez beaucoup des maux que je vous ai faits. Quels sont-ils donc, enfin, ces maux? Seroit-ce de ne pas endurer assez patiemment ceux que vous aimez à me faire, de ne pas me laisser tyranniser à votre gré, de murmurer quand vous affectez de me manquer de parole, & de ne jamais venir lorsque vous l'avez promis? Si jamais je vous ai fait d'autres maux, articulez - les. Moi, faire du mal à mon ami ! Tout cruel, tout



méchant, tout féroce que je suis, je mourrois de douleur si je croyois jamais en avoir fait à mon cruel ennemi, autant que vous m'en faites depuis six semaines.

Vous me parlez de vos services; je ne les avois point oubliés; mais ne vous y trompez pas. Beaucoup de gens m'en ont rendu qui n'étoient point mes amis. Un honnête-homme qui ne sent rien, rend service & croit être ami; il se trompe, il n'est qu'honnête-homme. Tout votre empressement, tout votre zèle pour me procurer des choses dont je n'ai que faire, me touchent peu. Je ne veux que de l'amitié, & c'est la seule chose qu'on me refuse. Ingrat, je ne t'ai point rendu de service, mais je t'ai aimé, & tu ne me payeras de ta vie ce que j'ai senti pour toi durant trois mois. Montre cet article à ta femme plus équitable que toi, & demande-lui si, quand ma présence étoit douce à ton cœur affligé, je comptois mes pas, & regardois au tems qu'il faisoit pour aller à Vincennes (a)

---

(a) Où M. Diderot étoit détenu prisonnier.

consoler mon ami. Homme insensible & dur ! deux larmes versées dans mon sein m'eussent mieux valu que le trône du monde ; mais tu me les refuses , & te contentes de m'en arracher. Hé bien ! garde tout le reste ; je ne veux plus rien de toi.



## L E T T R E A U M Ê M E.

2 Mars 1758.

**I**L faut, mon cher Diderot, que je vous écrive encore une fois en ma vie ; vous ne m'en avez que trop dispensé ; mais le plus grand crime de cet homme que vous noircissez d'une si étrange manière, est de ne pouvoir se détacher de vous.

Mon dessein n'est point d'entrer en explication pour ce moment-ci sur les horreurs que vous m'imputez. Je vois que cette explication seroit à présent inutile. Car, quoique né bon & avec une ame franche, vous avez pourtant un malheureux penchant à méinterpréter les discours & les actions de

vos amis. Prévenu contre moi comme vous l'êtes, vous tourneriez en mal tout ce que je pourrois dire pour me justifier, & mes plus ingénues explications ne feroient que fournir à votre esprit subtil de nouvelles interprétations à ma charge. Non, Diderot; je sens que ce n'est pas par-là qu'il faut commencer. Je veux d'abord proposer à votre bon sens des préjugés plus simples, plus vrais, mieux fondés que les vôtres, & dans lesquels je ne pense pas au moins que vous puissiez trouver de nouveaux crimes.

Je suis un méchant homme, n'est-ce pas? Vous en avez les témoignages les plus sûrs; cela vous est bien attesté. Quand vous avez commencé de l'apprendre, il y avoit seize ans que j'étois pour vous un homme de bien, & quarante ans que je l'étois pour tout le monde. En pouvez-vous dire autant de ceux qui vous ont communiqué cette belle découverte? Si l'on peut porter à faux si long-tems le masque d'un honnête-homme, quelle preuve avez-vous que ce masque ne couvre pas leur visage aussi-bien que le mien? Est-ce un moyen bien propre à don-

ner du poids à leur autorité que de charger en secret, un homme absent, hors d'état de se défendre ? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Je suis un méchant : mais pourquoi le suis-je ? Prenez bien garde, mon cher Diderot, ceci mérite votre attention. On n'est pas malfaisant pour rien. S'il y avoit quelque monstre ainsi fait, il n'attendroit pas quarante ans à satisfaire ses inclinations dépravées. Considérez donc ma vie, mes passions, mes goûts, mes penchans. Cherchez, si je suis méchant, quel intérêt m'a pu porter à l'être ? Moi qui, pour mon malheur, portai toujours un cœur trop sensible, que gagnerois-je à rompre avec ceux qui m'étoient chers ? A quelle place ai-je aspiré, à quelles pensions, à quels honneurs m'a-t-on vu prétendre, quels concurrens ai-je à écarter, que m'en peut-il revenir de mal faire ? Moi qui ne cherche que la solitude & la paix, moi dont le souverain bien consiste dans la paresse & l'oïveté, moi dont l'indolence & les maux me laissent à peine le tems de pourvoir à ma subsistance, à quel propos, à quoi bon m'irois-je plonger dans les agita-  
tations

tations du crime , & m'embarquer dans l'éternel manège des scélérats ? Quoi que vous en disiez , on ne fuit point les hommes quand on cherche à leur nuire ; le méchant peut méditer ses coups dans la solitude , mais c'est dans la société qu'il les porte. Un fourbe a de l'adresse & du sang-froid ; un perfide se possède & ne s'emporte point : reconnoissez - vous en moi quelque chose de tout cela ? Je suis emporté dans la colere , & souvent étourdi de sang-froid. Ces défauts font-ils le méchant ? Non sans doute ; mais le méchant en profite pour perdre celui qui les a.

Je voudrois que vous puissiez aussi réfléchir un peu sur vous-même. Vous vous fiez à votre bonté naturelle ; mais savez - vous à quel point l'exemple & l'horreur peuvent la corrompre ? N'avez-vous jamais craint d'être entouré d'adulateurs adroits qui n'évitent de louer grossièrement en face , que pour s'emparer plus adroitement de vous sous l'appât d'une feinte sincérité ? Quel sort pour le meilleur des hommes d'être égaré par sa candeur même , & d'être innocemment dans la

*Œuv. Posth.* Tom. VI. L

main des méchans l'instrument de leur perfidie ! Je fais que l'amour-propre se révolte à cette idée , mais elle mérite l'examen de la raison.

Voilà des considérations que je vous prie de bien peser. Pensez-y long tems avant que de me répondre. Si elles ne vous touchent pas , nous n'avons plus rien à nous dire ; mais si elles font quelque impression sur vous , alors nous entrerons en éclaircissement ; vous retrouverez un ami digne de vous , & qui peut-être ne vous aura pas été inutile.

J'ai pour vous exhorter à cet examen un motif de grand poids , & ce motif , le voici.

Vous pouvez avoir été séduit & trompé. Cependant , votre ami gémit dans sa solitude , oublié de tout ce qui lui étoit cher. Il peut y tomber dans le désespoir ; y mourir enfin , maudissant l'ingrat dont l'adversité lui fit tant verser de larmes , & qui l'accable indignement dans la fienne ; il se peut que les preuves de son innocence vous parviennent enfin , que vous soyez forcé d'honorer sa mémoire (a) , & que l'i-

---

(a) Voyez , Lecteurs , les notes insérées dans la *vie* d. *Séneque*.

mage de votre ami mourant ne vous laisse pas des nuits tranquilles. Diderot, pensez-y. Je ne vous en parlerai plus.



## L E T T R E

A M. VERNES.

Montmorenci, le 25 Mars 1758.

OUI, mon cher Vernes, j'aime à croire que nous sommes tous deux bien aimés l'un de l'autre & dignes de l'être. Voilà ce qui fait plus au soulagement de mes peines que tous les trésors du monde; ah! mon ami, mon Concitoyen, sache m'aimer & laisse-là tes inutiles offres; en me donnant ton cœur, ne m'as-tu pas enrichi? Que fait tout le reste aux maux du corps & aux soucis de l'ame? Ce dont j'ai faim, c'est d'un ami; je ne connois point d'autre besoin auquel je ne suffise moi-même. La pauvreté ne m'a jamais fait de mal; soit dit pour vous tranquiliser là-dessus une fois pour toutes.

Nous sommes d'accord sur tant de

choses, que ce n'est pas la peine de nous disputer sur le reste. Je vous l'ai dit bien des fois : nul homme au monde ne respecte plus que moi l'Evangile, c'est, à mon gré, le plus sublime de tous les livres; quand tous les autres m'ennuient, je reprends toujours celui-là avec un nouveau plaisir, & quand toutes les consolations humaines m'ont manqué, jamais je n'ai recouru vainement aux siennes. Mais enfin c'est un livre, un livre ignoré des trois quarts du monde; croirai-je qu'un Scythe ou un Africain, soit moins cher au Pere commun que vous & moi, & pourquoi croirai-je qu'il leur ait ôté plutôt qu'à nous, les ressources pour le connoître? Non, mon digne ami; ce n'est point sur quelques feuilles éparfes, qu'il faut aller chercher la loi de Dieu, mais dans le cœur de l'homme, où sa main daigna l'écrire. O homme, qui que tu sois, rentre en toi même, apprends à consulter ta conscience & tes facultés naturelles; tu seras juste, bon, vertueux, tu t'inclineras devant ton maître, & tu participeras dans son ciel à un bonheur éternel. Je ne me fie là-dessus ni à ma raison ni à celle



d'autrui, mais je sens à la paix de mon ame, & au plaisir que je sens à vivre & penser sous les yeux du grand Être, que je ne m'abuse point dans les jugemens que je fais de lui, ni dans l'espoir que je fonde sur sa justice. Au reste, mon cher Concitoyen, j'ai voulu verser mon cœur dans votre sein, & non pas entrer en lice avec vous; ainsi, restons-en là, s'il vous plaît, d'autant plus que ces sujets ne se peuvent traiter guères commodément par lettres.

J'étois un peu mieux, je retombe. Je compte pourtant un peu sur le retour du printems; mais je n'espere plus recouvrer des forces suffisantes pour retourner dans la patrie. Sans avoir lu votre *déclaration*, je la respecte d'avance & me félicite d'avoir le premier donné à votre respectable Corps, des éloges qu'il justifie si bien aux yeux de toute l'Europe.

Adieu, mon ami.





## L E T T R E

A U M Ê M E.

*Montmorenci, le 25 Mai 1758.*

**J**E ne vous écris point exactement , mon cher Vernes , mais je pense à vous tous les jours. Les maux , les langueurs, les peines augmentent sans cesse ma paresse ; je n'ai plus rien d'actif que le cœur ; encore hors Dieu , ma patrie & le genre-humain , n'y reste-t-il d'attachement que pour vous ; & j'ai connu les hommes par de si tristes expériences que si vous me trompiez comme les autres , j'en serois affligé , sans doute, mais je n'en serois plus surpris. Heureusement je ne présume rien de semblable de votre part , & je suis persuadé que si vous faites le voyage que vous me promettez , l'habitude de nous voir & de nous mieux connoître affermira pour jamais cette amitié véritable que j'ai tant de penchant à contracter avec vous. S'il est donc vrai que votre fortune & vos affaires vous permettent ce voyage,

& que votre cœur le desire , annoncez-le moi d'avance afin que je me prépare au plaisir de presser du moins une fois en ma vie , une honnête-homme & un ami, contre ma poitrine.

Par rapport à ma croyance , j'ai examiné vos objections , & je vous dirai naturellement , qu'elles ne me persuadent pas. Je trouve que pour un homme convaincu de l'immortalité de l'ame , vous donnez trop de prix aux biens & aux maux de cette vie. J'ai connu les derniers mieux que vous , & mieux peut-être qu'homme qui existe ; je n'en adore pas moins l'équité de la providence , & me croirois aussi ridicule de murmurer de mes maux durant cette courte vie , que de crier à l'infortune , pour avoir passé une nuit dans un mauvais cabaret. Tout ce que vous dites sur l'impuissance de la conscience , se peut rétorquer plus vivement encore contre la révélation ; car que voulez - vous que l'on pense de l'auteur d'un remède qui ne guérit de rien ? Ne diroit on pas que tous ceux qui connoissent l'Evangile sont de fort saints personnages , & qu'un Sicilien sanguinaire & perfide vaut

beaucoup mieux qu'un Hottentot stupide & grossier?

Voulez-vous que je croye que Dieu n'a donné sa loi aux hommes que pour avoir une double raison de les punir? Prenez garde, mon ami; vous voulez le justifier d'un tort chimérique, & vous aggravez l'accusation. Souvenez-vous sur-tout que dans cette dispute, c'est vous qui attaquez mon sentiment, & que je ne fais que le défendre; car, d'ailleurs, je suis très-éloigné de désapprouver le vôtre, tant que vous ne voudrez contraindre personne à l'embrasser.

Quoi! cette aimable & chère Parente est toujours dans son lit! Que ne suis-je auprès d'elle! Nous nous consolions mutuellement de nos maux, & j'apprendrois d'elle à souffrir les miens avec constance; mais je n'espère plus faire un voyage si désiré; je me sens de jour en jour moins en état de le soutenir. Ce n'est pas que la belle saison ne m'ait rendu de la vigueur & du courage; mais le mal local n'en fait pas moins de progrès; il commence même à se rendre intérieurement très-sensible;

une enflure qui croît quand je marche m'ôte presque le plaisir de la promenade, le seul qui m'étoit resté, & je ne reprends des forces que pour souffrir ; la volonté de Dieu soit faite ! cela ne m'empêchera pas , j'espère , de vous faire voir les environs de ma solitude , auxquels il ne manque que d'être autour de Geneve pour me paroître délicieux. J'embrasse le cher Roustan , mon prétendu disciple ; j'ai lu avec plaisir son *Examen des quatre beaux siècles* , & je m'en tiens , avec plus de confiance , à mon sentiment , en voyant que c'est aussi le sien. La seule chose que je voudrois lui demander , seroit de ne pas s'exercer à la vertu à mes dépens , & de ne pas se montrer modeste en flattant ma vanité. Adieu , mon cher Vernes , je trouve de jour en jour plus de plaisir à vous aimer.





## L E T T R E

D E M. L E R O Y.

M O N S I E U R ,

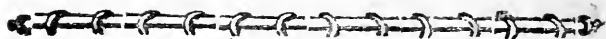
Q U O I Q U E je n'aye pas l'honneur d'être connu de vous, je me persuade que vous ne me ferez pas mauvais gré de vous faire part d'une observation que j'ai faite sur votre dernier ouvrage. Je l'ai lu avec grand plaisir, & j'ai trouvé que vous y établissiez votre opinion avec beaucoup de force. Mais je vous avouerai qu'ayant parcouru la Grece, & ayant fait une étude particulière des théâtres que l'on trouve encore dans les ruines de ses anciennes villes, j'ai lu avec surprise dans votre Livre p. 142 (a) le passage qui suit. *Avec tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs; & Sparte qui ne souffroit point de théâtre, n'avoit garde d'honorer*

---

(a) *Mélanges. Tome I. Page 333.*

*ceux qui s'y montrent.* Non-seulement il y avoit un théâtre à Sparte absolument semblable à celui de Bacchus à Athenes, mais il étoit le plus bel ornement de cette ville, si célèbre par le courage de ses habitans. Il subsiste même encore en grande partie, & Pausanias & Plutarque en parlent : c'est d'après ce que ces deux Auteurs en disent que j'en ai fait l'histoire que je vous envoie dans l'ouvrage que je viens de mettre au jour. Comme cette erreur, qui vous est échappée, pourroit être remarquée par d'autres que par moi, j'ai cru que vous ne seriez pas fâché que je vous en avertisse ; & je me flatte, Monsieur, que vous voudrez bien recevoir cet avis, comme une marque de l'estime & de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.





## R É P O N S E

*A LA LETTRE*

D E M. L E R O Y.

*A Montmorenci, le 4 Novembre 1758.*

**J**E vous remercie, Monsieur, de la bonté que vous avez de m'avertir de ma bévue au sujet du théâtre de Sparte, & de l'honnêteté avec laquelle vous voulez bien me donner cet avis. Je suis si sensible à ce procédé, que je vous demande la permission de faire usage de votre lettre dans une autre édition de la mienne. Il s'en faut peu que je ne me félicite d'une erreur qui m'attire de votre part cette marque d'estime, & je me sens moins honteux de ma faute, que fier de votre correction.

Voilà, Monsieur, ce que c'est que de se fier aux Auteurs célèbres. Ce n'est guères impunément que je les consulte, & de manière ou d'autre, ils manquent rarement de me punir de ma confiance. Le savant Cragius si versé dans l'anti-



quité avoit dit la chose avant moi, & Plutarque lui-même affirme que les Lacédémoniens n'alloient point à la comédie, de peur d'entendre des choses contre les loix, soit sérieusement, soit par jeu. Il est vrai que le même Plutarque dit ailleurs le contraire, & il lui arrive si souvent de se contredire, qu'on ne devroit jamais rien avancer d'après lui, sans l'avoir lu tout entier. Quoiqu'il en soit, je ne puis ni ne veux recuser votre témoignage, & quand ces Auteurs ne seroient pas démentis par les restes du théâtre de Sparte encore existans, ils le seroient par Pausanias, Eustate, Suidas, Athénée, & d'autres anciens. Il paroît seulement que ce théâtre étoit plutôt consacré à des jeux, des danses, des prix de musique, qu'à des représentations régulières, & que les pièces qu'on y jouoit quelquefois, étoient moins de véritables drames, que des farces grossières convenables à la simplicité des spectateurs; ce qui n'empêchoit pas que Sosybius Lacon n'eût fait un traité de ces sortes de parades. C'est la Guilletiere qui m'apprend tout cela; car je n'ai point de livres pour

le vérifier. Ainsi rien ne manque à ma faute en cette occasion, que la vanité de la méconnoître.

Au reste, loin de souhaiter que cette faute reste cachée à mes lecteurs, je serai fort aise qu'on la publie, & qu'ils en soient instruits : ce sera toujours une erreur de moins. D'ailleurs, comme elle ne fait tort qu'à moi seul, & que mon sentiment n'en est pas moins bien établi, j'espère qu'elle pourra servir d'amusement aux critiques; j'aime mieux qu'ils triomphent de mon ignorance, que de mes maximes; & je serai toujours très-content que les vérités utiles que j'ai soutenues, soient épargnées à mes dépens.

Recevez, Monsieur, les assurances de ma reconnoissance, de mon estime & de mon respect.





# L E T T R E

## A M. V E R N E S.

— *Montmorenci , le 24 Novembre 1758.*

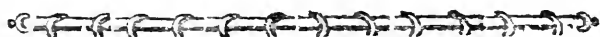
**J**E savois , mon cher Vernes , la bonne réception que vous aviez faite à l'Abbé de Saint-Nom ; que vous l'aviez fêté , que vous l'aviez présenté à M. de Voltaire , en un mot , que vous l'aviez reçu comme recommandé par un ami ; il est parti le cœur plein de vous , & sa reconnoissance a débordé dans le mien. Mais pourquoi vous dire cela ? N'avez-vous pas eu le plaisir de m'obliger ? Ne me devez-vous pas aussi de la reconnoissance ? N'est-ce pas à vous désormais de vous acquitter envers moi ?

Il n'y a rien de moi sous la presse ; ceux qui vous l'ont dit vous ont trompé. Quand j'aurai quelque écrit prêt à paroître , vous n'en serez pas instruit le dernier. J'ai traduit tant bien que mal un livre de Tacite , & j'en reste là. Je ne fais pas assez de Latin pour l'entendre , & n'ai pas assez de talent pour

le rendre. Je m'en tiens à cet essai; je ne fais même si j'aurai jamais l'effronterie de le faire paroître; j'aurois grand besoin de vous pour l'en rendre digne. Mais parlons de l'histoire de Geneve. Vous savez mon sentiment sur cette entreprise; je n'en ai pas changé; tout ce qui me reste à vous dire, c'est que je souhaite que vous fassiez un ouvrage assez vrai, assez beau & assez utile, pour qu'il soit impossible de l'imprimer; alors, quoi qu'il arrive, votre manuscrit deviendra un monument précieux qui fera bénir à jamais votre mémoire par tous les vrais citoyens, si tant est qu'il en reste après vous. Je crois que vous ne doutez pas de mon empressement à lire cet ouvrage; mais si vous trouvez quelque occasion pour me le faire parvenir, à la bonne heure; car pour moi, dans ma retraite, je ne suis point à portée d'en trouver les occasions. Je sais qu'il va & vient beaucoup de gens de Geneve à Paris & de Paris à Geneve, mais je connois peu tous ces voyageurs, & n'ai nul dessein d'en beaucoup connoître. J'aime encore mieux ne pas vous lire.

Vous me demandez de la musique,

eh Dieu , cher Vernes ! de quoi me parlez-vous ? Je ne connois plus d'autre musique que celle des Rossignols ; & les Chouettes de la forêt m'ont dédommagé de l'Opera de Paris. Revenu au seul goût des plaisirs de la nature , je méprise l'apprêt des amusemens des villes. Redevenu presque enfant , je m'attendris en rappelant les vieilles chansons de Geneve , je les chante d'une voix éteinte , & je finis par pleurer sur ma patrie en songeant que je lui ai survécu. Adieu.



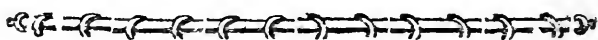
## L E T T R E

A M. DE SILHOUETTE.

*Le 2 Décembre 1759.*

**D**AIGNEZ, Monsieur, recevoir l'hommage d'un solitaire qui n'est pas connu de vous , mais qui vous estime par vos talens , qui vous respecte par votre administration , & qui vous a fait l'honneur de croire qu'elle ne vous resteroit pas long-tems. Ne pouvant sauver l'Etat qu'aux dépens de la capitale qui l'a

perdu , vous avez bravé les cris des gaigneurs d'argent. En vous voyant écrafer ces misérables , je vous enviois votre place ; en vous la voyant quitter sans vous être démenti , je vous admire. Soyez content de vous , Monsieur , elle vous laisse un honneur dont vous jouirez long-tems sans concurrent. Les malédictions des fripons sont la gloire de l'homme juste.



## L E T T R E

A M. V E R N E S.

*Montmorency , le 9 Février 1760.*

**I**L y a une quinzaine de jours , mon cher Vernes , que j'ai appris , par M. Favre votre infortune ; il n'y en a guères moins que je suis tombé malade , & je ne suis pas rétabli. Je ne compare point mon état au vôtre , mes maux actuels ne sont que physiques ; & moi dont la vie n'est qu'une alternative des uns & des autres , je ne fais que trop que ce n'est pas les premiers qui transpercent le cœur le plus vivement. Le

mien est fait pour partager vos douleurs , & non pour vous en consoler. Je fais trop bien , par expérience , que rien ne console que le tems , & que souvent ce n'est encore qu'une affliction de plus de songer que le tems nous consolera. Cher Vernes , on n'a pas tout perdu quand on pleure encore ; le regret du bonheur passé en est un reste. Heureux qui porte encore au fond de son cœur ce qui lui fut cher ! Oh ! croyez-moi , vous ne connoissez pas la maniere la plus cruelle de le perdre ; c'est d'avoir à le pleurer vivant. Mon bon ami , vos peines me font songer aux miennes ; c'est un retour naturel au malheureux. D'autres pourront montrer à vos douleurs une sensibilité plus désintéressée ; mais personne , j'en suis bien sûr , ne les partagera plus sincèrement.





L E T T R E  
A M. DUCHESNE,  
LIBRAIRE.

*En lui envoyant la Comédie des  
Philosophes.*

EN parcourant, Monsieur, la piece que vous m'avez envoyée, j'ai frémi de m'y voir loué. Je n'accepte point cet horrible présent. Je suis persuadé qu'en me l'envoyant, vous n'avez pas voulu me faire une injure ; mais vous ignorez ou vous avez oublié que j'ai eu l'honneur d'être l'ami d'un homme respectable, indignement noirci & calomnié dans ce libelle.







## L E T T R E

A MADAME D'AZ\*\*\*.

*Qui m'avoit envoyé l'estampe encadrée  
de son portrait avec des vers à son  
mari au-dessous.*

Le 10 Février 1761.

**V**ous m'avez fait, Madame, un présent bien précieux; mais j'ose dire que le sentiment avec lequel je le reçois, ne m'en rend pas indigne. Votre portrait annonce les charmes de votre caractère; les vers qui l'accompagnent achevent de le rendre inestimable. Il semble dire, je fais le bonheur d'un tendre époux; je suis la muse qui l'inspire, & je suis la bergere qu'il chante. En vérité, Madame, ce n'est qu'avec un peu de scrupule que je l'admets dans ma retraite, & je crains qu'il ne m'y laisse plus aussi solitaire qu'auparavant. J'apprends aussi que vous avez payé le port & même à très-haut prix: quant à cette dernière générosité, trouvez bon

qu'elle ne soit point acceptée , & qu'à la premiere occasion je prenne la liberté de vous rembourser vos avances (o).

Agréez, Madame, toute ma reconnaissance & tout mon respect.



## L E T T R E

A MADAME C\*\*\*.

*Montmorenci, le 12 Février 1761.*


**V**ous avez beaucoup d'esprit, Madame, & vous l'aviez avant la lecture de la Julie : cependant je n'ai trouvé que cela dans votre lettre ; d'où je conclus que cette lecture ne vous est pas propre , puisqu'elle ne vous a rien inspiré. Je ne vous en estime pas moins, Madame, les ames tendres sont souvent foibles, & c'est toujours un crime à une femme de l'être. Ce n'est point de mon aveu que ce livre a pénétré jusqu'à Geneve ; je n'y en ai pas envoyé un seul exemplaire, & quoique

---

(a) Elle avoit donné un baiser au porteur.

je ne pense pas trop bien de nos mœurs actuelles, je ne les crois pas encore assez mauvaises pour qu'elles gagnassent de remonter à l'amour.

Recevez, Madame, mes très humbles remerciemens, & les assurances de mon respect.



## LETTRE

### A UN ANONYME.

*Montmorenci, le 12 Février 1761.*

J'AI reçu le 12 de ce mois par la poste une lettre anonyme sans date, timbrée de Lille, & franche de port. Faute d'y pouvoir répondre par une autre voie, je déclare publiquement à l'auteur de cette lettre que je l'ai lue & relue avec émotion, avec attendrissement, qu'elle m'inspire pour lui la plus tendre estime, le plus grand desir de le connoître & de l'aimer; qu'en me parlant de ses larmes il m'en a fait répandre; qu'enfin jusqu'aux éloges outrés dont il me comble, tout

me plaît dans cette lettre , excepté la modeste raison qui le porte à se cacher.



## L E T T R E

A M \* \* \*.

*Montmcrenci , le 13 Février 1761.*

**J**E n'ai reçu qu'hier, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite le 5 de ce mois. Vous avez raison de croire que l'harmonie de l'ame a aussi ses dissonances qui ne gâtent point l'effet du tout : chacun ne fait que trop comment elles se préparent ; mais elles sont difficiles à sauver. C'est dans les ravissans concerts des sphaeres célestes qu'on apprend ces savantes successions d'accords. Heureux, dans ce siecle de cacophonie & de discordance , qui peut se conserver une oreille assez pure pour entendre ces divins concerts !

Au reste, je persiste à croire, quoiqu'on en puisse dire, que quiconque après avoir lu la nouvelle Héloïse la peut regarder comme un livre de mauvaises mœurs, n'est pas fait pour aimer

mer les bonnes. Je me réjouis, Monsieur, que vous ne soyez pas au nombre de ces infortunés, & je vous salue de tout mon cœur.



## LET T R E

A M \* \* \*.

*Montmorenci, le 15 Février 1761.*

**J**E suis charmé, Monsieur, de la lettre que vous venez de m'écrire, & bien loin de me plaindre de votre louange, je vous en remercie, parce qu'elle est jointe à une critique franche & judicieuse qui me fait aimer l'une & l'autre comme le langage de l'amitié. Quant à ceux qui trouvent ou feignent de trouver de l'opposition entre ma lettre sur les spectacles & la nouvelle Héloïse, je suis bien sûr qu'ils ne vous en imposent pas. Vous savez que la vérité, quoiqu'elle soit une, change de forme selon les tems & les lieux, & qu'on peut dire à Paris ce qu'en des jours plus heureux on n'eût pas dû dire à Geneve : mais à présent

*Œuv. Posth. Tom. VI.*

M

les scrupules ne font plus de saison, & par-tout où séjournera long-tems M. de Voltaire, on pourra jouer après lui la comédie & lire des romans sans danger. Bonjour, Monsieur, je vous embrasse, & vous remercie de rechef de votre lettre; elle me plaît beaucoup.



## L E T T R E

A M. DE\*\*\*

*Montmorenci, le 19 Février 1761.*

**V**OILA, Monsieur, ma réponse aux observations que vous avez eu la bonté de m'envoyer sur la nouvelle Héloïse. Vous l'avez élevée à l'honneur auquel elle ne s'attendoit guères, d'occuper des Théologiens; c'est peut-être un sort attaché à ce nom & à celles qui le portent d'avoir toujours à passer par les mains de ces Messieurs-là. Je vois qu'ils ont travaillé à la conversion de celle ci avec un grand zele, & je ne doute point que leurs soins pieux n'en aient fait une personne très-orthodoxe;

mais je trouve qu'ils l'ont traitée avec un peu de rudesse ; ils ont flétri ses charmes, & j'avoue qu'elle me plaisoit plus, aimable quoique qu'hérétique, que bigote & maussade comme la voilà. Je demande qu'on me la rende comme je l'ai donnée, ou je l'abandonnerai à ses directeurs.



## L E T T R E

A MADAME BOURETTE.

*Qui m'avoit écrit deux lettres consécutives avec des vers, & qui m'invitoit à prendre du café chez elle dans une tasse incrustée d'or que M. de Voltaire lui avoit donnée.*

Montmorenci, le 12 Mars 1761.

**J**E n'avois pas oublié, Madame, que je vous devois une réponse & un remerciement ; je serois plus exact si l'on me laissoit plus libre, mais il faut malgré moi disposer de mon tems, bien plus comme il plaît à autrui que comme je le devrois & le voudrois. Puisque

l'anonyme vous avoit prévenue, il étoit naturel que sa réponse précédât aussi la vôtre; & d'ailleurs je ne vous dissimulerai pas qu'il avoit parlé de plus près à mon cœur que ne font des complimens & des vers.

Je voudrois, Madame, pouvoir répondre à l'honneur que vous me faites de me demander un exemplaire de la Julie, mais tant de gens vous ont encore ici prévenue, que les exemplaires qui m'avoient été envoyés de Hollande, par mon Libraire, sont donnés ou destinés, & je n'ai nulle espece de relation avec ceux qui les débitent à Paris. Il faudroit donc en acheter un pour vous l'offrir, & c'est, vu l'état de ma fortune, ce que vous n'approuveriez pas vous-même : de plus, je ne fais point payer les louanges, & si je faisois tant que de payer les vôtres, j'y voudrois mettre un plus haut prix.

Si jamais l'occasion se présente de profiter de votre invitation, j'irai, Madame, avec grand plaisir vous rendre visite & prendre du café chez vous; mais ce ne sera pas, s'il vous plaît, dans la tasse dorée de M. de Voltaire,



car je ne bois point dans la coupe de cet homme-là.

Agréez, Madame, que je vous réitère mes très-humbles remerciemens & les assurances de mon respect.



## L E T T R E

A M. M\*\*\*.

Montmorenci, Mars 1761.

**I**L faudroit être le dernier des hommes pour ne pas s'intéresser à l'infortunée Louison. La pitié, la bienveillance que son honnête historien m'inspire pour elle, ne me laisse pas douter que son zele à lui-même ne puisse être aussi pur que le mien ; cela supposé, il doit compter sur toute l'estime d'un homme qui ne la prodigue pas. Graces au Ciel, il se trouve dans un rang plus élevé, des cœurs aussi sensibles, & qui ont à la fois le pouvoir & la volonté de protéger la malheureuse, mais estimable victime de l'infamie d'un brutal. M. le Maréchal de Luxem-

M 3

bourg & Madame la Maréchale à qui j'ai communiqué votre lettre , ont été émus ainsi que moi à sa lecture; ils sont disposés, Monsieur, à vous entendre & à consulter avec vous ce qu'on peut & ce qu'il convient de faire pour tirer la jeune personne de la détresse où elle est. Ils retournent à Paris après Pâques. Allez, Monsieur, voir ces dignes & respectables Seigneurs; parlez-leur avec cette simplicité touchante qu'ils aiment dans votre lettre; foyez avec eux sincère en tout, & croyez que leurs cœurs bienfaisans s'ouvriront à la candeur du vôtre : Louison sera protégée, si elle mérite de l'être; & vous, Monsieur, vous serez estimé comme le mérite votre bonne action. Que si dans cette attente, quoiqu'assez courte, la situation de la jeune personne étoit trop dure, vous devez savoir que quant à présent je puis payer, modiquement à la vérité, le tribut dû par quiconque a son nécessaire , aux indigens honnêtes qui ne l'ont pas.





## L E T T R E

A M. V E R N E S.

*Montmorenci , 24 Juin 1761.*

J'ÉTOIS presque à l'extrémité, cher Concitoyen, quand j'ai reçu votre lettre, & maintenant que j'y répons, je suis dans un état de souffrances continues qui, selon toute apparence, ne me quitteront qu'avec la vie. Ma plus grande consolation dans l'état où je suis est de recevoir des témoignages d'intérêt de mes compatriotes, & surtout de vous, cher Vernes, que j'ai toujours aimé & que j'aimerai toujours. Le cœur me rit, & il me semble que je me ranime au projet d'aller partager avec vous cette retraite charmante, qui me tente encore plus par son habitant que par elle-même. Oh, si Dieu raffermissoit assez ma santé pour me mettre en état d'entreprendre ce voyage, je ne mourrois point sans vous embrasser encore une fois!

Je n'ai jamais prétendu justifier les

innombrables défauts de *la Nouvelle Héloïse* ; je trouve que l'on l'a reçue trop favorablement ; & dans les jugemens du public , j'ai bien moins à me plaindre de sa rigueur qu'à me louer de son indulgence ; mais vos griefs contre *Wolmar* me prouvent que j'ai mal rempli l'objet du livre , ou que vous ne l'avez pas bien saisi. Cet objet étoit de rapprocher les partis opposés , par une estime réciproque ; d'apprendre aux *Philosophes* , qu'on peut croire en Dieu sans être hypocrite , & aux *croyans* , qu'on peut être incrédule sans être un coquin. *Julie* , dévote , est une leçon pour les *Philosophes* , & *Wolmar* , athée , en est une pour les intolérans. Voilà le vrai but du livre. C'est à vous de voir si je m'en suis écarté. Vous me reprochez de n'avoir pas fait changer de système à *Wolmar* , sur la fin du *Roman* ; mais , mon cher Vernes , vous n'avez pas lu cette fin ; car sa conversion y est indiquée avec une clarté qui ne pouvoit souffrir un plus grand développement , sans vouloir faire une capucinade.

Adieu , cher Vernes ; je saisis un intervalle de mieux pour vous écrire.

Je vous prie d'informer de ce mieux ceux de vos amis qui pensent à moi , & entr'autres, Messieurs Moulton & Roustan , que j'embrasse de tout mon cœur ainsi que vous.



## L E T T R E

A M. H U B E R.

*Montmorenci , le 24 Décembre 1761.*

**J'**ÉTOIS, Monsieur, dans un accès du plus cruel des maux du corps, quand je reçus votre lettre & vos Idylles; après avoir lu la lettre, j'ouvris machinalement le livre, comptant le refermer aussi-tôt; mais je ne le refermai qu'après avoir tout lu, & je le mis à côté de moi pour le relire encore. Voilà l'exakte vérité. Je sens que votre ami Gesner est un homme selon mon cœur, d'où vous pouvez juger de son traducteur & de son ami par lequel seul il m'est connu. Je vous fais en particulier un gré infini d'avoir osé dépouiller notre langue de ce sot & précieux jargon, qui ôte toute vérité aux ima-

M S

ges, & toute vie aux sentimens. Ceux qui veulent embellir & parer la nature, sont des gens sans ame & sans goût, qui n'ont jamais connu ses beautés. Il y a six ans que je coule dans ma retraite, une vie assez semblable à celle de Ménalque & d'Amyntas, au bien près que j'aime comme eux, mais que je ne fais pas faire; & je puis vous protester, Monsieur, que j'ai plus vécu durant ces six ans, que je n'avois fait dans tout le cours de ma vie. Maintenant vous me faites desirer de revoir encore un printems, pour faire avec vos charmans pasteurs de nouvelles promenades, pour partager avec eux ma solitude, & pour revoir avec eux des asyles champêtres qui ne sont pas inférieurs à ceux que M. Gesner & vous avez si bien décrits. Saluez-le de ma part, je vous supplie, & recevez aussi mes remerciemens & mes salutations.

Voulez-vous bien, Monsieur, quand vous écrirez à Zurich, faire dire mille choses pour moi à M. Usteri? j'ai reçu de sa part une lettre que je ne me lasse point de relire, & qui contient des relations d'un payfan plus sage, plus vertueux, plus sensé que tous les

Philosophes de l'univers ; je suis fâché qu'il ne me marque pas le nom de cet homme respectable. Je lui voulois répondre un peu au long, mais mon déplorable état m'en a empêché jusqu'ici.



## LETTRE

### A MESSIEURS

*De la Société Economique de Berne.*

Montmorenci, le 29 Avril 1762.

**V**ous êtes moins inconnus, Messieurs, que vous ne pensez, & il faut que votre Société ne manque pas de célébrité dans le monde, puisque le bruit en est parvenu dans cet asyle à un homme qui n'a plus aucune commerce avec les gens de Lettres. Vous vous montrez par un côté si intéressant que votre projet ne peut manquer d'exciter le public, & sur-tout les honnêtes gens, à vouloir vous connoître ; & pourquoi voulez-vous dérober aux hommes le spectacle si touchant & si rare dans notre siècle, de vrais citoyens aimant leurs freres &

leurs semblables, & s'occupant sincèrement du bonheur de la patrie & du genre humain?

Quelque beau cependant que soit votre plan, & quelque talent que vous ayez pour l'exécuter, ne vous flattez pas d'un succès qui réponde entièrement à vos vues. Les préjugés qui ne tiennent qu'à l'erreur se peuvent détruire, mais ceux qui sont fondés sur nos vices ne tomberont qu'avec eux; vous voulez commencer par apprendre aux hommes la vérité pour les rendre sages, & tout au contraire, il faudroit d'abord les rendre sages pour leur faire aimer la vérité. La vérité n'a presque jamais rien fait dans le monde, parce que les hommes se conduisent toujours plus par leurs passions que par leurs lumières, & qu'ils font le mal approuvant le bien. Le siècle où nous vivons est des plus éclairés, même en morale; est-il des meilleurs? Les livres ne sont bons à rien, j'en dis autant des académies & des sociétés littéraires; on ne donne jamais à ce qui en sort d'utile, qu'une approbation stérile; sans cela la nation qui a produit les Fenelons, les Montesquieux, les Mi-



rabeaux, ne seroit-elle pas la mieux  
 conduite & la plus heureuse de la ter-  
 re ? En vaut-elle mieux depuis les écrits  
 de ces grands hommes, & un seul abus  
 a-t-il été redressé sur leurs maximes ?  
 Ne vous flattez pas de faire plus qu'ils  
 n'ont fait. Non, Messieurs, vous pour-  
 rez instruire les peuples, mais vous ne  
 les rendrez ni meilleurs ni plus heu-  
 reux. C'est une des choses qui m'ont  
 le plus découragé, durant ma courte  
 carrière littéraire, de sentir que, même  
 me supposant tous les talens dont j'a-  
 vois besoin, j'attaquerois sans fruit des  
 erreurs funestes, & que quand je les  
 pourrois vaincre les choses n'en iroient  
 pas mieux. J'ai quelquefois charmé  
 mes maux en satisfaisant mon cœur,  
 mais sans m'en imposer sur l'effet de  
 mes soins. Plusieurs m'ont lu, quel-  
 ques-uns m'ont approuvé même, &  
 comme je l'avois prévu, tous sont res-  
 tés ce qu'ils étoient auparavant. Mes-  
 sieurs, vous direz mieux & davantage,  
 mais vous n'aurez pas un meilleur suc-  
 cès; & au lieu du bien public que vous  
 cherchez, vous ne trouverez que la  
 gloire que vous semblez craindre.

Quoi qu'il en soit, je ne puis qu'é-

tre sensible à l'honneur que vous me faites de m'associer en quelque sorte, par votre correspondance, à de si nobles travaux. Mais en me la proposant, vous ignoriez sans doute, que vous vous adressiez à un pauvre malade qui, après avoir essayé dix ans du triste métier d'auteur, pour lequel il n'étoit point fait, y renonce dans la joie de son cœur, & après avoir eu l'honneur d'entrer en lice avec respect, mais en homme libre, contre une tête couronnée, ose dire en quittant la plume, pour ne la jamais reprendre,

*Victor cæstus artemque repono.*

Mais sans aspirer aux prix donnés par votre munificence, j'en trouverai toujours un très-grand dans l'honneur de votre estime, & si vous me jugez digne de votre correspondance, je ne refuse point de l'entretenir, autant que mon état, ma retraite, & mes lumières pourront le permettre; & pour commencer par ce que vous exigez de moi, je vous dirai que votre plan, quoique très-bien fait, me paroît généraliser un peu trop les idées, &

tourner trop vers la métaphysique , des recherches qui deviendroient plus utiles , selon vos vues , si elles avoient des applications pratiques locales & particulieres. Quant à vos questions , elles sont très-belles , la troisieme (a) sur-tout me plaît beaucoup ; c'est celle qui me tenteroit si j'avois à écrire. Vos vues en la proposant sont assez claires , & il faudra que celui qui la traitera , soit bien mal-adroit s'il ne les remplit pas. Dans la premiere où vous demandez *quels sont les moyens de tirer un peuple de la corruption* ? Outre que ce mot de *corruption* me paroît un peu vague , & rendre la question presque indéterminée , il faudroit commencer , peut-être , par demander s'il est de tels moyens : car c'est de quoi l'on peut tout au moins douter. En compensation vous pourriez ôter ce que ajoutez à la fin , & qui n'est qu'une répétition de la question même , ou en fait une autre tout à fait à part (b).

(a) Quel peuple a jamais été le plus heureux ?

(b) Voici la suite de cette question. *Et quel est le plan le plus parfait qu'un Législateur puisse suivre à cet égard ?*

Si j'avois à traiter votre seconde question (a), je ne puis vous dissimuler que je me déclarerois avec Platon pour l'affirmative, ce qui sûrement n'étoit pas votre intention en la proposant. Faites comme l'Académie Française qui prescrit le parti que l'on doit prendre, & qui se garde bien de mettre en problème les questions sur lesquelles elle a peur qu'on ne dise la vérité.

La quatrième (b) est la plus utile, à cause de cette application locale dont j'ai parlé ci-devant; elle offre de grandes vues à remplir. Mais il n'y a qu'un Suisse ou quelqu'un qui connoisse à fond la constitution physique, politique & morale du Corps Helvétique, qui puisse la traiter avec succès. Il faudroit voir soi-même pour oser dire : *O utinam !* Hélas ! c'est augmenter les regrets de renouveler des vœux formés tant de fois & devenus inutiles.

(a) Est-il des préjugés respectables qu'un bon citoyen doive se faire un scrupule de combattre publiquement ?

(b) Par quels moyens pourroit-on resserrer les liaisons & l'amitié entre les Citoyens de diverses Républiques, qui composent la confédération Helvétique ?

Bonjour , Monsieur , je vous salue ,  
vous & vos dignes collegues , de tout  
mon cœur & avec le plus vrai respect.



## L E T T R E

A M. M \* \* \*.

Montmorenci , le 7 Juin 1762.

**J**E me garderois de vous inquiéter ,  
cher M\*\*\*. si je croyois que vous fus-  
siez tranquille sur mon compte ; mais  
la fermentation est trop forte pour que  
le bruit n'en soit pas arrivé jusqu'à vous ,  
& je juge , par les lettres que je reçois  
des provinces , que les gens qui m'ai-  
ment , y sont encore plus alarmés pour  
moi qu'à Paris. Mon livre a paru dans  
des circonstances malheureuses. Le  
Parlement de Paris , pour justifier son  
zele contre les Jésuites , veut , dit-on ,  
persécuter aussi ceux qui ne pensent  
pas comme eux , & le seul homme en  
France qui croye en Dieu , doit être  
la victime des défenseurs du Christia-  
nisme. Depuis plusieurs jours , tous  
mes amis s'efforcent à l'envi de m'ef-

frayer ; on m'offre par-tout des retraites ; mais comme on ne me donne pas pour les accepter des raisons bonnes pour moi , je demeure ; car votre ami Jean-Jacques n'a point appris à se cacher. Je pense aussi qu'on grossit le mal à mes yeux pour tâcher de m'ébranler ; car je ne saurois concevoir à quel titre , moi citoyen de Geneve , je puis devoir compte au Parlement de Paris d'un livre que j'ai fait imprimer en Hollande avec privilege des Etats-Généraux. Le seul moyen de défense que j'entends employer , si l'on m'interroge , est la récusation de mes Juges ; mais ce moyen ne les contentera pas ; car je vois que , tout plein de son pouvoir suprême , le Parlement a peu d'idée du droit des gens , & ne le respectera guères dans une petit particulier comme moi. Il y a dans tous les Corps des intérêts auxquels la justice est toujours subordonnée , & il n'y a pas plus d'inconvénient à brûler un innocent au Parlement de Paris , qu'à en rouer un autre au Parlement de Toulouse. Il est vrai qu'en général les Magistrats du premier de ces Corps aiment la justice , & sont toujours équi-

tables & modérés quand un ascendant trop fort ne s'y oppose pas; mais si cet ascendant agit dans cette affaire, comme il est probable, ils n'y résisteront point. Tels sont les hommes, cher M\*\*\*, telle est cette société si vantée; la justice parle, & les passions agissent. D'ailleurs, quoique je n'eusse qu'à déclarer ouvertement la vérité des faits, ou, au contraire, à user de quelque mensonge pour me tirer d'affaire, même malgré eux; bien résolu de ne rien dire que de vrai, & de ne compromettre personne, toujours gêné dans mes réponses, je leur donnerai le plus beau jeu du monde pour me perdre à leur plaisir.

Mais, cher M\*\*\*, si la devise que j'ai prise n'est pas un pur bavardage, c'est ici l'occasion de m'en montrer digne; & à quoi puis-je employer mieux le peu de vie qui me reste? De quelque manière que me traitent les hommes, que me feront-ils que la nature & mes maux ne m'eussent bientôt fait sans eux? Ils pourront m'ôter une vie que mon état me rend à charge, mais ils ne m'ôteront pas ma liberté; je la conserverai, quoi qu'ils

fassent, dans leurs liens & dans leurs murs. Ma carrière est finie, il ne me reste plus qu'à la couronner. J'ai rendu gloire à Dieu, j'ai parlé pour le bien des hommes; ô ami ! pour une si grande cause, ni toi ni moi ne refuserons jamais de souffrir. C'est aujourd'hui que le Parlement rentre; j'attends en paix ce qu'il lui plaira d'ordonner de moi.

Adieu, cher M\*\*\*, je vous embrasse tendrement; sitôt que mon sort sera décidé, je vous en instruirai, si je reste libre. Sinon vous l'apprendrez par la voix publique.



## L E T T R E   A U   M Ê M E.

*Yverdun, le 15 Juin 1762.*

**V**ous aviez mieux jugé que moi cher M\*\*\*; l'événement a justifié votre prévoyance, & votre amitié voyoit plus clair que moi sur mes dangers. Après la résolution où vous m'avez vu dans ma précédente lettre, vous serez surpris de me savoir maintenant à Yver-



dun; mais je puis vous dire que ce n'est pas sans peine & sans des considérations très-graves, que j'ai pu me déterminer à un parti si peu de mon goût. J'ai attendu jusqu'au dernier moment sans me laisser effrayer, & ce ne fut qu'un courier venu dans la nuit du 8 au 9 de M. le Prince de Conti à Madame de Luxembourg qui apporta les détails sur lesquels je pris sur le champ mon parti. Il ne s'agissoit plus de moi seul, qui sûrement n'ai jamais approuvé le tour qu'on a pris dans cette affaire, mais des personnes qui, pour l'amour de moi, s'y trouvoient intéressées, & , qu'une fois arrêté, mon silence même, ne voulant pas mentir, eût compromises. Il a donc fallu fuir, cher M\*\*\*, & m'exposer, dans une retraite assez difficile, à toutes les tranfes des scélérats, laissant le Parlement dans la joie de mon évasion, & très-résolu de suivre la contumace aussi loin qu'elle peut aller. Ce n'est pas, croyez-moi, que ce Corps me haïsse & ne sente fort bien son iniquité. Mais voulant fermer la bouche aux dévots en poursuivant les Jésuites, il m'eût, sans égard pour mon triste état, fait

souffrir les plus cruelles tortures ; il m'eût fait brûler vif avec aussi peu de plaisir que de justice , & simplement parce que cela l'arrangeoit. Quoi qu'il en soit , je vous jure , cher M\*\*\* , devant ce Dieu qui lit dans mon cœur , que je n'ai rien fait en tout ceci contre les loix ; que non-seulement j'étois parfaitement en règle , mais que j'en avois les preuves les plus authentiques ; & qu'avant de partir , je me suis défait volontairement de ces preuves pour la tranquillité d'autrui.

Je suis arrivé ici hier matin , & je vais errer dans ces montagnes jusqu'à ce que j'y trouve un asyle assez sauvage pour y passer en paix le reste de mes misérables jours. Un autre me demanderoit peut-être pourquoi je ne me retire pas à Geneve ; mais , ou je connois mal mon ami M\*\*\* , ou il ne me fera sûrement pas cette question ; il sentira que ce n'est point dans la patrie qu'un malheureux pros crit doit se réfugier ; qu'il n'y doit porter son ignominie , ni lui faire partager ses affronts. Que ne puis-je dès cet instant y faire oublier ma mémoire ! N'y donnez mon adresse à personne ; n'y parlez plus de

moi; ne m'y nommez plus. Que mon nom soit effacé de dessus la terre. Ah M\*\*\*! la providence s'est trompée; pourquoi m'a-t-elle fait naître parmi les hommes, en me faisant d'une autre espèce qu'eux?



## LETTRE AU MÊME.

*Yverdun, le 22 Juin 1762.*

CE que vous me marquez, cher M\*\*\*, est à peine croyable. Quoi! décrété sans être oui! Et où est le délit? où sont les preuves? Genevois, si telle est votre liberté, je la trouve peu regrettable. Cité à comparoître, j'étois obligé d'obéir; au lieu qu'un décret de prise de corps ne m'ordonnant rien, je puis demeurer tranquille. Ce n'est pas que je ne veuille purger le décret, & me rendre dans les prisons en tems & lieu, curieux d'entendre ce qu'on peut avoir à me dire, car j'avoue que je ne l' imagine pas. Quant à présent, je pense qu'il est à propos de laisser au Conseil le tems de revenir sur lui-même, & de mieux voir ce qu'il a fait. D'ailleurs,

il feroit à craindre que dans ce moment de chaleur , quelques citoyens ne vissent pas sans murmure le traitement qui m'est destiné , & cela pourroit ranimer des aigreurs qui doivent rester à jamais éteintes. Mon intention n'est pas de jouer un rôle , mais de remplir mon devoir.

Je ne puis vous dissimuler, cher M<sup>\*\*\*</sup>, que quelque pénétré que je sois de votre conduite dans cette affaire , je ne saurois l'approuver. Le zele que vous marquez ouvertement pour mes intérêts, ne me fait aucun bien présent, & me nuit beaucoup pour l'avenir en vous nuisant à vous-même. Vous vous ôtez un crédit que vous auriez employé très-utilement pour moi dans un tems plus heureux. Apprenez à louvoyer, mon jeune ami, & ne heurtez jamais de front les passions des hommes, quand vous voulez les ramener à la raison. L'envie & la haine sont maintenant contre moi à leur comble. Elles diminueront quand ayant depuis long-tems cessé d'écrire, je commencerai d'être oublié du public & qu'on ne craindra plus de moi la vérité. Alors, si je suis encore, vous me servirez & l'on vous écoutera.

Maintenant

Maintenant taisez-vous ; respectez la décision des Magistrats & l'opinion publique ; ne m'abandonnez pas ouvertement , ce seroit une lâcheté ; mais parlez peu de moi , n'affectez point de me défendre , écrivez-moi rarement , & sur-tout gardez-vous de me venir voir : je vous le défends avec toute l'autorité de l'amitié : enfin si vous voulez me servir , servez-moi à ma mode ; je fais mieux que vous ce qui me convient.

J'ai fait assez bien mon voyage , mieux que je n'eusse osé l'espérer. Mais ce dernier coup m'est trop sensible pour ne pas prendre un peu sur ma santé. Depuis quelques jours , je sens des douleurs qui m'annoncent peut être une rechûte. C'est grand dommage de ne pas jouir en paix d'une retraite si agréable. Je suis ici chez un ancien & digne Patron & bienfaiteur (a), dont l'honorable & nombreuse famille m'accable à son exemple d'amitiés & de caresses. Mon bon ami , que j'aime à être bien voulu & caressé ! il me semble que je ne suis plus malheureux quand on m'ai-

---

(a) M. D. Roguin.

me : la bienveillance est douce à mon cœur, elle me dédommage de tout. Cher M<sup>\*\*\*</sup>, un tems viendra peut-être que je pourrai vous presser contre mon sein, & cet espoir me fait encore aimer la vie.



## L E T T R E

A M. DE GINGINS DE MOIRY.

Yverdun, le 22 Juin 1762.

M O N S I E U R ,

**V**ous verrez par la lettre ci-jointe que je viens d'être décrété à Geneve de prise de corps. Celle que j'ai l'honneur de vous écrire n'a point pour objet ma sûreté personnelle; au contraire, je fais que mon devoir est de me rendre dans les prisons de Geneve, puisqu'on m'y a jugé coupable, & c'est certainement ce que je ferai, sitôt que je serai assuré que ma présence ne causera aucun trouble dans ma patrie. Je fais d'ailleurs que j'ai le bonheur de vivre sous les loix d'un Souverain équitable & éclairé qui ne se gouverne point par

les idées d'autrui , qui peut & qui veut protéger l'innocence opprimée. Mais, Monsieur, il ne me suffit pas dans mes malheurs de la protection même du Souverain , si je ne suis encore honoré de son estime , & s'il ne me voit de bon œil chercher un asyle dans ses Etats. C'est sur ce point, Monsieur, que j'ose implorer vos bontés, & vous supplier de vouloir bien faire au souverain Sénat un rapport de mes respectueux sentimens. Si ma démarche a le malheur de ne pas agréer à LL. EE. je ne veux point abuser d'une protection qu'elles n'accorderoient qu'au malheureux, & dont l'homme ne leur paroîtroit pas digne, & je suis prêt à sortir de leurs Etats, même sans ordre; mais si le défenseur de la cause de Dieu, des loix, de la vertu, trouve grace devant elles, alors, supposé que mon devoir ne m'appelle point à Geneve, je passerai le reste de mes jours dans la confiance d'un cœur droit & sans reproche, soumis aux justes loix du plus sage des Souverains.





# L E T T R E

A M. M \* \* \*.

*A Yverdun, le 24 Juin 1762.*

**E**NCORE un mot, cher M\*\*\*, & nous ne nous écrirons plus qu'au besoin.

Ne cherchez point à parler de moi; mais dans l'occasion dites à nos Magistrats que je les respecterai toujours, même injustes; & à tous nos concitoyens que je les aimerai toujours, même ingrats. Je sens dans mes malheurs que je n'ai point l'ame haineuse; & c'est une consolation pour moi de me sentir bon, aussi dans l'adversité. Adieu, vertueux M\*\*\*, si mon cœur est ainsi pour les autres, vous devez comprendre ce qu'il est pour vous.







L E T T R E  
A MADAME  
CRAMER DE LON.

2 Juillet 1762.

IL y a long-tems , Madame , que rien ne m'étonne plus de la part des hommes, pas même le bien quand ils en font. Heureusement je mets tous les vingt-quatre heures un jour de plus à couvert de leurs caprices ; il faudra bientôt qu'ils se dépêchent , s'ils veulent me rendre la victime de leurs jeux d'enfans.



L E T T R E

A M. DE GINGINS DE MOIRY,

*Membre du Conseil Souverain de la République de Berne , & Seigneur Bail-  
lif à Yverdun.*

Motiers , le 22 Juillet 1762.

J'USE, Monsieur , de la permission que vous m'avez donnée , de rappeler à

N 3

vosre souvenir un homme dont le cœur plein de vous & de vos bontés, conservera toujours chèrement les sentimens que vous lui avez inspirés. Tous mes malheurs me viennent d'avoir trop bien pensé des hommes. Ils me font sentir combien je m'étois trompé. J'avois besoin, Monsieur, de vous connoître, vous & le petit nombre de ceux qui vous ressembloit, pour ne pas me reprocher une erreur qui m'a coûté si cher. Je savois qu'on ne pouvoit dire impunément la vérité dans ce siècle, ni peut-être dans aucun autre; je m'attendois à souffrir pour la cause de Dieu; mais je ne m'attendois pas, je l'avoue, aux traitemens inouis que je viens d'éprouver. De tous les maux de la vie humaine, l'opprobre & les affrons sont les seuls auxquels l'honnête-homme n'est point préparé. Tant de barbarie & d'acharnement m'ont surpris au dépourvu. Calomnié publiquement par des hommes établis pour venger l'innocence; traité comme un malfaiteur dans mon propre pays que j'ai tâché d'honorer; poursuivi, chassé d'asyle en asyle, sentant à la fois mes propres maux & la honte de ma patrie, j'avois l'ame émue

& troublée, j'étois découragé fans vous. Homme illustre & respectable, vos consolations m'ont fait oublier ma misere, vos discours ont élevé mon cœur, votre estime m'a mis en état d'en demeurer toujours digne : j'ai plus gagné par votre bienveillance que je n'ai perdu par mes malheurs. Vous me la conserverez, Monsieur, je l'espere, malgré les hurlemens du fanatisme & les adroites noirceurs de l'impiété. Vous êtes trop vertueux pour me haïr d'avoir osé croire en Dieu, & trop sage pour me punir d'user de la raison qu'il m'a donnée.



## L E T T R E

A MYLORD MARECHAL.

Juillet 1762.

---

*Vitam impendere vero.*


---

MYLORD,

UN pauvre Auteur pros crit de France, de sa patrie, du canton de Berne,

pour avoir dit ce qu'il pensoit être utile & bon , vient chercher un asyle dans les Etats du Roi. Mylord , ne me l'accordez pas si je suis coupable , car je ne demande point de grace & ne crois point en avoir besoin : mais si je ne suis qu'opprimé , il est digne de vous & de Sa Majesté de ne me pas refuser le feu & l'eau qu'on veut m'ôter par toute la terre. J'ai cru vous devoir déclarer ma retraite , & mon nom trop connu par mes malheurs : ordonnez de mon sort , je suis soumis à vos ordres ; mais si vous m'ordonnez aussi de partir dans l'état où je suis , obéir m'est impossible , & je ne saurois plus où fuir.

Daignez , Mylord , agréer les assurances de mon profond respect.



## L E T T R E

A M. M\*\*\*.

Motiers , Juillet 1762.

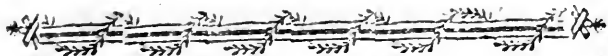
J'AI rempli ma mission , Monsieur , j'ai dit tout ce que j'avois à dire , je regarde ma carrière comme finie ; il ne

me reste plus qu'à souffrir & mourir ; le lieu où cela doit se faire est assez indifférent. Il importoit peut-être que parmi tant d'Auteurs menteurs & lâches , il en existât un d'une autre espece , qui osât dire aux hommes des vérités utiles qui feroient leur bonheur s'ils sa-voient les écouter. Mais il n'importoit pas que cet homme ne fût point persécuté ; au contraire , on m'accuseroit peut-être d'avoir calomnié mon siecle , si mon histoire même n'en disoit plus que mes écrits ; & je suis presque obligé à mes contemporains de la peine qu'ils prennent à justifier mon mépris pour eux. On en lira mes écrits avec plus de confiance. On verra même , & j'en suis fâché , que j'ai souvent trop bien pensé des hommes. Quand je sortis de France , je voulus honorer de ma retraite l'Etat de l'Europe pour lequel j'avois le plus d'estime , & j'eus la simplicité de croire être remercié de ce choix. Je me suis trompé ; n'en parlons plus. Vous vous imaginez bien que je ne suis pas , après cette épreuve , tenté de me croire ici plus solidement établi. Je veux rendre encore cet honneur à votre pays de penser que la sô-

reté que je n'y ai pas trouvée , ne se trouvera pour moi nulle part. Ainsi , si vous voulez que nous nous voyons ici , venez , tandis qu'on m'y laisse ; je serai charmé de vous embrasser.

Quant à vous , Monsieur , & à votre estimable société , je suis toujours à votre égard dans les mêmes dispositions où je vous écrivis de Montmorenci ; je prendrai toujours un véritable intérêt au succès de votre entreprise ; & si je n'avois formé l'inébranlable résolution de ne plus écrire , à moins que la furie de mes persécuteurs ne me force à reprendre enfin la plume pour ma défense , je me ferois un honneur & un plaisir d'y contribuer ; mais , Monsieur , les maux & l'adversité ont achevé de m'ôter le peu de vigueur d'esprit qui m'étoit restée ; je ne suis plus qu'un être végétatif , une machine ambulante , il ne me reste qu'un peu de chaleur dans le cœur pour aimer mes amis & ceux qui méritent de l'être ; j'eusse été bien réjoui d'avoir à ce titre le plaisir de vous embrasser.





## L E T T R E

A M. DE MONTMOLLIN.

Motiers, le 24 Août 1762.

M O N S I E U R,

**L**E respect que je vous porte, & mon devoir comme votre paroissien m'oblige, avant d'approcher de la Sainte Table, de vous faire de mes sentimens, en matiere de foi, une déclaration devenue nécessaire par l'étrange préjugé pris contre un de mes écrits, sur un requisitoire calomnieux, dont on n'ap-  
perçoit pas les principes détestables.

Il est fâcheux que les Ministres de l'Evangile se fassent en cette occasion les vengeurs de l'Eglise Romaine, dont les dogmes intolérans & sanguinaires sont seuls attaqués & détruits dans mon livre, suivant ainsi sans examen une autorité suspecte, faute d'avoir voulu m'entendre, ou faute même de m'avoir lu. Comme vous n'êtes pas, Monsieur, dans ce cas-là, j'attends de vous un jugement plus équitable. Quoi qu'il en

soit, l'ouvrage porte en soi tous ses éclaircissmens ; & comme je ne pourrois l'expliquer que par lui-même, je l'abandonne tel qu'il est au blâme ou à l'approbation des sages, sans vouloir le défendre ni le désavouer.

Me bornant donc à ce qui regarde ma personne, je vous déclare, Monsieur, avec respect, que depuis ma réunion à l'Eglise dans laquelle je suis né, j'ai toujours fait de la Religion Chrétienne Réformée, une profession d'autant moins suspecte, qu'on n'exigeoit de moi dans le pays où j'ai vécu, que de garder le silence, & laisser quelques doutes à cet égard, pour jouir des avantages civils dont j'étois exclus par ma Religion. Je suis attaché de bonne foi à cette Religion véritable & sainte, & je le serai jusqu'à mon dernier soupir. Je desire être toujours uni extérieurement à l'Eglise, comme je le suis dans le fond de mon cœur ; & quelque consolant qu'il soit pour moi de participer à la communion des fidèles, je le desire, je vous proteste, autant pour leur édification, & pour l'honneur du culte, que pour mon propre avantage : car il n'est pas bon qu'on pense



qu'un homme de bonne foi qui raisonne, ne peut être un membre de Jesus-Christ.

J'irai, Monsieur, recevoir de vous une réponse verbale, & vous consulter sur la maniere dont je dois me conduire en cette occasion, pour ne donner ni surprise au Pasteur que j'honore, ni scandale au troupeau que je voudrois édifier.

Agréez, Monsieur, je vous supplie, les assurances de tout mon respect.



## L E T T R E

A M. DAVID HUME.

Motiers-Travers, le 19 Février 1763.

**J**E n'ai reçu qu'ici, Monsieur, & depuis peu, la lettre dont vous m'honoriez à Londres, le 2 Juillet dernier, supposant que j'étois dans cette Capitale. C'étoit sans doute dans votre nation, & le plus près de vous qu'il m'eût été possible, que j'aurois cherché ma retraite, si j'avois prévu l'accueil qui m'attendoit dans ma patrie. Il n'y avoit

qu'elle que je pusse préférer à l'Angleterre, & cette prévention, dont j'ai été trop puni, m'étoit alors bien pardonnable ; mais, à mon grand étonnement, & même à celui du public, je n'ai trouvé que des affronts & des outrages où j'espérois, sinon, de la reconnoissance, au moins des consolations. Que de choses m'ont fait regretter l'asyle & l'hospitalité philosophique qui m'attendoient près de vous ! Toutefois mes malheurs m'en ont toujours rapproché en quelque maniere. La protection & les bontés de Mylord Maréchal, votre illustre & digne compatriote, m'ont fait trouver, pour ainsi dire l'Ecosse au milieu de la Suisse ; il vous a rendu présent à nos entretiens ; il m'a fait faire avec vos vertus la connoissance que jen'avois faite encore qu'avec vos talens ; il m'a inspiré la plus tendre amitié pour vous & le plus ardent desir d'obtenir la vôtre, avant que je fusse que vous étiez disposé à me l'accorder. Jugez, quand je trouve ce penchant réciproque, combien j'aurois de plaisir à m'y livrer ! Non, Monsieur, je ne vous rendois que la moitié de ce qui vous étoit dû quand je

n'avois pour vous que de l'admiration. Vos grandes vues, votre étonnante impartialité, votre génie, vous élèveroient trop au-dessus des hommes si votre bon cœur ne vous en rapprochoit. Mylord Maréchal, en m'apprenant à vous voir encore plus aimable que sublime, me rend tous les jours votre commerce plus desirable, & nourrit en moi l'empressement qu'il m'a fait naître de finir mes jours près de vous. Monsieur, qu'une meilleure santé, qu'une situation plus commode ne me met-elle à portée de faire ce voyage comme je le désirerois! Que ne puisse espérer de nous voir un jour rassemblés avec Mylord dans votre commune Patrie, qui deviendrait la mienne! Je bénirois dans une société si douce les malheurs par lesquels j'y fus conduit, & je croirois n'avoir commencé de vivre que du jour qu'elle auroit commencé. Puissé-je voir, ce heureux jour plus désiré qu'espéré! Avec quel transport je m'écrierois en touchant l'heureuse terre où sont nés David Hume & le Maréchal d'Ecosse:

*Salve, fatis mihi debita tellus!*

*Hæc domus, hæc patria est.*

J. J. R.



## L E T T R E

A M M. ....

Motiers , le 1 Mars 1763.

**J'**Ai lu , Monsieur , avec un vrai plaisir , la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , & j'y ai trouvé , je vous jure , une des meilleures critiques qu'on ait faite de mes Ecrits. Vous êtes élève & parent de M. Marcel ; vous défendez votre maître , il n'y a rien là que de louable ; vous professez un art sur lequel vous me trouvez injuste & mal instruit , & vous le justifiez ; cela est assurément très-permis ; je vous paroïs un personnage fort singulier , tout au moins , & vous avez la bonté de me le dire plutôt qu'au public. On ne peut rien de plus honnête ; & vous me mettez , par vos censures , dans le cas de vous devoir des remerciemens.

Je ne fais si je m'excuserai fort bien près de vous en vous avouant que les singeries dont j'ai taxé M. Marcel , tombent bien moins sur son art , que sur

sa maniere de le faire valoir. Si j'ai tort même en cela, je l'ai d'autant plus que ce n'est point d'après autrui que je l'ai jugé, mais d'après moi-même. Car, quoique vous en puissiez dire, j'étois quelquefois admis à l'honneur de lui voir donner les leçons; & je me souviens que, tout autant de profanes que nous étions là, sans excepter son écolière, nous ne pouvions nous tenir de rire à la gravité magistrale avec laquelle il prononçoit ses savans apophtegmes. Encore une fois, Monsieur, je ne prétends point m'excuser en ceci; tout au contraire : j'aurois mauvaise grace à vous soutenir que M. Marcel faisoit des fingeries, à vous qui peut-être, vous trouvez bien de l'imiter; car mon dessein n'est assurément ni de vous offenser ni de vous déplaire.

Quant à l'ineptie avec laquelle j'ai parlé de votre art, ce tort est plus naturel qu'excusable; il est celui de quiconque se mêle de parler de ce qu'il ne fait pas. Mais un honnête-homme qu'on avertit de sa faute, doit la réparer, & c'est ce que je crois ne pouvoir mieux faire en cette occasion,

qu'en publiant franchement votre lettre & vos corrections, devoir que je m'engage à remplir en tems & lieu. Je ferai, Monsieur, avec grand plaisir, cette réparation publique à la danse & à M. Marcel, pour le malheur que j'ai eu de leur manquer de respect. J'ai pourtant quelque lieu de penser que votre indignation se fût un peu calmée, si mes vieilles rêveries eussent obtenu grace devant vous. Vous auriez vu que je ne suis pas si ennemi de votre art que vous m'accusez de l'être, & que ce n'est pas une grande objection à me faire, que son établissement dans mon pays, puisque j'y ai proposé moi même des bals publics desquels j'ai donné le plan. Monsieur, faites grace à mes torts en faveur de mes services; & quand j'ai scandalisé pour vous les gens austères, pardonnez-moi quelques déraisonnemens, sur un art duquel j'ai si bien mérité.

Quelque autorité cependant qu'aient sur moi vos décisions, je tiens encore un peu, je l'avoue, à la diversité des caractères dont je proposois l'introduction dans la danse. Je ne vois pas bien encore ce que vous y trouvez d'im-

praticable, & il me paroît moins évident qu'à vous, qu'on s'ennuyeroit davantage quand les danses feroient plus variées. Je n'ai jamais trouvé que ce fût un amusement bien piquant pour une assemblée, que cette enfilade d'éternels menuets par lesquels on commence & poursuit un bal, & qui ne disent tous que la même chose, parce qu'ils n'ont tous qu'un seul caractère; au lieu qu'en leur en donnant seulement deux, tels par exemple, que ceux de la Blonde & de la Brune, on les eût pu varier de quatre manieres qui les eussent rendus toujours pittoresques, & plus souvent intéressans. La Blonde avec le Brun, la Brune avec le Blond, la Brune avec le Brun, & la Blonde avec le Blond. Voilà l'idée ébauchée; il est aisé de la perfectionner & de l'étendre : car vous comprenez bien, Monsieur, qu'il ne faut pas presser ces différences de Blonde & de Brune; le teint ne décide pas toujours du tempérament : telle Brune & Blonde par l'indolence ; telle Blonde & Brune par la vivacité : & l'habile Artiste ne juge pas du caractère par les cheveux.

Ce que je dis du menuet, pourquoi

ne le dirois-je pas des contredanses, & de la plate symétrie sur laquelle elles sont toutes dessinées? Pourquoi n'y introduiroit-on pas de savantes irrégularités, comme dans une bonne décoration; des oppositions & des contrastes comme dans les parties de la Musique? On fait bien chanter ensemble Héraclite & Démocrite; pourquoi ne les feroit-on pas danser?

Quels tableaux charmans, quels scènes variées, ne pourroit point introduire dans la danse, un génie inventeur, qui sauroit la tirer de sa froide uniformité, & lui donner un langage & des sentimens comme en a la musique! Mais votre M. Marcel n'a rien inventé que des phrases qui sont mortes avec lui; il a laissé son art dans le même état où il l'a trouvé; il l'eût servi plus utilement, en perorant un peu moins, & dessinant davantage; & au lieu d'admirer tant de choses dans un menuet, il eût mieux fait de les y mettre. Si vous vouliez faire un pas de plus, vous, Monsieur, que je suppose homme de génie, peut-être au lieu de vous amuser à censurer mes idées, cherchiez-vous à étendre &



rectifier les vues qu'elles vous offrent : vous deviendriez créateur dans votre art ; vous rendriez service aux hommes , qui ont tant de besoin qu'on leur apprenne à avoir du plaisir ; vous immortaliseriez votre nom , & vous auriez cette obligation à un pauvre solitaire qui ne vous a point offensé , & que vous voulez haïr sans sujet.

Croyez-moi , Monsieur , laissez-là des critiques qui ne conviennent qu'aux gens sans talens , incapables de rien produire d'eux-mêmes , & qui ne savent chercher de la réputation qu'aux dépens de celle d'autrui. Echauffez votre tête , & travaillez ; vous aurez bientôt oublié ou pardonné mes bavardises , & vous trouverez que les prétendus inconvéniens que vous objectez aux recherches que je propose à faire , seront des avantages quand elles auront réussi. Alors , grace à la variété des genres , l'art aura de quoi contenter tout le monde , & prévenir la jalousie en augmentant l'émulation. Toutes vos écolières pourront briller sans se nuire , & chacune se consolera d'en voir d'autres exceller dans leurs genres , en se disant , j'excelle aussi dans le mien. Au

lieu qu'en leur faisant faire à toutes la même chose, vous laissez sans aucun subterfuge, l'amour-propre humilié ; & comme il n'y a qu'un modele de perfection, si l'une excelle dans le genre unique, il faut que toutes les autres lui cèdent ouvertement la primauté.

Vous avez bien raison, mon cher Monsieur, de dire que je ne suis pas philosophe. Mais vous qui parlez, vous ne feriez pas mal de tâcher de l'être un peu. Cela seroit plus avantageux à votre art que vous semblez le croire. Quoi qu'il en soit, ne fâchez pas les philosophes, je vous le conseille. Car tel d'entr'eux pourroit vous donner plus d'instructions sur la danse, que vous ne pourriez lui en rendre sur la philosophie ; & cela ne laisseroit pas d'être humiliant pour un élève du grand Marcel.

Vous me taxez d'être singulier, & j'espère que vous avez raison. Toutefois vous auriez pu sur ce point, me faire grace en faveur de votre maître : car vous m'avouerez que M. Marcel lui-même étoit un homme fort singulier. Sa singularité, je l'avoue, étoit plus lucra-

tive que la mienne; si c'est-là ce que vous me reprochez il faut bien passer condamnation. Mais quand vous m'accusez aussi de n'être pas philosophe, c'est comme si vous m'accusiez de n'être pas maître à danser. Si c'est un tort à tout homme de ne pas savoir son métier, ce n'en est point un de ne pas savoir le métier d'un autre. Je n'ai jamais aspiré à devenir philosophe; je ne me suis jamais donné pour tel : je ne le fus, ni ne le suis, ni ne veux l'être. Peut-on forcer un homme à mériter malgré lui, un titre qu'il ne veut pas porter? Je fais qu'il n'est permis qu'aux philosophes de parler philosophie; mais il est permis à tout homme de parler de la philosophie, & je n'ai rien fait de plus. J'ai bien aussi parlé quelquefois de la danse, quoique je ne sois pas danseur; & si j'en ai parlé même avec trop de zèle à votre avis, mon excuse est que j'aime la danse, au lieu que je n'aime point du tout la philosophie. J'ai pourtant eu rarement la précaution que vous me prescrivez, de danser avec les filles, pour éviter la tentation. Mais j'ai eu souvent l'audace de courir le risque tout entier, en osant les voir danser sans dan-

fer moi-même. Ma seule précaution a été de me livrer moins aux impressions des objets , qu'aux réflexions qu'ils me faisoient naître , & de rêver quelquefois pour n'être pas séduit. Je suis fâché, mon cher Monsieur , que mes rêveries aient eu le malheur de vous déplaire. Je vous assure que ce ne fut jamais mon intention; & je vous salue de tout mon cœur.



## L E T T R E

*A M. D E \* \* \*.*

Motiers, le 6 Mars 1763.

**J'**AI eu, Monsieur, l'imprudence de lire le mandement que M. l'Archevêque de Paris a donné contre mon livre, la foiblesse d'y répondre , & l'étourderie d'envoyer aussi-tôt cette réponse à Rey. Revenu à moi , j'ai voulu la retirer ; il n'étoit plus tems ; l'impression en étoit commencée , & il n'y a plus de remède à une sottise faite. J'espère au moins que ce sera la dernière en ce genre. Je prends la liberté de vous faire adresser  
par

par la poste, deux exemplaires de ce misérable écrit; l'un que je vous supplie d'agréer, & l'autre pour M.... à qui je vous prie de vouloir bien le faire passer, non comme une lecture à faire ni pour vous ni pour lui, mais comme un devoir dont je m'acquitte envers l'un & l'autre. Au reste, je suis persuadé, vu ma position particuliere, vu la gêne à laquelle j'étois asservi à tant d'égards, vu le bavardage ecclésiastique auquel j'étois forcé de me conformer, vu l'indécence qu'il y auroit à s'échauffer en parlant de soi, qu'il eût été facile à d'autres de mieux faire, mais impossible de faire bien. Ainsi, tout le mal vient d'avoir pris la plume quand il ne falloit pas.

---

## L E T T R E

A M. K.

*Motiers, le 17 Mars 1763.*

**S**I jeune, & déjà marié! Monsieur, vous avez entrepris de bonne heure une grande tâche. Je fais que la maturité de l'esprit peut suppléer à l'âge,  
*Œuv. Posth. Tom. VI. O.*

& vous m'avez paru promettre ce supplément. Vous vous connoissez d'ailleurs en mérite, & je compte sur celui de l'épouse que vous vous êtes choisie. Il n'en faut pas moins, cher K\*\*\*, pour rendre heureux un établissement si précocé. Votre âge seul m'alarme pour vous; tout le reste me rassure. Je suis toujours persuadé que le vrai bonheur de la vie est dans un mariage bien assorti; & je ne le suis pas moins que tout le succès de cette carrière dépend de la façon de la commencer. Le tour que vont prendre vos occupations, vos soins, vos manières, vos affections domestiques, durant la première année, décidera de toutes les autres. C'est maintenant que *le sort de vos jours est entre vos mains*; plus tard il dépendra de vos habitudes. Jeunes époux, vous êtes perdus, si vous n'êtes qu'amans; mais soyez amis de bonne heure, pour l'être toujours. La confiance qui vaut mieux que l'amour lui survit & le remplace. Si vous savez l'établir entre vous, votre maison vous plaira plus qu'aucune autre; & dès qu'une fois vous serez mieux chez vous que par-tout ailleurs, je vous promets du bonheur pour

le reste de votre vie. Mais ne vous mettez pas dans l'esprit d'en chercher au loin, ni dans la célébrité, ni dans les plaisirs, ni dans la fortune. La véritable félicité ne se trouve point au dehors; il faut que votre maison vous suffise, ou jamais rien ne vous suffira.

Conséquemment à ce principe, je crois qu'il n'est pas tems, quant à présent, de songer à l'exécution du projet dont vous m'avez parlé. La société conjugale doit vous occuper plus que la société helvétique; avant que de publier les annales de celle-ci, mettez-vous en état d'en fournir le plus bel article. Il faut qu'en rapportant les actions d'autrui, vous puissiez dire comme le Corregge : & moi aussi je suis homme.

Mon cher K\*\*\*, je crois voir germer beaucoup de mérite parmi la jeunesse Suisse, mais la maladie universelle vous gagne tous. Ce mérite cherche à se faire imprimer, & je crains bien que de cette manie dans les gens de votre état, il ne résulte un jour à la tête de vos Républiques plus de petits Auteurs que de grands hommes. Il n'appartient pas à tous d'être des Haller.

Vous m'avez envoyé un livre très-

précieux , & de fort belles cartes ; comme d'ailleurs vous avez acheté l'un & l'autre , il n'y a aucune parité à faire , en aucun sens , entre ces envois & le barbouillage dont vous faites mention. De plus , vous vous rappellerez , s'il vous plaît , que ce sont des commissions dont vous avez bien voulu vous charger , & qu'il n'est pas honnête de transformer des commissions en présens. Ayez donc la bonté de me marquer ce que vous coûtent ces emplettes , afin qu'en acceptant la peine qu'elles vous ont données ; d'aussi bon cœur que vous l'avez prise , je puisse au moins vous rendre vos déboursés ; sans quoi , je prendrai le parti de vous renvoyer le livre & les cartes.

Adieu très-bon & aimable K\*\*\* , faites , je vous prie , agréer mes hommages à Madame votre épouse ; dites-lui combien elle a de droit à ma reconnaissance , en faisant le bonheur d'un homme que j'en crois si digne , & auquel je prends un si tendre intérêt.







## L E T T R E

A M. D. R.

*Motiers , Mars 1763.*

**J**E ne trouve pas , très-bon Papa , que vous ayez interprété ni bénévolement , ni raisonnablement la raison de décence & de modestie qui m'empêcha de vous offrir mon portrait , & qui m'empêchera toujours de l'offrir à personne. Cette raison n'est point , comme vous le prétendez un cérémonial , mais une convenance tirée de la nature des choses , & qui ne permet à nul homme discret de porter ni sa figure ni sa personne , où elles ne sont pas invitées , comme s'il étoit sûr de faire en cela un cadeau. Au lieu que c'en doit être un pour lui , quand on lui témoigne là-dessus quelqu'empressement. Voilà le sentiment que je vous ai manifesté , & au lieu duquel vous me prêtez l'intention de ne vouloir accorder un tel présent qu'aux prières. C'est me supposer un motif de fatuité où j'en mettois un

de modestie. Cela ne me paroît pas dans l'ordre ordinaire de votre bon esprit.

Vous m'alléguez que les Rois & les Princes donnent leurs portraits. Sans doute, ils les donnent à leurs inférieurs comme un honneur ou une récompense ; & c'est précisément pour cela qu'il est impertinent à de petits particuliers de croire honorer leurs égaux comme les Rois honorent leurs inférieurs. Plusieurs Rois donnent aussi leur main à baiser en signe de faveur & de distinction. Dois-je vouloir faire à mes amis la même grace ? Cher Papa , quand je serai Roi , je ne manquerai pas en superbe Monarque , de vous offrir mon portrait enrichi de diamans. En attendant , je n'irai pas sottement m'imaginer que ni vous , ni personne , soit empressé de ma mince figure ; & il n'y a qu'un témoignage bien positif de la part de ceux qui s'en soucient , qui puisse me permettre de le supposer ; sur-tout n'ayant pas le passeport des diamans pour accompagner le portrait.

Vous me citez Samuel Bernard. C'est je vous l'avoue , un singulier modele que vous me proposez à imiter ! J'aurois bien cru que vous me desiriez les

millions, mais non pas ses ridicules. Pour moi, je serois bien fâché de les avoir avec sa fortune; elle seroit beaucoup trop chere à ce prix. Je fais qu'il avoit l'impertinence d'offrir son portrait, même à gens fort au-dessus de lui. Aussi entrant un jour en maison étrangere, dans la garderobe, y trouva-t-il ledit portrait qu'il avoit ainsi donné, fièrement étalé au dessus de la chaise percée. Je fais cette anecdote & bien d'autres plus plaisantes de quelqu'un qu'on en pouvoit croire, car c'étoit le Président de Boulainvilliers.

Monsieur \*\*\*. donnoit son portrait. Je lui en fais mon compliment. Tout ce que je fais, c'est que si ce portrait est l'estampe fastueuse que j'ai vu avec des vers pompeux au-dessous, il falloit que pour oser faire un tel présent lui-même, ledit Monsieur fût le plus grand fat que la terre ait porté. Quoi qu'il en soit, j'ai vécu aussi quelque peu avec des gens à portraits, & à portraits recherchables: je les ai vu tous avoir d'autres maximes, & quand je ferois tant que de vouloir imiter des modeles, je vous avoue que ce ne sera ni le Juif Bernard, ni Monsieur \*\*\*.

que je choisirai pour cela. On n'imité que les gens à qui l'on voudroit ressembler.

Je vous dis , il est vrai , que le portrait que je vous montrai , étoit le seul que j'avois ; mais j'ajoutai que j'en attendois d'autres , & qu'on le gravoit encore en Arménien. Quand je me rappelle qu'à peine y daignâtes-vous jeter les yeux , que vous ne m'en dîtes pas un seul mot , que vous marquâtes là-dessus la plus profonde indifférence , je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il auroit fallu que je fusse le plus extravagant des hommes , pour croire vous faire le moindre plaisir en vous le présentant ; & je dis dès le même soir à Mademoiselle le Vasseur la mortification que vous m'aviez faite ; car j'avoue que j'avois attendu & même mendié quelque mot obligeant qui me mît en droit de faire le reste. Je suis bien persuadé maintenant , que ce fut discrétion & non dédain de votre part ; mais vous me permettrez de vous dire que cette discrétion étoit pour moi un peu humiliante , & que c'étoit donner un grand prix aux deux sols qu'un tel portrait peut valoir.



## L E T T R E

A MILORD MARECHAL;

*Le 21 Mars 1763.*

**I**L y a dans votre lettre du 19 un article qui m'a donné des palpitations; c'est celui de l'Ecosse. Je ne vous dirai là dessus qu'un mot, c'est que je donneroislà moitié desjours qui me restent pour y passer l'autre avec vous. Mais pour Colombier, ne comptez pas sur moi; je vous aime, Mylord, mais il faut que mon séjour me plaise, & je ne puis souffrir ce pays-là.

Il n'y a rien d'égal à la position de Frédéric. Il paroît qu'il en sent tous les avantages, & qu'il saura bien les faire valoir. Tout le pénible & le difficile est fait; tout ce qui demandoit le concours de la fortune est fait. Il ne lui reste à présent à remplir que des soins agréables, & dont l'effet depend de lui. C'est de ce moment qu'il va s'élever, s'il veut, dans la postérité un monument unique, car il n'a travaillé

jusqu'ici que pour son siècle. Le seul piège dangereux qui désormais lui reste à éviter est celui de la flatterie ; s'il se laisse louer , il est perdu. Qu'il sache qu'il n'y a plus d'éloges dignes de lui que ceux qui sortiront des cabanes de ses payfans.

Savez-vous , Mylord , que Voltaire cherche à se raccommoder avec moi ? Il a eu sur mon compte un long entretien avec M\*\*\* , dans lequel il a supérieurement joué son rôle : il n'y en a point d'étranger au talent de ce grand comédien , *dolis instructus & arte pelasgâ*. Pour moi , je ne puis lui promettre une estime qui ne dépend pas de moi : mais à cela près , je serai , quand il le voudra , toujours prêt à tout oublier. Car , je vous jure , Mylord , que de toutes les vertus chrétiennes , il n'y en a point qui me coûte moins que le pardon des injures. Il est certain que si la protection des Calas lui a fait grand honneur , les persécutions qu'il m'a fait effuyer à Geneve , lui en ont peu fait à Paris ; elles y ont excité un cri universel d'indignation. J'y jouis , malgré mes malheurs , d'un honneur qu'il n'aura jamais nulle part ; c'est d'avoir

l'ai laissé ma mémoire en estime dans le pays où j'ai vécu. Bonjour, Mylord.



## L E T T R E

A MADAME DE \*\*\*.

*Le 27 Mars 1763.*

**Q**UE votre lettre, Madame, m'a donné d'émotions diverses ! Ah ! cette pauvre Madame de \*\*\* .... ! Pardonnez si je commence par elle. Tant de malheurs ..... une amitié de treize ans ... • Femme aimable & infortunée ! .... vous la plaignez, Madame ; vous avez bien raison : son mérite doit vous intéresser pour elle ; mais vous la plaindriez bien davantage , si vous aviez vu comme moi , toute sa résistance à ce fatal mariage. Il semble qu'elle prévoyoit son sort. Pour celle - là , les écus ne l'ont pas éblouie ; on l'a bien rendue malheureuse malgré elle. Hélas ! elle n'est pas la seule. De combien de maux j'ai à gémir ! Je ne suis point étonné des bons procédés de Madame \*\*\* ; rien de bien ne me surprendra de sa

part; je l'ai toujours estimée & honorée; mais avec tout cela elle n'a pas l'ame de Madame de \* \* \*. Dites - moi ce qu'est devenu ce misérable : je n'ai plus entendu parler de lui.

Je pense bien comme vous, Madame; je n'aime point que vous soyez à Paris. Paris, le siege du goût & de la politesse, convient à votre esprit, à votre ton, à vos manieres; mais le séjour du vice ne convient point à vos mœurs, & une ville où l'amitié ne résiste ni à l'adversité ni à l'absence, ne sauroit plaire à votre cœur. Cette contagion ne le gagnera pas; n'est-ce pas, Madame? Que ne lisez-vous dans le mien, l'attendrissement avec lequel il m'a dicté ce mot-là! L'heureux ne sait s'il est aimé, dit un Poëte latin; & moi j'ajoute, l'heureux ne fait pas aimer. Pour moi, graces au ciel, j'ai bien fait toutes mes épreuves; je fais à quoi m'en tenir sur le cœur des autres & sur le mien. Il est bien constaté qu'il ne me reste que vous seule en France, & quelqu'un qui n'est pas encore jugé, mais qui ne tardera pas à l'être.

S'il faut moins regretter les amis que l'adversité nous ôte, que priser ceux



qu'elle nous donne, j'ai plus gagné que perdu : car elle m'en a donné un qu'assurément elle ne m'ôtera pas. Vous comprenez que je veux parler de Mylord Maréchal. Il m'a accueilli, il m'a honoré dans mes disgraces, plus peut-être qu'il n'eût fait durant ma prospérité. Les grandes ames ne portent pas seulement du respect au mérite, elles en portent encore au malheur. Sans lui j'étois tout aussi mal reçu dans ce pays que dans les autres, & je ne voyois plus d'asyle autour de moi. Mais un bienfait plus précieux que sa protection, est l'amitié dont il m'honore, & qu'assurément je ne perdrai point. Il me restera celui-là, j'en répons. Je suis bien aise que vous m'ayez marqué ce qu'en pensoit M. d'A\*\*\*; cela me prouve qu'il se connoit en homme ; & qui s'y connoit est de leur classe. Je compte aller voir ce digne protecteur, avant son départ pour Berlin : je lui parlerai de M. d'A\*\*\* & de vous, Madame ; il n'y a rien de si doux pour moi, que de voir ceux qui m'aiment s'aimer entr'eux.

Quand des Quidams sous le nom de S\*\*\*, ont voulu se porter pour juges de mon livre, & se sont, aussi bêtement

qu'insolamment , arrogé le droit de me censurer ; après avoir rapidement parcouru leur sot écrit , je l'ai jetté par terre , & j'ai craché dessus pour toute réponse. Mais je n'ai pu lire avec le même dédain , le Mandement qu'a donné contre moi M. l'Archevêque de Paris ; premierement parce que l'ouvrage en lui-même est beaucoup moins inepte ; & parce que , malgré les travers de l'Auteur , je l'ai toujours estimé & respecté. Ne jugeant donc pas cet écrit indigne d'une réponse , j'en ai fait une qui a été imprimé en Hollande , & qui , si elle n'est pas encore publique , le sera dans peu. Si elle pénètre jusqu'à Paris & que vous en entendiez parler , Madame , je vous prie de me marquer naturellement ce qu'on en dit ; il m'importe de le savoir. Il n'y a que vous de qui je puisse apprendre ce qui se passe à mon égard , dans un pays où j'ai passé une partie de ma vie , où j'ai eu des amis , & qui ne peut me devenir indifférent. Si vous n'étiez pas à portée de voir cette lettre imprimée , & que vous pussiez m'indiquer quelqu'un de vos amis qui eût les ports francs , je vous l'enver-

rois d'ici : car quoique la brochure soit petite , en vous l'envoyant directement , elle vous coûteroit vingt fois plus de port , que ne valent l'ouvrage & l'auteur.

Je suis bien touché des bontés de Mademoiselle L\*\*\*. & des soins qu'elle veut bien prendre pour moi ; mais je serois bien fâché qu'un aussi joli travail que le sien , & si digne d'être mis en vue , restât caché sous mes grandes vilaines manches d'Arménien. En vérité , je ne saurois me résoudre à le profaner ainsi , ni par conséquent à l'accepter , à moins qu'elle ne m'ordonne à le porter en écharpe ou en collier , comme un ordre de chevalerie institué en son honneur.

Bonjour, Madame, recevez les hommages de votre pauvre voisin. Vous venez de me faire passer un demi-heure délicieuse , & en vérité j'en avois besoin ; car , depuis quelques mois , je souffre presque sans relâche de mon mal & de mes chagrins. Mille choses , je vous supplie , à Monsieur le Marquis.



## L E T T R E

A M A D A M E \* \* \*.

31 Octobre 1762.

EN m'annonçant, Madame, dans votre lettre du 22 Septembre (c'est je crois le 22 Octobre) un changement avantageux dans mon sort, vous m'avez d'abord fait croire que les hommes qui me persécutent, s'étoient lassés de leurs méchancetés; que le Parlement de Paris avoit levé son inique décret; que le Magistrat de Geneve avoit reconnu son tort; & que le public me rendoit enfin justice. Mais loin de-là, je vois par votre lettre même qu'on m'intente encore de nouvelles accusations: le changement de sort que vous m'annoncez se réduit à des offres de subsistance dont je n'ai pas besoin quant à présent. Et comme j'ai toujours compté pour rien, même en santé, un avenir aussi incertain que la vie humaine, c'est pour moi, je vous ju-

re, la chose la plus indifférente que d'avoir à dîner dans trois ans d'ici.

Il s'en faut beaucoup, cependant, que je sois insensible aux bontés du Roi de Prusse; au contraire, elles augmentent un sentiment très-doux, savoir l'attachement que j'ai conçu pour ce grand Prince. Quant à l'usage que j'en dois faire, rien ne presse pour me résoudre, & j'ai du tems pour y penser.

A l'égard des offres de M. Stanley, comme elles sont toutes pour votre compte, Madame, c'est à vous de lui en avoir obligation. Je n'ai point ouï parler de la lettre qu'il vous a dit m'avoir écrite.

Je viens maintenant au dernier article de votre lettre, auquel j'ai peine à comprendre quelque chose, & qui me surprend à tel point, sur-tout après les entretiens que nous avons eu sur cette matière, que j'ai regardé plus d'une fois à l'écriture pour voir si elle étoit bien de votre main. Je ne fais ce que vous pouvez désapprouver dans la lettre que j'ai écrite à mon Pasteur, dans une occasion nécessaire. A vous entendre avec votre Ange,

on diroit qu'il s'agissoit d'embrasser une religion nouvelle, tandis qu'il ne s'agissoit que de rester comme auparavant dans la communion de mes pères & de mon pays, dont on cherchoit à m'exclure; il ne falloit point pour cela d'autre Ange que le Vicaire Savoyard. S'il consacroit en simplicité de conscience dans un culte plein de mystères inconcevables, je ne vois pas pourquoi J. J. Rousseau ne communieroit pas de même dans un culte où rien ne choque sa raison; & je vois encore moins pourquoi, après avoir jusqu'ici professé ma religion chez les Catholiques, sans que personne m'en fît un crime, on s'avise tout-d'un-coup de m'en faire un fort étrange de ce que je ne la quitte pas en pays Protestant.

Mais pourquoi cet appareil d'écrire une lettre? Ah! pourquoi? Le voici. M. de Voltaire me voyant opprimé par le Parlement de Paris, avec la générosité naturelle à lui & à son parti, saisit ce moment de me faire opprimer de même à Geneve, & d'opposer une barrière insurmontable à mon retour dans ma patrie. Un des plus surs moyens qu'il employa pour

cela, fut de me faire regarder comme déserteur de ma religion : car là-dessus nos loix sont formelles, & tout citoyen ou bourgeois qui ne professe pas la religion qu'elles autorisent perd par-là même son droit de Cité. Ils travaillèrent donc de toutes leurs forces lui & le Jongleur à soulever les Ministres; ils ne réussirent pas avec ceux de Geneve qui les connoissent, mais ils ameuterent tellement ceux du pays de Vaud, que malgré la protection & l'amitié de M. le Baillif d'Yverdon & de plusieurs Magistrats, il fallut sortir du Canton de Berne. On tenta de faire la même chose en ce pays; le Magistrat municipal de Neuchâtel défendit mon livre; la classe des Ministres le déféra; le Conseil d'Etat, alloit le défendre dans tout l'Etat, & peut-être procéder contre ma personne : mais les ordres de Mylord Maréchal, & la protection déclarée du Roi l'arrêterent tout court, il fallut me laisser tranquille. Cependant le tems de la communion approchoit, & cette époque alloit décider si j'étois séparé de l'Eglise Protestante, ou si je ne l'étois pas. Dans cette circonstance, ne vou-

lant pas m'exposer à un affront public , ni non plus constater tacitement en ne me présentant pas , la désertion qu'on me reprochoit , je pris le parti d'écrire à M. de Montmollin , Pasteur de la Paroisse , une lettre qu'il a fait courir ; mais dont les Voltairiens ont pris soin de falsifier beaucoup de copies. J'étois bien éloigné d'attendre de cette lettre l'effet qu'elle produisit ; je la regardois comme une protestation nécessaire , & qui auroit son usage en tems & lieu. Quelle fut ma surprise & ma joie de voir dès le lendemain chez moi M. de Montmollin , me déclarer que non-seulement il approuvoit que j'approchasse de la Sainte Table , mais qu'il m'en prioit , & qu'il m'en prioit de l'aveu unanime de tout le Consistoire , pour l'édification de sa paroisse dont j'avois l'approbation & l'estime. Nous eûmes ensuite quelques conférences dans lesquelles je lui développai franchement mes sentimens tels à-peu-près qu'ils sont exposés dans la profession du Vicaire , appuyant avec vérité sur mon attachement constant à l'Évangile & au Christianisme , & ne lui déguisant pas non plus mes



difficultés & mes doutes. Lui de son côté, connoissant assez mes sentimens par mes livres, évita prudemment les points de doctrine qui auroient pu m'arrêter, ou le compromettre; il ne prononça pas même le mot de rétractation; n'insista sur aucune explication, & nous nous séparâmes contents l'un de l'autre. Depuis lors j'ai la consolation d'être reconnu membre de son Eglise; il faut être opprimé, malade, & croire en Dieu pour sentir combien il est doux de vivre parmi les freres.

M. de Montmollin ayant à justifier sa conduite devant ses confreres, fit courir ma lettre. Elle a fait à Geneve un effet qui a mis les Voltairiens au désespoir, & qui a redoublé leur rage. Des foules de Genevois sont accourus à Motiers, m'embrassant avec des larmes de joie, & appelant hautement M. de Montmollin leur bienfaiteur & leur pere. Il est même sûr que cette affaire auroit des suites pour peu que je fusse d'humeur à m'y prêter. Cependant il est vrai que bien des Ministres sont mécontents; voilà, pour ainsi dire, la profession de foi du Vicaire approuvée en tous ses points,

par un de leurs confreres ; ils ne peuvent digérer cela. Les uns murmurent, les autres menacent d'écrire ; d'autres écrivent en effet ; tous veulent absolument des rétractations, & des explications qu'ils n'auront jamais. Que dois-je faire à présent, Madame, à votre avis ? Irai-je laisser mon digne Pasteur dans les lacs où il s'est mis pour l'amour de moi ? l'abandonnerai-je à la censure de ses confreres ? autoriserai-je cette censure par ma conduite & par mes écrits ? & démentant la démarche que j'ai faite, lui laisserai-je toute la honte, & tout le repentir de s'y être prêté ? Non, non, Madame ; on me traitera d'hypocrite tant qu'on voudra ; mais je ne ferai ni un perfide, ni un lâche. Je ne renoncerai point à la religion de mes peres, à cette religion si raisonnable, si pure, si conforme à la simplicité de l'Evangile, où je suis rentré de bonne foi depuis nombre d'années, & que j'ai depuis toujours hautement professée. Je n'y renoncerai point au moment où elle fait toute la consolation de ma vie, & où il importe à l'honnête-homme qui m'y a maintenu, que j'y demeure

fièrement attaché. Je n'en conserverai pas non plus les liens extérieurs, tout chers qu'ils me sont, aux dépens de la vérité, ou de ce que je prends pour elle; & l'on pourroit m'excommunier, & me décréter bien des fois, avant de me faire dire ce que je ne pense pas. Du reste je me consolerais d'une imputation d'hypocrisie, sans vraisemblance & sans preuves. Un Auteur qu'on bannit, qu'on décrète, qu'on brûle pour avoir dit hardiment ses sentimens, pour s'être nommé, pour ne vouloir pas se dédire; un citoyen chérissant sa patrie, qui aime mieux renoncer à son pays qu'à sa franchise, & s'expatrier que se démentir, est un hypocrite, d'une espèce assez nouvelle. Je ne connois dans cet état qu'un moyen de prouver qu'on n'est pas un hypocrite; mais cet expédient auquel mes ennemis veulent me réduire, ne me conviendra jamais quoi qu'il arrive; c'est d'être un impie ouvertement. De grace, expliquez-moi donc, Madame, ce que vous voulez dire avec votre Ange, & ce que vous trouvez à reprendre à tout cela.

Vous ajoutez, Madame, qu'il fal-

loit que j'attendisse d'autres circonstances pour professer ma religion , ( vous avez voulu dire pour continuer de la professer. ) Je n'ai peut-être que trop attendu par une fierté dont je ne saurois me défaire. Je n'ai fait aucune démarche , tant que les Ministres m'ont persécuté. Mais quand une fois j'ai été sous la protection du Roi , & qu'ils n'ont plus pu me rien faire , alors j'ai fait mon devoir , ou ce que j'ai cru l'être. J'attends que vous m'appreniez en quoi je me suis trompé.

Je vous envoie l'extrait d'un dialogue de M. de Voltaire avec un Ouvrier de ce pays-ci qui est à son service. J'ai écrit ce dialogue de mémoire , d'après le récit de M. de Montmollin , qui ne me l'a rapporté lui même que sur le récit de l'ouvrier , il y a plus de deux mois. Ainsi , le tout peut n'être pas absolument exact ; mais les traits principaux sont fidèles ; car ils ont frappé M. de Montmollin ; il les a retenus , & vous croyez bien que je ne les ai pas oubliés. Vous y verrez que M. de Voltaire n'avoit pas attendu la démarche dont vous vous plaignez , pour me taxer d'hypocrisie.

*Conversation*

*Conversation de M. de Voltaire avec un  
de ses Ouvriers du Comté de Neuf-  
châtel.*

M. DE VOLTAIRE.

Est-il vrai que vous êtes du Comté  
de Neufchâtel?

L'OUVRIER.

Oui, Monsieur.

M. DE VOLTAIRE.

Etes-vous de Neufchâtel même?

L'OUVRIER.

Non, Monsieur; je suis du village  
de Butte dans la vallée de Travers.

M. DE VOLTAIRE.

Butte! Cela est-il loin de Motiers?

L'OUVRIER.

A une petite lieue.

M. DE VOLTAIRE.

Vous avez dans votre pays un cer-  
tain personnage de celui-ci qui a bien  
fait des siennes.

L'OUVRIER.

Qui donc, Monsieur?

*Œuv. Posth. Tom. VI.*

P.

M. DE VOLTAIRE.

Un certain Jean-Jaques Rousseau.  
Le connoissez-vous?

L' O U V R I E R.

Oui, Monsieur; je l'ai vu un jour  
à Butte, dans le carosse de M. de Mont-  
mollin qui se promenoit avec lui.

M. DE VOLTAIRE.

Comment ce pied-plat va en car-  
rosse? Le voilà donc bien fier?

L' O U V R I E R.

Oh! Monsieur, il se promene aussi  
à pied. Il court comme un chat-mai-  
gre, & grimpe sur toutes nos mon-  
tagnes.

M. DE VOLTAIRE.

Il pourroit bien grimper quelque  
jour sur une échelle. Il eût été pendu  
à Paris, s'il ne se fût sauvé. Et il le  
fera ici, s'il y vient.

L' O U V R I E R.

Pendu! Monsieur! Il a l'air d'un si  
bon homme, eh! mon Dieu! qu'a-t-il  
donc fait?

M. DE VOLTAIRE.

Il a fait des livres abominables. C'est  
un impie, un athée.

L' O U V R I E R.

Vous me surprenez. Il va tous les Dimanches à l'Eglise.

M. DE VOLTAIRE.

Ah ! l'hypocrite ! Et que dit-on de lui dans le pays ? Y a-t-il quelqu'un qui veuille le voir ?

L' O U V R I E R

Tout le monde , Monsieur , tout le monde l'aime. Il est recherché partout , & on dit que Mylord lui fait aussi bien des caresses.

M. DE VOLTAIRE.

C'est que Mylord ne le connoit pas , ni vous non plus. Attendez seulement deux ou trois mois , & vous connoîtrez l'homme. Les gens de Montmorenci où il demeueroit , ont fait des feux de joie , quand il s'est sauvé pour n'être pas pendu. C'est un homme sans foi , sans honneur , sans religion.

L' O U V R I E R.

Sans religion , Monsieur , mais on dit que vous n'en avez pas beaucoup vous-même.

M. DE VOLTAIRE.

Qui , moi , grand Dieu ? Et qui est-ce qui dit cela ?

L' O U V R I E R .

Tout le monde , Monsieur.

M. DE VOLTAIRE.

Ah ! quelle horrible calomnie ! Moi qui ai étudié chez les Jésuites , moi qui ai parlé de Dieu mieux que tous les Théologiens !

L' O U V R I E R

Mais , Monsieur , on dit que vous avez fait bien des mauvais livres.

M. DE VOLTAIRE.

On ment. Qu'on m'en montre un seul qui porte mon nom , comme ceux de ce croquant portent le sien , &c.





## L E T T R E

*A M. DE MONTMOLLIN.*

Novembre 1762.

QUAND je me suis réuni, Monsieur, il y a neuf ans à l'Eglise, je n'ai pas manqué de censeurs qui ont blâmé ma démarche, & je n'en manque pas aujourd'hui que j'y reste uni sous vos auspices, contre l'espérance de tant de gens qui voudroient m'en voir séparé. Il n'y a rien là de bien étonnant; tout ce qui m'honore & me console déplaît à mes ennemis; & ceux qui voudroient rendre la Religion méprisable, sont fâchés qu'un ami de la vérité la professe ouvertement. Nous connoissons trop, vous & moi, les hommes pour ignorer à combien de passions humaines le feint zèle de la foi sert de manteau, & l'on ne doit pas s'attendre à voir l'athéisme & l'impiété plus charitables que n'est l'hypocrisie ou la superstition. J'espère, Monsieur, ayant maintenant le bonheur d'être plus connu de vous, que vous ne voyez

rien en moi qui démentant la déclaration que je vous ai faite, puisse vous rendre suspecte ma démarche, ni vous donner du regret à la vôtre. S'il y a des gens qui m'accusent d'être un hypocrite, c'est parce que je ne suis pas un impie; ils se sont arrangé pour m'accuser de l'un ou de l'autre, sans doute, parce qu'ils n'imaginent pas qu'on puisse sincèrement croire en Dieu. Vous voyez que de quelque manière que je me conduise, il m'est impossible d'échapper à l'une des deux imputations. Mais vous voyez aussi que si toutes deux sont également dénuées de preuves, celle d'hypocrisie est pourtant la plus inepte; car un peu d'hypocrisie m'eût sauvé bien des disgrâces; & ma bonne foi me coûte assez cher, ce me semble, pour devoir être au-dessus de tout soupçon.

Quand nous avons eu, Monsieur, des entretiens sur mon ouvrage (a), je vous ai dit dans quelles vues il avoit été publié, & je vous, réitere la même chose en sincérité de cœur. Ces vues

---

(a) Il est question de l'Emile.

n'ont rien que de louable, vous en êtes convenu vous-même ; & quand vous m'apprenez qu'on me prête celle d'avoir voulu jeter du ridicule sur le Christianisme , vous sentez en même tems combien cette imputation est ridicule elle-même, puisqu'elle porte uniquement sur un dialogue dans un langage improuvé des deux côtés dans l'ouvrage même, & où l'on ne trouve assurément rien d'applicable au vrai Chrétien. Pourquoi les Réformés prennent-ils ainsi fait & cause pour l'Eglise Romaine ? Pourquoi s'échauffent-ils si fort quand on relève les vices de son argumentation qui n'a point été la leur jusqu'ici ? Veulent-ils donc se rapprocher peu-à-peu de ses manieres de penser, comme ils se rapprochent déjà de son intolérance, contre les principes fondamentaux de leur propre communion ?

Je suis bien persuadé, Monsieur, que si j'eusse toujours vécu en pays protestant, alors ou la profession du Vicaire Savoyard n'eût point été faite, ce qui certainement eût été un mal à bien des égards, ou selon toute apparence elle eût eu dans sa seconde partie,

un tour fort différent de celui qu'elle a.

Je ne pense pas cependant, qu'il faille supprimer les objections qu'on ne peut résoudre; car cette adresse subreptice a un air de mauvaise foi qui me révolte, & me fait craindre qu'il n'y ait au fond peu de vrais croyans. Toutes les connoissances humaines ont leurs obscurités, leurs difficultés, leurs objections que l'esprit humain trop borné ne peut résoudre. La Géométrie elle-même en a de telles, que les Géomètres ne s'avisent point de supprimer, & qui ne rendent pas pour cela, leur science incertaine. Les objections n'empêchent pas qu'une vérité démontrée ne soit démontrée, & il faut savoir se tenir, à ce qu'on fait, & ne pas vouloir tout savoir, même en matiere de Religion. Nous n'en servirons pas Dieu de moins bon cœur; nous n'en serons pas moins vrais croyans, & nous en serons plus humains, plus doux, plus tolérans pour ceux qui ne pensent pas comme nous en toute chose. A considérer en ce sens, la profession de foi du Vicaire, elle peut avoir son utilité même dans ce qu'on y a le plus improuvé. En tout cas il n'y avoit qu'à

réfoudre les objections aussi convenablement, aussi honnêtement qu'elles étoient proposées, sans se fâcher comme si l'on avoit tort, & sans croire qu'une objection est suffisamment résolue lorsqu'on a brûlé le papier qui la contient.

Je n'épiloguerai point sur les chicanes sans nombre & sans fondement qu'on m'a faites, & qu'on me fait tous les jours. Je fais supporter dans les autres des manieres de penser qui ne sont pas les miennes ; pourvu que nous soyons tous unis en Jésus-Christ, c'est-là l'essentiel. Je veux seulement vous renouveler, Monsieur, la déclaration de la résolution ferme & sincere où je suis, de vivre & mourir dans la communion de l'Eglise Chrétienne Réformée. Rien ne m'a plus consolé dans mes disgraces que d'en faire la sincere profession auprès de vous ; de trouver en vous mon Pasteur, & mes freres dans vos paroissiens. Je vous demande, à vous & à eux, la continuation des mêmes bontés ; & comme je ne crains pas que ma conduite vous fasse changer de sentiment sur mon compte, j'espère que les méchancetés de mes ennemis ne le feront pas non plus.



1762.

**E**N parlant, Monsieur, dans votre gazette du 23 Juin, d'un papier appelé réquisitoire, publié en France contre le meilleur & le plus utile de mes écrits, vous avez rempli votre office, & je ne vous en fais pas mauvais gré; je ne me plains pas même que vous ayez transcrit les imputations dont ce papier est rempli, & auxquelles je m'abstiens de donner celle qui leur est due.

Mais lorsque vous ajoutez de votre chef, que je suis condamnable au de-là de ce qu'on peut dire, pour avoir composé le livre dont il s'agit, & sur-tout pour y avoir mis mon nom, comme s'il étoit permis & honnête de se cacher en parlant au public; alors, Monsieur, j'ai droit de me plaindre de ce que vous jugez sans connoître, car il n'est pas possible qu'un homme de bien porte avec connoissance, un jugement si peu équitable sur un livre où l'Auteur soutient la cause de Dieu, des

mœurs, de la vertu, contre la nouvelle philosophie, avec toute la force dont il est capable. Vous avez donné trop d'autorité à des procédures irrégulières, & dictées par des motifs particuliers que tout le monde connoît.

Mon livre, Monsieur, est entre les mains du public; il sera lu tôt ou tard par des hommes raisonnables, peut être enfin par des Chrétiens, qui verront avec surprise & sans doute avec indignation, qu'un disciple de leur divin maître soit traité parmi eux comme un scélérat.

Je vous prie donc, Monsieur, & c'est une réparation que vous me devez, de lire vous-même le livre dont vous avez si légèrement & si mal parlé; & quand vous l'aurez lu, de vouloir alors rendre compte au public, sans faveur & sans grace, du jugement que vous en aurez porté. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.





## L E T T R E

A M. L O I S E A U

D E M A U L É O N .

*Pour lui recommander l'affaire de M. le  
Beuf de Valdahon.*

V O I C I , mon cher Mauléon , du travail pour vous qui savez braver le puissant injuste , & défendre l'innocent opprimé. Il s'agit de protéger par vos talens un jeune homme de mérite qu'on ose poursuivre criminellement pour une faute que tout homme voudroit commettre , & qui ne blesse d'autres loix que celles de l'avarice & de l'opinion. Armez votre éloquence de traits plus doux & non moins pénétrants , en faveur de deux amans persécutés par un pere vindicatif & dénaturé. Ils ont la voix publique , & ils l'auront par-tout où vous parlerez pour eux. Il me semble que ce nouveau sujet vous offre d'aussi grands principes à développer , d'aussi grandes vues à approfondir que



les précédens ; & vous aurez de plus à faire valoir des sentimens naturels à tous les cœurs sensibles , & qui ne sont pas étrangers au vôtre. J'espère encore que vous compterez pour quelque chose la recommandation d'un homme que vous avez honoré de votre amitié. *Maître virtute*, cher Mauléon ; c'est dans une route que vous vous êtes frayée, qu'on trouve le noble prix que je vous ai depuis si long-tems annoncé , & qui est seul digne de vous.



## L E T T R E

A M A D E M O I S E L L E

D' I V E R N O I S.

*Fille de M. le Procureur - Général de Neufchâtel, en lui envoyant le premier lacet de ma façon, qu'elle n'avoit demandé pour présent de nocés.*

**L**E voilà , Mademoiselle , ce beau présent de nocés que vous avez désiré ;

s'il s'y trouve du superflu, faites, en bonne menagere, qu'il ait bientôt son emploi. Portez sous d'heureux auspices cet emblème des liens de douceur & d'amour dont vous tiendrez enlacé votre heureux époux, & songez qu'en portant un lacet tissé par la main qui traça les devoirs des meres, c'est s'engager à les remplir.



## L E T T R E

A M. W A T E L E T.

*Motiers 1763.*


**V**ous me traitez en Auteur, Monsieur; vous me faites des complimens sur mon livre. Je n'ai rien à dire à cela, c'est l'usage. Ce même usage veut aussi, qu'en avalant modestement votre encens, je vous en renvoie une bonne partie. Voilà pourtant ce que je ne ferai pas; car quoique vous ayez des talens très-vrais, très-aimables, les qualités que j'honore en vous, les effacent à mes yeux; c'est par elles que je vous suis attaché; c'est par elles que j'ai

toujours désiré votre bienveillance ; & l'on ne m'a jamais vu rechercher les gens à talens qui n'avoient que des talens. Je m'applaudis pourtant de ceux auxquels vous m'assurez que je dois votre estime , puisqu'ils me procurent un bien dont je fais tant de cas. Les miens tels quels , ont cependant si peu dépendu de ma volonté , ils m'ont attiré tant de maux , ils m'on abandonné si vîte , que j'aurois bien voulu tenir cette amitié dont vous permettez que je me flatte , de quelque chose qui m'eût été moins funeste , & que je puisse dire être plus à moi.

Ce sera , Monsieur , pour votre gloire , au moins je le desire & je l'espere , que j'aurai blâmé le merveilleux de l'Opéra. Si j'ai eu tort , comme cela peut très-bien être , vous m'aurez réfuté par le fait ; & si j'ai raison , le succès dans un mauvais genre n'en rendra votre triomphe que plus éclatant. Vous voyez , Monsieur , par l'expérience constante du théâtre , que ce n'est jamais le choix du genre bon ou mauvais , qui décide du sort d'une piece. Si la vôtre est intéressante malgré les machines , soutenue d'une bonne musique

elle doit réussir; & vous aurez eu comme Quinault, le mérite de la difficulté vaincue. Si par supposition elle ne l'est pas, votre goût, votre aimable poésie l'auront ornée au moins de détails charmans qui la rendront agréable, & c'en est assez pour plaire à l'Opéra François, Monsieur; je tiens beaucoup plus, je vous jure, à votre succès qu'à mon opinion, & non-seulement pour vous, mais aussi pour votre jeune musicien. Car le grand voyage que l'amour de l'art lui a fait entreprendre, & que vous avez encouragé, m'est garant que son talent n'est pas médiocre. Il faut en ce genre ainsi qu'en bien d'autres, avoir déjà beaucoup en soi-même, pour sentir combien on a besoin d'acquiescer. Messieurs, donnez bientôt votre pièce, & dussai-je être pendu, je l'irai voir, si je puis.





# LETTRE

## A M. FAVRE.

*Premier Syndic de la République de  
Geneve.*

Moitiers-Travers, le 12 Mai 1763.

MONSIEUR,

**R**EVENU du long étonnement où m'a jetté, de la part du magnifique Conseil, le procédé que j'en devois le moins attendre, je prends enfin le parti que l'honneur & la raison me prescrivent, quelque cher qu'il en coûte à mon cœur.

Je vous déclare donc, Monsieur, & vous prie de déclarer au magnifique Conseil, que j'abdique à perpétuité mon droit de Bourgeoisie & de Cité dans la ville & république de Geneve. Ayant rempli de mon mieux les devoirs attachés à ce titre, sans jouir d'aucun de ses avantages, je ne crois point être en reste avec l'Etat en le quittant. J'ai tâché d'honorer le nom

*Genevois* ; j'ai tendrement aimé mes compatriotes ; je n'ai rien oublié pour me faire aimer d'eux ; on ne sauroit plus mal réussir ; je veux leur complaire jusques dans leur haine. Le dernier sacrifice qui me reste à faire , est celui d'un nom qui me fut si cher. Mais , Monsieur , ma Patrie , en me devenant étrangere , ne peut me devenir indifférente : je lui reste attaché par un tendre souvenir , & je n'oublie d'elle que ses outrages. Puisse - t - elle prospérer toujours , & voir augmenter sa gloire ! Puisse-t elle abonder en citoyens meilleurs , & sur-tout plus heureux que moi !

Recevez , je vous prie , Monsieur , les assurances de mon profond respect.



## L E T T R E

A M\*\*\*.

*Motiers-Travers , le 11 Septembre 1763.*

**J**E ne fais , Monsieur , si vous vous rappellerez un homme , autrefois connu de vous ; pour moi qui n'oublie point

vos honnêtetés, je me suis avec plaisir rappelé vos traits dans ceux de Monsieur votre fils, qui m'est venu voir il y a quelques jours. Le récit de ses malheurs m'a vivement touché; la tendresse & le respect avec lesquels il m'a parlé de vous, ont achevé de m'intéresser pour lui. Ce qui lui rend ses maux plus aggravans est qu'ils lui viennent d'une main si chère. J'ignore, Monsieur, quelles sont ses fautes; mais je vois son affliction; je sais que vous êtes pere, & qu'un pere n'est pas fait pour être inexorable. Je crois vous donner un vrai témoignage d'attachement en vous conjurant de n'user plus envers lui d'une rigueur désespérante, & qui, le faisant errer de lieu en lieu sans ressource & sans asyle, n'honore ni le nom qu'il porte, ni le pere dont il le tient. Réfléchissez, Monsieur, quel seroit son sort si dans cet état, il avoit le malheur de vous perdre. Attendrait-il des parens, des collatéraux, une commisération que son pere lui aura refusée? & si vous y comptez, comment pouvez-vous laisser à d'autres le soin d'être plus humains que vous envers votre fils? Je ne fais point com-

ment cette seule idée ne défarme pas votre bon cœur. D'ailleurs de quoi s'agit-il ici ? de faire révoquer une malheureuse lettre de cachet qui n'auroit jamais dû être sollicitée. Votre fils ne vous demande que sa liberté, & il n'en veut user que pour réparer ses torts, s'il en a. Cette demande même est un devoir qu'il vous rend ; pouvez-vous ne pas sentir le vôtre ? Encore une fois pensez-y, Monsieur ; je ne veux que cela ; la raison vous dira le reste.

Quoique M. de M. ne soit plus ici, je fais, si vous m'honorez d'une réponse, où lui faire passer vos ordres ; ainsi vous pouvez les lui donner par mon canal. Recevez, Monsieur, mes salutations & les assurances de mon respect.



## L E T T R E

A M. G.

*LIEUTENANT-COLONEL.*

Septembre 1763.

**J**E crois, Monsieur, que je serois fort aise de vous connoître, mais on me



fait faire tant de connoissances par force, que j'ai résolu de n'en plus faire volontairement; votre franchise avec moi, mérite bien que je vous la rende, & vous consentez de si bonne grace, que je ne vous réponde pas, que je ne puis trop tôt vous répondre; car, si jamais j'étois tenté d'abuser de la liberté, ce seroit moins de celle qu'on me laisse, que de celle qu'on voudroit m'ôter. Vous êtes Lieutenant-Colonel, Monsieur, j'en suis fort aise; mais fussiez-vous Prince, & qui plus est laboureur, comme je n'ai qu'un ton avec tout le monde, je n'en prendrai pas un autre avec vous. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

---

## L E T T R E

A M. L. P. L. E. D. W.

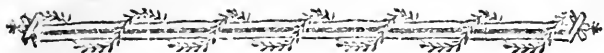
Motiers, le 29 Septembre 1763.

**V**ous me faites, Monsieur le Duc, bien plus d'honneur que je n'en mérite. Votre Altesse Sérénissime aura pu voir dans le livre qu'elle daigne citer, que

je n'ai jamais su comment il faut élever les Princes; & la clameur publique me persuade que je ne fais comment il faut élever personne. D'ailleurs, les disgrâces & les maux m'ont affecté le cœur & affoibli la tête. Il ne me reste de vie que pour souffrir, je n'en ai plus pour penser. A Dieu ne plaise, toutefois, que je me refuse aux vues que vous m'exposez dans votre lettre. Elle me pénètre de respect & d'admiration pour vous. Vous me paroissez plus qu'un homme, puisque vous savez l'être encore dans votre rang. Disposez de moi, Monsieur le Duc; marquez-moi vos doutes, je vous dirai mes idées; vous pourrez me convaincre aisément d'insuffisance, mais jamais de mauvaise volonté.

Je supplie Votre Altesse Sérénissime d'agréer les assurances de mon profond respect.





# QUATRE LETTRES

*A M. L' A. D E \* \* \*.*

Motiers-Travers, le 27 Novembre 1763.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre obligeante dans laquelle votre honnête cœur s'épanche avec moi. Je suis touché de vos sentimens & reconnoissant de votre zele ; mais je ne vois pas bien sur quoi vous me consultez. Vous me dites : j'ai de la naissance dont je dois suivre la vocation, parce que mes parens le veulent ; apprenez-moi ce que je dois faire : je suis gentilhomme & veux vivre comme tel ; apprenez-moi toutefois à vivre en homme : j'ai des préjugés que je veux respecter ; apprenez-moi toutefois à les vaincre. Je vous avoue, Monsieur, que je ne fais pas répondre à cela.

Vous me parlez avec dédain des deux seuls métiers que la noblesse connoisse & qu'elle veuille suivre : cependant,

vous avez pris un de ces métiers. Mon conseil est, puisque vous y êtes, que vous tâchiez de le faire bien. Avant de prendre un état, on ne peut trop raisonner sur son objet : quand il est pris, il en faut remplir les devoirs ; c'est alors tout ce qui reste à faire.

Vous vous dites sans fortune, sans biens, vous ne savez comment, avec de la naissance, (car la naissance revient toujours) vivre libre & mourir vertueux. Cependant, vous offrez un asyle à une personne qui m'est attachée ; vous m'assurez que Madame votre mere la mettra à son aise : le fils d'une Dame qui peut mettre une étrangere à son aise, doit naturellement y être aussi. Il peut donc vivre libre & mourir vertueux. Les vieux gentilshommes, qui valoient bien ceux d'aujourd'hui, cultivoient leurs terres & faisoient du bien à leurs paysans. Quoi que vous en puissiez dire, je ne crois pas que ce fût déroger que d'en faire autant.

Vous voyez, Monsieur, que je trouve dans votre lettre même la solution des difficultés qui vous embarrassent. Du reste, excusez ma franchise ; je dois répondre à votre estime par la mienne,  
&

& je ne puis vous en donner une preuve plus sûre qu'en osant, tout gentilhomme que vous êtes, vous dire la vérité.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.



## SECONDE LETTRE

A U M Ê M E.

Motiers, le 6 Janvier 1764.

**Q**UOI, Monsieur, vous avez renvoyé vos portraits de famille & vos titres ! vous vous êtes défait de votre cachet ! voilà bien plus de prouesses que je n'en aurois fait à votre place. J'aurois laissé les portraits où ils étoient ; j'aurois gardé mon cachet, parce que je l'avois ; j'aurois laissé moisir mes titres dans leur coin, sans m'imaginer même que tout cela valût la peine d'en faire un sacrifice ; mais vous êtes pour les grandes actions. Je vous en félicite de tout mon cœur.

A force de me parler de vos doutes, vous m'en donnez d'inquiétans sur votre compte. Vous me faites dou-

*Œuv. Posth. Tom. VI.* Q

ter s'il y a des choses dont vous ne doutiez pas. Ces doutes, mêmes, à mesure qu'ils croissent, vous rendent tranquille : vous vous y reposez comme sur un oreiller de paresse ! Tout cela m'effrayeroit beaucoup pour vous, si vos grands scrupules ne me rassuroient. Ces scrupules sont assurément respectables comme fondés sur la vertu ; mais l'obligation d'avoir de la vertu, sur quoi la fondez-vous ? Il seroit bon de savoir si vous êtes bien décidé sur ce point. Si vous l'êtes, je me rassure ; je ne vous trouve plus si sceptique que vous affectez de l'être ; & quand on est bien décidé sur les principes de ses devoirs, le reste n'est pas une si grande affaire. Mais si vous ne l'êtes pas, vos inquiétudes me semblent peu raisonnées. Quand on est si tranquille dans le doute de ses devoirs, pourquoi tant s'affecter du parti qu'ils nous imposent.

Votre délicatesse sur l'état ecclésiastique est sublime ou puérile, selon le degré de vertu que vous avez atteint. Cette délicatesse est sans doute un devoir pour quiconque remplit tout les autres ; &, qui n'est faux ni menteur

en rien dans ce monde , ne doit pas l'être même en cela. Mais je ne connois que Socrate & vous , à qui la raison pût passer un tel scrupule : car à nous autres hommes vulgaires , il seroit impertinent & vain d'en oser avoir un pareil. Il n'y a pas un de nous qui ne s'écarte de la vérité cent fois le jour dans le commerce des hommes en choses claires , importantes & souvent préjudiciables , & dans un point de pure spéculation dans lequel nul ne voit ce qui est vrai ou faux , & qui n'importe ni à Dieu ni aux hommes , nous nous ferions un crime de condescendre aux préjugés de nos freres , & de dire oui où nul n'est en droit de dire non ? Je vous avoue qu'un homme , qui d'ailleurs n'étant pas un saint , s'aviserait tout de bon d'un scrupule que l'Abbé de Saint-Pierre & Fénelon n'ont pas eu , me deviendrait par cela seul très-suspect. Quoi ! dirois-je en moi-même , cet homme refuse d'embrasser le noble état d'officier de morale , un état dans lequel il peut être le guide & le bienfaiteur des hommes , dans lequel il peut les instruire , les soulager , les consoler , les protéger ,

leur servir d'exemple ; & cela pour quelques énigmes auxquelles ni lui ni nous n'entendons rien , & qu'il n'avoit qu'à prendre & donner pour ce qu'elles valent en ramenant sans bruit le Christianisme à son véritable objet ? Non , conclurois-je , cet homme ment , il nous trompe , sa fausse vertu n'est point active , elle n'est que de pure ostentation ; il faut être un hypocrite soi-même pour oser taxer d'hypocrisie détestable ce qui n'est au fond qu'un formulaire indifférent en lui-même , mais consacré par les loix. Sondez bien votre cœur , Monsieur , je vous en conjure ; si vous y trouvez cette raison telle que vous me la donnez , elle doit vous déterminer , & je vous admire. Mais souvenez-vous bien qu'alors si vous n'êtes le plus digne des hommes , vous aurez été le plus fou.

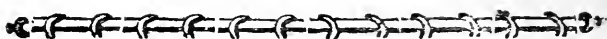
A la maniere dont vous me demandez des préceptes de vertu , l'on diroit que vous la regardez comme un métier. Non , Monsieur , la vertu n'est que la force de faire son devoir dans des occasions difficiles , & la sagesse , au contraire , est d'écarter la difficulté de nos devoirs. Heureux celui qui se



contentant d'être homme de bien , s'est mis dans une position à n'avoir jamais besoin d'être vertueux. Si vous n'allez à la campagne que pour y porter le faste de la vertu , restez à la ville. Si vous voulez à toute force exercer les grandes vertus , l'état de Prêtre vous les rendra souvent nécessaires. Mais si vous vous sentez les passions assez modérées , l'esprit assez doux , le cœur assez sain pour vous accomoder d'une vie égale , simple & laborieuse , allez dans vos terres , faites-les valoir , travaillez vous-même , soyez le pere de vos domestiques , l'ami de vos voisins , juste & bon envers tout le monde : laissez-là vos rêveries métaphysiques , & servez Dieu dans la simplicité de votre cœur : vous ferez assez vertueux.

Je vous salue , Monsieur , de tout mon cœur.

Au reste , je vous dispense , Monsieur , du secret qu'il vous plaît de m'offrir , je ne fais pourquoi. Je n'ai pas , ce me semble , dans ma conduite , l'air d'un homme fort mystérieux.



## TROISIEME LETTRE

*A U M Ê M E.*

Motiers, le 4 Mars 1764.

J'AI parcouru, Monsieur, la longue lettre où vous m'exposez vos sentimens sur la nature de l'ame & sur l'existence de Dieu. Quoique j'eusse résolu de ne plus rien lire sur ces matieres, j'ai cru vous devoir une exception pour la peine que vous avez prise, & dont il ne m'est pas aisé de démêler le but. Si c'est d'établir entre nous un commerce de dispute, je ne saurois en cela vous complaire; car je ne dispute jamais, persuadé que chaque homme a sa maniere de raisonner qui lui est propre en quelque chose, & qui n'est bonne en tout à nul autre que lui. Si c'est de me guérir des erreurs où vous me jugez être, je vous remercie de vos bonnes intentions; mais je n'en puis faire aucun usage, ayant pris depuis long-tems mon parti sur ces choses-là. Ainsi, Monsieur, votre zele philoso-

phique est à pure perte avec moi, & je ne ferai pas plus votre prosélyte que votre missionnaire. Je ne condamne point vos façons de penser, mais daignez me laisser les miennes; car je vous déclare que je n'en veux pas changer.

Je vous dois encore des remerciemens du soin que vous prenez dans la même lettre, de m'ôter l'inquiétude que m'avoient donné les premières, sur les principes de la haute vertu dont vous faites profession. Sitôt que ces principes vous paroissent solides, le devoir qui en dérive doit avoir pour vous la même force que s'ils l'étoient en effet; ainsi, mes doutes sur leur solidité n'ont rien d'offensant pour vous. Mais je vous avoue que quant à moi de tels principes me paroïtroient frivoles; & sitôt que je n'en admettrois pas d'autres, je sens que dans le secret de mon cœur ceux-là me mettroient soit à l'aise, sur les vertus pénibles qu'ils paroïtroient m'imposer. Tant il est vrai que les mêmes raisons ont rarement la même prise en diverses têtes, & qu'il ne faut jamais disputer de rien!

D'abord l'amour de l'ordre, en tant

que cet ordre est étranger à moi, n'est point un sentiment qui puisse balancer en moi celui de mon intérêt propre; une vue purement spéculative ne sauroit dans le cœur humain l'emporter sur les passions; ce seroit, à ce qui est moi, préférer ce qui m'est étranger; ce sentiment n'est pas dans la nature. Quant à l'amour de l'ordre dont je fais partie, il ordonne tout par rapport à moi; & comme alors je suis seul le centre de cet ordre, il seroit absurde & contradictoire qu'il ne me fît pas rapporter toutes choses à mon bien particulier. Or, la vertu suppose un combat contre nous-mêmes, & c'est la difficulté de la victoire qui en fait le mérite; mais dans la supposition, pourquoi ce combat? Toute raison, tout motif y manque. Ainsi, point de vertu possible par le seul amour de l'ordre.

Le sentiment intérieur est un motif très-puissant sans doute. Mais les passions & l'orgueil l'alterent & l'étouffent de bonne heure dans presque tous les cœurs. De tous les sentimens que nous donne une conscience droite, les deux plus forts & les seuls fondemens de tous les autres, sont celui de sa dis-

pensation d'une providence, & celui de l'immortalité de l'ame. Quand ces deux-là sont détruits, je ne vois plus ce qui peut rester. Tant que le sentiment intérieur me diroit quelque chose, il me défendrait, si j'avois le malheur d'être sceptique, d'alarmer ma propre mere des doutes que je pourrois avoir.

L'amour de soi-même est le plus puissant, &, selon moi, le seul motif qui fasse agir les hommes. Mais, comment la vertu, prise absolument & comme un être métaphysique, se fonde-t-elle sur cet amour-là? C'est ce qui me passe. Le crime, dites-vous, est contraire à celui qui le commet; cela est toujours vrai dans mes principes, & souvent très-faux dans les vôtres. Il faut distinguer alors les tentations, les positions, l'espérance plus ou moins grande qu'on a qu'il reste inconnu ou impuni. Communément le crime a pour motif d'éviter un grand mal ou d'acquérir un grand bien; souvent il parvient à son but. Si ce sentiment n'est pas naturel, quel sentiment pourra l'être? Le crime adroit jouit dans cette vie de tous les avantages de la fortune & même de la gloire. La justice & les scrupu-

les ne font ici-bas que des dupes. Otez la justice éternelle & la prolongation de mon être après cette vie, je ne vois plus dans la vertu qu'une folie à qui l'on donne un beau nom. Pour un matérialiste, l'amour de soi-même n'est que l'amour de son corps. Or, quand Regulus alloit, pour tenir sa foi, mourir dans les tourmens à Carthage, je ne vois point ce que l'amour de son corps faisoit à cela.

Une considération plus forte encore confirme les précédentes. C'est que dans votre système le mot même de vertu ne peut avoir aucun sens. C'est un son qui bat l'oreille, & rien de plus. Car enfin, selon vous, tout est nécessaire; où tout est nécessaire, il n'y a point de liberté; sans liberté, point de moralité dans les actions; sans la moralité des actions, où est la vertu? Pour moi, je ne le vois pas. En parlant du sentiment intérieur, je devois mettre au premier rang celui du libre arbitre; mais il suffit de l'y renvoyer d'ici.

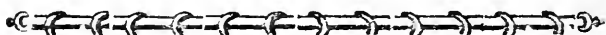
Ces raisons vous paroîtront très-foibles, je n'en doute pas; mais elles me paroissent fortes à moi, & cela suffit pour vous prouver que si par hasard

je devenois votre disciple, vos leçons n'auroit fait de moi qu'un fripon. Or, un homme vertueux comme vous, ne voudroit pas consacrer ses peines à mettre un fripon de plus dans le monde : car je crois qu'il y a bien autant de ces gens-là que d'hypocrites, & qu'il n'est pas plus à propos de les y multiplier.

Au reste, je dois avouer que ma morale est bien moins sublime que la vôtre, & je sens que ce sera beaucoup même si elle me sauve de votre mépris. Je ne puis disconvenir que vos imputations d'hypocrisie ne portent un peu sur moi. Il est très-vrai que sans être en tout du sentiment de mes freres & sans déguiser le mien dans l'occasion, je m'accommode très-bien du leur; d'accord avec eux sur les principes de nos devoirs, je ne dispute point sur le reste qui me paroît très-peu important. En attendant que nous sachions certainement qui de nous a raison, tant qu'ils me souffriront dans leur communion, je continuerai d'y vivre avec un véritable attachement. La vérité pour nous est couverte d'un voile,

mais la paix & l'union sont des biens certains.

Il résulte de toutes ces réflexions que nos façons de penser sont trop différentes pour que nous puissions nous entendre, & que par conséquent un plus long commerce entre nous ne peut qu'être sans fruit. Le tems est si court & nous en avons besoin pour tant de choses qu'il ne faut pas l'employer inutilement. Je vous souhaite, Monsieur, un bonheur solide, la paix de l'ame qu'il me semble que vous n'avez pas, & je vous salue de tout mon cœur.



## QUATRIEME LETTRE

*A U M Ê M E.*

Motiers-Travers, le 11 Novembre 1764.

**V**ous voilà donc, Monsieur, tout-d'un-coup devenu croyant. Je vous félicite de ce miracle, car c'en est sans doute un de la grace, & la raison pour l'ordinaire n'opere pas si subitement. Mais ne me faites pas honneur de votre



conversion, je vous prie. Je sens que cet honneur ne m'appartient point. Un homme qui ne croit gueres aux miracles, n'est pas fort propre à en faire : un homme qui ne dogmatise ni ne dispute n'est pas un fort bon convertisseur. Je dis quelquefois mon avis quand on me le demande, & que je crois que c'est à bonne intention : mais je n'ai point la folie d'en vouloir faire une loi pour d'autres, & quand ils m'en veulent faire une du leur, je m'en défends du mieux que je puis sans chercher à les convaincre. Je n'ai rien fait de plus avec vous. Ainsi, Monsieur, vous avez seul tout le mérite de votre résipiscence, & je ne songeois sûrement point à vous cathéchiser.

Mais voici maintenant les scrupules qui s'élevent. Les vôtres m'inspirent du respect pour vos sentimens sublimes, & je vous avoue ingénument que quant à moi qui marche un peu plus terre à terre, j'en serois beaucoup moins tourmenté. Je me dirois d'abord que de confesser mes fautes est une chose utile pour m'en corriger, parce que me faisant une loi de dire tout, & de dire vrai, je serois souvent retenu

d'en commettre par la honte de les révéler.

Il est vrai qu'il pourroit y avoir quelque embarras sur la foi robuste qu'on exige dans votre Eglise, & que chacun n'est pas maître d'avoir comme il lui plaît. Mais de quoi s'agit-il au fond dans cette affaire ? Du sincere desir de croire, d'une soumission du cœur plus que de la raison : car enfin la raison ne dépend pas de nous, mais la volonté en dépend ; & c'est par la seule volonté qu'on peut être soumis ou rebelle à l'Eglise. Je commencerois donc par me choisir pour confesseur un bon Prêtre, un homme sage & sensé, tel qu'on en trouve par-tout quand on les cherche. Je lui dirois : je vois l'océan de difficultés où nage l'esprit humain dans ces matieres ; le mien ne cherche point à s'y noyer ; je cherche ce qui est vrai & bon ; je le cherche sincèrement ; je sens que la docilité qu'exige l'Eglise est un état desirable pour être en paix avec soi ; j'aime cet état, j'y veux vivre ; mon esprit murmure il est vrai, mais mon cœur lui impose silence, & mes sentimens sont tous contre mes raisons. Je ne crois pas, mais je veux croire, &

je le veux de tout mon cœur. Soumis à la foi malgré mes lumières, quel argument puis je avoir à craindre? Je suis plus fidele que si j'étois convaincu.

Simon confesseur n'est pas un sot, que voulez-vous qu'il me dise? Voulez-vous qu'il exige bêtement de moi l'impossible; qu'il m'ordonne de voir du rouge où je vois du bleu? Il me dira; soumettez-vous. Je répondrai; c'est ce que je fais. Il priera pour moi & me donnera l'absolution sans balancer; car il la doit à celui qui croit de toute sa force & qui suit la loi de tout son cœur.

Mais supposons qu'un scrupule malentendu le retienne, il se contentera de m'exhorter en secret & de me plaindre; il m'aimera même; je suis sûr que ma bonne foi lui gagnera le cœur. Vous supposez qu'il m'ira dénoncer à l'Official; & pourquoi? qu'a-t-il à me reprocher? De quoi voulez-vous qu'il m'accuse? d'avoir trop fidèlement rempli mon devoir? Vous supposez un extravagant, un frénétique; ce n'est pas l'homme que j'ai choisi. Vous supposez de plus: un scélérat abominable que je peux poursuivre, démentir, faire pendre peut-

être pour avoir sapé le sacrement par sa base, pour avoir causé le plus dangereux scandale, pour avoir violé sans nécessité, sans utilité le plus saint de tous les devoirs, quand j'étois si bien dans le mien que je n'ai mérité que des éloges. Cette supposition, je l'avoue, une fois admise, paroît avoir ses difficultés.

Je trouve en général que vous les pressez en homme qui n'est pas fâché d'en faire naître. Si tout se réunit contre vous, si les Prêtres vous poursuivent, si le peuple vous maudit, si la douleur fait descendre vos parens au tombeau, voilà, je l'avoue, des inconvéniens bien terribles pour n'avoir pas voulu prendre en cérémonie un morceau de pain. Mais que faire enfin, me demandez-vous? Là-dessus voici, Monsieur, ce que j'ai à vous dire.

Tant qu'on peut être juste & vrai dans la société des hommes, il est des devoirs difficiles sur lesquels un ami désintéressé peut être utilement consulté.

Mais quand une fois les institutions humaines sont à tel point de dépravation, qu'il n'est plus possible d'y vivre & d'y prendre un parti sans mal

faire, alors on ne doit plus consulter personne; il faut n'écouter que son propre cœur, parce qu'il est injuste & mal-honnête de forcer un honnête homme à nous conseiller le mal. Tel est mon avis.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.



## LETTRE

A M \* \* \*.

ENFIN, mon cher \*\*\*, j'ai de vos nouvelles. Vous attendiez plutôt des miennes, & vous n'aviez pas tort; mais pour vous en donner, il falloit savoir où vous prendre, & je ne voyois personne qui pût me dire ce que vous étiez devenu; n'ayant, & ne voulant avoir désormais pas plus de relation avec Paris qu'avec Pekin, il étoit difficile que je pusse être mieux instruit; cependant jeudi dernier un Pensionnaire des Vertus qui me vint voir avec le Pere Curé, m'apprit que vous étiez à Liege; mais ce que j'aurois dû faire il y a deux mois,

étoit à présent hors de propos, & ce n'étoit plus le cas de vous prévenir, car je vous avoue que je suis & serai toujours de tous les hommes le moins propre à recevoir les gens qui se détachent de moi.

J'ai d'autant plus senti le coup que vous avez reçu, que j'étois bien plus content de votre nouvelle carrière que de celle où vous êtes en train de rentrer. Je vous crois assez de probité pour vous conduire toujours en homme de bien dans les affaires, mais non pas assez de vertu pour toujours préférer le bien public à votre gloire, & ne dire jamais aux hommes que ce qu'il leur est bon de savoir. Je me complaisois à vous imaginer d'avance dans le cas de relancer quelquefois les fripons, au lieu que je tremble de vous voir contrister les âmes simples dans vos écrits. Cher \*\*\*, déliez-vous de votre esprit satirique, sur-tout apprenez à respecter la Religion. L'humanité seule exige ce respect. Les grands, les riches, les heureux du siècle, feroient charmés qu'il n'y eût point de Dieu; mais l'attente d'une autre vie console de celle-ci le peuple & le misérable. Quelle cruauté

de leur ôter encore cet espoir.

Je suis attendri, touché de tout ce que vous me dites de M. G . . . . , quoique je fusse déjà tout cela, je l'apprends de vous avec un nouveau plaisir ; c'est bien plus votre éloge que le sien que vous faites : la mort n'est pas un malheur pour un homme de bien ; & je me réjouis presque de la sienne, puisqu'elle m'est une occasion de vous estimer davantage. Ah ! \*\*\*, puissai je m'être trompé, & goûter le plaisir de me reprocher cent fois le jour de vous avoir été juge trop severe.

Il est vrai que je ne vous parlai point de mon écrit sur les spectacles, car, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, je ne me fiois pas à vous. Cet écrit est bien loin de la prétendue méchanceté dont vous parlez ; il est lâche & foible, les méchans n'y font plus gourmandés, vous ne m'y reconnoîtrez plus : cependant je l'aime plus que tous les autres, parce qu'il m'a sauvé la vie, & qu'il me servit de distraction dans des momens de douleur, où sans lui je serois mort de désespoir. Il n'a pas dépendu de moi de mieux faire ; j'ai fait mon devoir, c'est assez pour moi. Au

surplus , je livre l'ouvrage à votre juste critique. Honorez la vérité , je vous abandonne tout le reste. Adieu , je vous embrasse de tout mon cœur.

J.J. ROUSSEAU.



## L E T T R E

*A M. R O M I L L I.*

**O**N ne sauroit aimer les peres sans aimer des enfans qui leur sont chers ; ainsi , Monsieur , je vous aimois sans vous connoître , & vous croyez bien que ce que je reçois de vous n'est pas propre à relâcher cet attachement. J'ai lu votre Ode , j'y ai trouvé de l'énergie , des images nobles , & quelquefois des vers heureux ; mais votre poésie paroît gênée , elle sent la lampe , & n'a pas acquis la correction. Vos rimes , quelquefois riches , sont rarement élégantes , & le mot propre ne vous vient pas toujours. Mon cher Romilli , quand je paye les complimens par des vérités , je rends mieux que ce qu'on me donne.



Je vous crois du talent, & je ne doute pas que vous ne vous fassiez honneur dans la carrière où vous entrez. J'aimerois pourtant mieux, pour votre bonheur, que vous eussiez suivi la profession de votre digne pere; sur-tout si vous aviez pu vous y distinguer comme lui. Un travail modéré, une vie égale & simple, la paix de l'ame, & la santé du corps qui sont le fruit de tout cela, valent mieux pour vivre heureux que le savoir & la gloire. Du moins, en cultivant les talens des gens de Lettres, n'en prenez pas les préjugés; n'estimez votre état que ce qu'il vaut, & vous en vaudrez davantage.

Je vous dirai que je n'aime pas la fin de votre lettre; vous me paroissez juger trop sévèrement les riches. Vous ne songez pas, qu'ayant contracté dès leur enfance mille besoins que nous n'avons point, les réduire à l'état des pauvres, ce seroit les rendre plus misérables qu'eux. Il faut être juste envers tout le monde, même envers ceux qui ne le sont pas pour nous. Eh, Monsieur, si nous avions les vertus contraires aux vices que nous leur reprochons, nous ne songerions pas même

qu'ils font au monde , & bientôt ils auroient plus besoin de nous que nous d'eux ! Encore un mot , & je finis. Pour avoir droit de mépriser les riches , il faut être économe & prudent soi-même , afin de n'avoir jamais besoin de richesses.

Adieu , mon cher Romilli , je vous embrasse de tout mon cœur.

J. J. ROUSSEAU.



## L E T T R E

A M. P \* \* \*.

Motiers , le 1 Mars 1764.

**J**E suis flatté , Monsieur , que sans un fréquent commerce de lettres , vous rendiez justice à mes sentimens pour vous , ils seront aussi durables que l'estime sur laquelle ils sont fondés , & j'espère que le retour dont vous m'honorez ne fera pas moins à l'épreuve du tems & du silence. La seule chose changée entre nous est l'espoir d'une connoissance personnelle. Cette attente , Monsieur , m'étoit douce ; mais il y faut renoncer si

je ne puis la remplir que sur les terres de Geneve ou dans les environs. Là-dessus mon parti est pris pour la vie, & je puis vous assurer que vous êtes entré pour beaucoup dans ce qu'il m'en a coûté de le prendre. Du reste, je sens avec surprise qu'il m'en coûtera moins de le tenir que je ne m'étois figuré. Je ne pense plus à mon ancienne patrie qu'avec indifférence; c'est même un aveu que je vous fais sans honte, sachant bien que nos sentimens ne dépendent pas de nous; & cette indifférence étoit peut-être le seul qui pouvoit rester pour elle dans un cœur qui ne fut jamais haïr. Ce n'est pas que je me croie quitte envers elle; on ne l'est jamais qu'à la mort. J'ai le zele du devoir encore; mais j'ai perdu celui de l'attachement.

Mais où est-elle cette patrie? existe-t-elle encore? Votre lettre décide cette question. Ce ne sont ni les murs ni les hommes qui font la patrie: ce sont les loix, les mœurs, les coutumes, le Gouvernement, la constitution, la maniere d'être qui résulte de tout cela.

La patrie est dans les relations de

l'Etat à ses membres : quand ces relations changent ou s'anéantissent, la patrie s'évanouit. Ainsi, Monsieur, pleurons la nôtre ; elle a péri ; & son simulacre qui reste encore, ne sert plus qu'à la déshonorer.

Je me mets, Monsieur, à votre place ; & je comprends combien le spectacle que vous avez sous les yeux, doit vous déchirer le cœur. Sans contredit on souffre moins, loin de son pays, que de le voir dans un état si déplorable ; mais les affections, quand la patrie n'est plus, se resserrent autour de la famille, & un bon pere se console avec ses enfans, de ne plus vivre avec ses freres. Cela me fait comprendre que des intérêts si chers, malgré les objets qui vous affligent, ne vous permettront pas de vous dépayser. Cependant s'il arrivoit que par voyage ou déplacement, vous vous éloignassiez de Geneve, il me seroit très-doux de vous embrasser : car bien que nous n'ayons plus de commune patrie, j'augure des sentimens qui nous animent, que nous ne cesserons point d'être concitoyens ; & les liens de l'estime & de l'amitié demeurent

A M. L. P. L. E. DE W. 385  
meurent toujours quand même on a  
rompu tous les autres. Je vous salue,  
Monsieur, de tout mon cœur.



## L E T T R E

A M. L. P. L. E. DE W.

11 Mars 1764.

QUI, moi ? Des contes ! à mon âge  
& dans mon état ? Non Prince, je ne  
suis plus dans l'enfance, ou plutôt je n'y  
suis pas encore ; & malheureusement  
je ne suis pas si gai dans mes maux,  
que Scarron l'étoit dans les siens. Je  
dépérís tous les jours ; j'ai des comp-  
tes à rendre, & point de contes à faire.  
Ceci m'a bien l'air d'un bruit prélimi-  
naire répandu par quelqu'un qui veut  
m'honorer d'une gentillesse de sa façon.  
Divers Auteurs, non contents d'atta-  
quer mes sottises, se sont mis à m'im-  
puter les leurs. Paris est inondé d'ou-  
vrages qui portent mon nom, & dont  
on a soin de faire des chefs-d'œuvre de  
bêtise, sans doute, afin de mieux trom-  
per les lecteurs. Vous n'imaginerez ja-  
Euy. Posth. Tom. VI. R

mais quels coups détournés on porte à ma réputation, à mes mœurs, à mes principes ; en voici un qui vous fera juger des autres.

Tous les amis de M. de Voltaire répandent à Paris qu'il s'intéresse tendrement à mon sort, (& il est vrai qu'il s'y intéresse). Ils font entendre qu'il est avec moi dans la plus intime liaison. Sur ce bruit une femme qui ne me connoît point me demande par écrit quelques éclaircissemens sur la Religion, & envoie sa lettre à M. de Voltaire, le priant de me la faire passer. M. de Voltaire garde la lettre qui m'est adressée, & renvoie à cette Dame, comme en réponse, le sermon des cinquante. Surprise d'un pareil envoi de ma part, cette femme m'écrit par une autre voie (a), & voilà comment j'apprends ce qui s'est passé.

Vous êtes surpris que ma lettre sur la providence n'ait pas empêché Candide de naître ? C'est elle, au contraire, qui lui a donné naissance ; Candide en

---

(a) Cette lettre existe parmi les papiers de M. Rousseau. On en trouvera la réponse immédiatement ci-après.

est la réponse. L'Auteur m'en fit une de deux pages (b), dans laquelle il battoit la campagne, & Candide parut dix mois après. Je voulois philosopher avec lui; en réponse, il m'a persifflé. Je lui ai écrit une fois que je le haïssois; & je lui en ai dit les raisons. Il ne m'a pas écrit la même chose, mais il me l'a vivement fait sentir. Je me venge en profitant des excellentes leçons qui sont dans ses ouvrages, & je le force à continuer de me faire du bien malgré lui.

Pardon, Prince, voilà trop de Jérémïades; mais c'est un peu votre faute si je prends tant de plaisir à m'épancher avec vous. Que fait Madame la Princesse? Daignez me parler quelquefois de son état. Quand aurons-nous ce précieux enfant de l'amour qui sera l'élève de la vertu? Que ne deviendra-t-il point sous de tels auspices? De quelles fleurs charmantes, de quels fruits délicieux ne couronnera-t-il point les liens de ses dignes parens? Mais cependant quels nouveaux soins vous sont imposés? Vos travaux vont

---

(a) C'est celle du 12 Septembre 1756.

redoubler ; y pourrez - vous suffire : aurez - vous la force de persévérer jusqu'à la fin ? Pardon , Monsieur le Duc , vos sentimens connus me sont garans de vos succès. Aussi mon inquiétude ne vient - elle pas de défiance , mais du vif intérêt que j'y prends.



## L E T T R E

A MADAME DE B. (a)

Décembre 1763.

J'En'ai rien , Madame , à vous dire sur le jugement que vous avez porté de la probité de M de Voltaire ; je vous

---

(a) *Voici le début de la lettre de Madame de B. à laquelle répond celle de M. Rousseau.*

*Paris , le 10 Novembre 1763.*

» MONSIEUR ,

» Il y a environ un mois que j'eus l'honneur de  
 » vous écrire ; ignorant votre adresse , j'envoyai ma  
 » lettre bien cachetée à M. de Voltaire , avec l'affu-  
 » rance de cette probité commune à tous les honnête



dirai seulement que je n'ai point reçu la lettre que vous lui avez adressée pour moi, & que je n'ai envoyé ni à vous ni à personne l'imprimé intitulé : *Sermon des cinquante*, que je n'ai même jamais vu. Du reste, il me paroît bizarre que pour me faire parvenir une lettre, vous vous soyiez adressé au chef de mes persécuteurs.

A l'égard des doutes que vous pouvez avoir, Madame, sur certains points de la Religion, pourquoi vous adressez-vous pour les lever à un homme qui n'en est pas exempt lui-même? Si malheureusement les vôtres tombent sur les principes de vos devoirs, je vous plains. Mais s'ils n'y tombent pas, de quoi vous mettez-vous en peine? Vous avez une Religion qui dispense de tout examen; suivez-la en simplicité de cœur. C'est le meilleur conseil que je puis vous donner, & je le prends au-

---

» gens, je le priaï de vous l'envoyer; mais quelle a  
 » été ma surprise lorsque le 4 de ce mois j'ai reçu en  
 » réponse un imprimé qui a pour titre : *Sermon des*  
 » *cinquante*! Seroit-ce vous, Monsieur, ou M. de Vol-  
 » taire qui me l'avez envoyé? Je n'ose penser que c'est  
 » vous, &c. &c.

tant que je peux pour moi-même.

Recevez, Madame, mes salutations  
& mon respect.



## L E T T R E

A MYLORD MARECHAL

25 Mars 1764.

**E**NFIN, Mylord, j'ai reçu dans quelques tems par M. Rougemont, votre lettre du 2 Février, & c'est de toutes les réponses dont vous me parlez, la seule qui me soit parvenue. J'y vois par votre dégoût de l'Ecosse, par l'incertitude du choix de votre demeure, qu'une partie de nos châteaux en Espagne est déjà détruite, & je crains bien que le progrès de mon dépérissement, qui rend chaque jour mon déplacement plus difficile, n'acheve de renverser l'autre. Que le cœur de l'homme est inquiet ! Quand j'étois près de vous, je soupirais, pour y être plus à mon aise après le séjour de l'Ecosse ; & maintenant je donnerois tout au monde pour

vous voir encore ici Gouverneur de Neufchâtel. Mes vœux sont divers, mais leur objet est toujours le même. Revenez à Colombier, Mylord, cultiver votre jardin & faire du bien à des ingrats, même malgré eux ; peut-on terminer plus dignement sa carrière ? Cette exhortation de ma part est intéressée, j'en conviens. Mais si elle offensoit votre gloire, le cœur de votre enfant ne se la permettroit jamais.

J'ai beau vouloir me flatter. Je vois, Mylord, qu'il faut renoncer à vivre auprès de vous, & malheureusement je n'en perdrai pas si facilement le besoin que l'espoir. La circonstance où vous m'avez accueilli, m'a fait une impression que les jours passés avec vous ont rendus ineffaçables ; il me semble que je ne puis plus être libre que sous vos yeux, ni valoir mon prix que dans votre estime. L'imagination du moins me rapprocheroit, si je pouvois vous donner les bons momens qui me restent : mais vous m'avez refusé des mémoires sur votre illustre frere. Vous avez eu peur que je ne fisse le bel-esprit, & que je ne gâtasse la sublime simplicité du *probus vixit, fortis obiit*.

Ah, Mylord ! fiez-vous à mon cœur ; il saura trouver un ton qui doit plaire au vôtre pour parler de ce qui vous appartient. Oui, je donneroïis tout au monde pour que vous voulussiez me fournir des matériaux pour m'occuper de vous, de votre famille ; pour pouvoir transmettre à la postérité quelque témoignage de mon attachement pour vous & de vos bontés pour moi. Si vous avez la complaisance de m'envoyer quelques mémoires, soyez persuadé que votre confiance ne sera point trompée, d'ailleurs vous serez le juge de mon travail, & comme je n'ai d'autre objet que de satisfaire un besoin qui me tourmente, si j'y parviens, j'aurai fait ce que j'ai voulu. Vous déciderez du reste, & rien ne sera publié que de votre aveu. Pensez à cela, Mylord, je vous conjure, & croyez que vous n'aurez pas peu fait pour le bonheur de ma vie, si vous me mettez à portée d'en consacrer le reste à m'occuper de vous.

Je suis touché de ce que vous avez écrit à M. le Conseiller Rougemont au sujet de mon testament. Je compte, si je me remets un peu, l'aller voir cet été à Saint-Aubin, pour en conférer

avec lui. Je me détournerai pour passer à Colombier. J'y reverrai du moins ce jardin, ces allées, ces bords du lac où se sont fait des douces promenades, & où vous devriez venir les recommencer, pour réparer du moins, dans un climat qui vous étoit salutaire, l'altération que celui d'Edimbourg a fait à votre santé.

Vous me promettez, Mylord, de me donner de vos nouvelles, & de m'instruire de vos directions itinéraires. Ne l'oubliez pas, je vous en supplie. J'ai été cruellement tourmenté de ce long silence. Je ne craignois pas que vous m'eussiez oublié, mais je craignois pour vous la rigueur de l'hiver. L'été je craindrai la mer, les fatigues les déplacements, & de ne savoir plus où vous écrire.



## LETTRE AU MÊME.

31 Mars 1764.

**S**UR l'acquisition, Mylord, que vous avez faite, & sur l'avis que vous m'en avez donné, la meilleure réponse que

R 5

j'aye à vous faire, est de vous transcrire ici ce que j'écris sur ce sujet à la personne que je prie de donner cours à cette lettre, en lui parlant des acclamations de vos bons compatriotes.

*Tous les plaisirs ont beau être pour les méchans ; en voilà pourtant un que je leur défie de goûter. Il n'a rien eu de plus pressé que de me donner avis du changement de sa fortune ; vous devinez aisément pourquoi. Félicitez-moi de tous mes malheurs, Madame ; ils m'ont donné pour ami Mylord Maréchal.*

Sur vos offres qui regardent Mademoiselle le Vasseur & moi, je commencerai, Mylord, par vous dire que, loin de mettre de l'amour-propre à me refuser à vos dons, j'en mettrois un très-noble à les recevoir. Ainsi là-dessus point de dispute ; les preuves que vous vous intéressez à moi, de quelque genre qu'elles puissent être, sont plus propres à m'enorgueillir qu'à m'humilier, & je ne m'y refuserai jamais, soit dit une fois pour toutes.

Mais j'ai du pain quant à présent, & au moyen des arrangemens que je médite, j'en aurai pour le reste de mes jours. Que me serviroit le surplus ?

Rien ne me manque de ce que je desire & qu'on peut avoir avec de l'argent. Mylord, il faut préférer ceux qui ont besoin à ceux qui n'ont pas besoin, & je suis dans ce dernier cas. D'ailleurs, je n'aime point qu'on me parle de testamens. Je ne voudrois pas être, moi le sachant, dans celui d'un indifférent ; jugez si je voudrois me savoir dans le vôtre ?

Vous savez, Mylord, que Mademoiselle le Vasseur a une petite pension de mon Libraire, avec laquelle elle peut vivre, quand elle ne m'aura plus. Cependant j'avoue que le bien que vous voulez lui faire m'est plus précieux que s'il me regardoit directement, & je suis extrêmement touché de ce moyen trouvé par votre cœur, de contenter la bienveillance dont vous m'honorez. Mais s'il se pouvoit que vous lui assignassiez plutôt la rente de la somme que la somme même, cela m'éviteroit l'embaras de chercher à la placer, sorte d'affaire où je n'entends rien.

J'espère, Mylord, que vous aurez reçu ma précédente lettre. M'accorderez-vous des mémoires ? pourrai-je écrire l'histoire de votre Maison ? Pour-

rai-je donner quelques éloges à ces bons Ecoſſois à qui vous êtes ſi cher , & qui par-là , me ſont chers auſſi ?



## LETTRE AU MÊME.

*Avril 1764.*

J'AI répondu très-exactement, Mylord, à chacune de vos deux lettres du 2 Février & du 6 Mars, & j'eſpere que vous ferez content de ma façon de penſer ſur les bontés dont vous m'honorez dans la dernière. Je reçois à l'inſtant celle du 26 Mars, & j'y vois que vous prenez le parti que j'ai toujours prévu que vous prendriez à la fin. En vous menaçant d'une deſcente, le Roi l'a effectué, & quelque redoutable qu'il ſoit, il vous a encore plus ſurement conquis par ſa lettre (a), qu'il n'auroit

---

(a) Voici cette lettre que la verſion qu'en a publiée M. d'A. dans ſon éloge de Lord Maréchal d'Ecoſſe, nous autorise à donner ici.

Je diſputerois bien avec les habitans d'Edimbourg l'avantage de vous poſſéder ; ſi j'avois des vaiſſeaux, je méditerois une deſcente en Ecoſſe pour enlever mon



fait par ses armes. L'asyle qu'il vous presse d'accepter, est le seul digne de vous; allez, Mylord, à votre destination, il vous convient de vivre auprès de Frédéric, comme il m'eût convenu de vivre auprès de George Keith. il n'est ni dans l'ordre de la justice, ni dans celui de la fortune, que mon bonheur soit préféré au vôtre. D'ailleurs mes maux empirent & deviennent presque insupportables; il ne me reste qu'à souffrir & mourir sur la terre; & en vérité ç'eût été dommage de n'aller vous joindre que pour cela.

Voilà donc ma dernière espérance évanouie . . . . . Mylord, puisque vous voilà devenu si riche & si ardent à verser sur moi vos dons, il en est un

---

cher Mylord & pour l'emmener ici; mais nos barques de l'Elbe son peu propres à une pareille expédition. Il n'y a que vous sur qui je puisse compter. J'étois ami de votre frere, je lui avois des obligations, je suis le vôtre de cœur & d'ame; voilà mes titres; voilà les droits que j'ai sur vous; vous vivrez ici dans le sein de l'amitié, de la liberté & de la philosophie il n'y a que cela dans le monde, mon cher Mylord; quand on a passé par toutes les métamorphoses des états, quand on a goûté de tout, on en revient là.

que j'ai souvent desiré, & qui malheureusement me devient plus desirable encore, lorsque je perds l'espoir de vous revoir. Je vous laisse expliquer cette énigme. Le cœur d'un pere est fait pour la deviner.

Il est vrai que le trajet que vous préférez vous épargnera de la fatigue. Mais si vous n'étiez pas fait à la mer, elle pourroit vous éprouver beaucoup à votre âge, sur-tout s'il survenoit du gros tems. En ce cas, le plus long trajet par terre me paroîtroit préférable, même au risque d'un peu de fatigue de plus. Comme j'espere aussi que vous attendrez, pour vous embarquer, que la saison soit moins rude, vous voulez bien, Mylord, que je compte encore sur une de vos lettres avant votre départ.





## L E T T R E

A M. A.

Motiers-Travers, le 7 Avril 1764.

**L'**ÉTAT où j'étois, Monsieur, au moment où votre lettre me parvint, m'a empêché de vous en accuser plutôt la réception, & de vous remercier, comme je fais aujourd'hui, du plaisir que m'a fait ce témoignage de votre souvenir. J'en suis plus touché que surpris, & j'ai toujours bien cru que l'amitié dont vous m'honoriez dans mes jours prospères, ne se refroidiroit ni par mes disgraces, ni par mon exil. De mon côté, sans avoir avec vous de relations suivies, je n'ai point cessé, Monsieur, de prendre intérêt aux changemens agréables que vous avez éprouvés depuis nos anciennes liaisons. Je ne doute point que vous ne soyez aussi bon mari & aussi digne pere de famille, que vous étiez homme aimable étant garçon; que vous ne vous appliquiez à donner à vos enfans une éducation raisonnable & vertueuse, & que vous ne

fassiez le bonheur d'une femme de mérite qui doit faire le vôtre. Toutes ces idées, fruits de l'estime qui vous est due, me rendent la vôtre plus précieuse.

Je voudrois vous rendre compte de moi pour répondre à l'intérêt que vous daigniez y prendre; mais que vous dirois-je? Je ne fus jamais bien grand'chose; maintenant je ne suis plus rien; je me regarde comme ne vivant déjà plus. Ma pauvre machine délabrée me laissera jusqu'au bout, j'espère, une ame saine quant aux sentimens & à la volonté; mais du côté de l'entendement & des idées, je suis aussi malade de l'esprit que du corps. Peut-être est-ce un avantage pour ma situation. Mes maux me rendent mes malheurs peu sensibles. Le cœur se tourmente moins quand le corps souffre, & la nature me donne tant d'affaires que l'injustice des hommes ne me touche plus. Le remède est cruel, je l'avoue, mais enfin c'en est un pour moi. Car les plus vives douleurs me laissent toujours quelque relâche, au lieu que les grandes afflictions ne m'en laissent point. Il est donc bon que je souffre, & que je dépérisse pour être moins attristé; & j'aimerois mieux être Scarron

malade , que Timon en santé. Mais si je suis désormais peu sensible aux peines, je le suis encore aux consolations ; & c'en sera toujours une pour moi d'apprendre que vous vous portez bien, que vous êtes heureux , & que vous continuez de m'aimer. Je vous salue , Monsieur, & vous embrasse de tout mon cœur.



## LETTRE

A MADEMOISELLE D. M.

7 Mai 1764.

**J**E ne prends pas le change , Henriette, sur l'objet de votre lettre, non plus que sur votre date de Paris. Vous recherchez moins mon avis sur le parti que vous avez à prendre , que mon approbation pour celui que vous avez pris. Sur chacune de vos lignes , je lis ces mot écrits en gros caractères : *Voyons si vous aurez le front de condamner à ne plus penser ni lire , quelqu'un qui pense & écrit ainsi.* Cette interprétation n'est assurément pas un reproche ; & je ne puis que vous

savoir gré de me mettre au nombre de ceux dont les jugemens vous importent. Mais en me flattant, vous n'exigez pas, je crois, que je vous flatte; & vous déguiser mon sentiment, quand il y va du bonheur de votre vie, seroit mal répondre à l'honneur que vous m'avez fait.

Commençons par écarter les délibérations inutiles. Il ne s'agit plus de vous réduire à coudre & broder. Henriette, on ne quitte pas sa tête comme son bonnet, & l'on ne revient pas plus à la simplicité qu'à l'enfance; l'esprit une fois en effervescence, y reste toujours, & quiconque a pensé pensera toute sa vie. C'est-là le plus grand malheur de l'état de réflexions; plus on en sent les maux, plus on les augmente, & tous nos efforts pour en sortir, ne font que nous y embourber plus profondément.

Ne parlons donc pas de changer d'état, mais du parti que vous pouvez tirer du vôtre. Cet état est malheureux, il doit toujours l'être. Vos maux sont grands & sans remède; vous les sentez, vous en gémissiez, & pour les rendre supportables, vous cherchez du moins un palliatif. N'est-ce pas là l'ob-

jet que vous vous proposez dans vos plans d'études & d'occupations.

Vos moyens peuvent être bons dans une autre vue, mais c'est votre fin qui vous trompe, parce que ne voyant pas la véritable source de vos maux, vous en cherchez l'adoucissement dans la cause qui les fit naître. Vous les cherchez dans votre situation, tandis qu'ils sont votre ouvrage. Combien de personnes de mérite nées dans le bien-être, & tombées dans l'indigence, l'ont supportée avec moins de succès & de bonheur que vous, & toutefois n'ont pas ces réveils tristes & cruels dont vous décrivez l'horreur avec tant d'énergie. Pourquoi cela? Sans doute elles n'auront pas, direz-vous, une ame aussi sensible. Je n'ai vu personne en ma vie qui n'en dît autant. Mais quest-ce enfin que cette sensibilité si vantée? Voulez-vous le savoir, Henriette? C'est en dernière analyse un amour-propre qui se compare. J'ai mis le doigt sur le siège du mal.

Toutes vos miseres viennent & viendront de vous être affichée. Par cette maniere de chercher le bonheur, il est impossible qu'on le trouve. On n'obtient

jamais dans l'opinion des autres la place qu'on y prétend. S'ils nous l'accordent à quelques égards, ils nous la refusent à mille autres, & une seule exclusion tourmente plus que ne flattent cent préférences. C'est bien pis encore dans une femme qui voulant se faire homme, met d'abord tout son sexe contre elle, & n'est jamais prise au mot par le nôtre; en sorte que son orgueil est souvent aussi mortifié par les honneurs qu'on lui rend, que par ceux qu'on lui refuse. Elle n'a jamais précisément ce qu'elle veut: parce qu'elle veut des choses contradictoires, & qu'usurpant les droits d'un sexe, sans vouloir renoncer à ceux de l'autre, elle n'en possède aucun pleinement.

Mais le grand malheur d'une femme qui s'affiche, est de n'attirer, ne voir que des gens qui font comme elle, & d'écarter le mérite solide & modeste qui ne s'affiche point, & qui ne court point où s'assemble la foule. Personne ne juge si mal & si fausement des hommes, que les gens à prétentions; car ils ne les jugent que d'après eux-mêmes, & ce qui leur ressemble; & ce n'est certainement pas voir le genre humain



par son beau côté. Vous êtes mécontente de toutes vos sociétés ; je le crois bien. Celles où vous avez vécu étoient les moins propres à vous rendre heureuse. Vous n'y trouviez personne en qui vous puissiez prendre cette confiance qui soulage. Comment l'auriez-vous trouvée parmi des gens tout occupés d'eux seuls , à qui vous demandiez dans leur cœur la première place , & qui n'en ont pas même une seconde à donner ? Vous vouliez briller , vous vouliez primer , & vous vouliez être aimée ; ce sont des choses incompatibles. Il faut opter. Il n'y a point d'amitié sans égalité ; & il n'y a jamais d'égalité reconnue entre gens à prétention. Il ne suffit pas d'avoir besoin d'un ami pour en trouver ; il faut encore avoir de quoi fournir aux besoins d'un autre. Parmi les provisions que vous avez faites , vous avez oublié celle-là.

La marche par laquelle vous avez acquis des connoissances , n'en justifie ni l'objet ni l'usage ; vous avez voulu paroître philosophe , c'étoit renoncer à l'être ; & il valoit beaucoup mieux avoir l'air d'une fille qui attend un mari , que d'un sage qui attend de l'encens.

Loin de trouver le bonheur dans l'effet des soins que vous n'avez donnés qu'à la seule apparence, vous n'y avez trouvé que des biens apparens, & des maux véritables. L'état de réflexion où vous vous êtes jettée, vous a fait faire incessamment des retours douloureux sur vous-même, & vous voulez pourtant bannir ces idées par le même genre d'occupation qui vous les donna.

Vous voyez l'erreur de la route que vous avez prise, & croyant en changer par votre projet, vous allez encore au même but par un détour. Ce n'est point pour vous que vous voulez revenir à l'étude, c'est encore pour les autres. Vous voulez faire des provisions de connoissances pour suppléer, dans un autre âge, à la figure; vous voulez substituer l'empire du savoir à celui des charmes.

Vous ne voulez pas pas devenir la complaisante d'une autre femme, mais vous voulez avoir des complaisans. Vous voulez avoir des amis, c'est-à-dire une cour. Car les amis d'une femme jeune ou vieille, sont toujours ses courtisans. Ils la servent ou la quittent; & vous prenez de loin des mesures pour

les retenir , afin d'être toujours le centre d'une sphere petite ou grande. Je crois sans cela que les provisions que vous voulez faire , seroient la chose la plus inutile , pour l'objet que vous croyez bonnement vous proposer. Vous voudriez , dites-vous , vous mettre en état d'entendre les autres. Avez-vous besoin d'un nouvel acquis pour cela ? Je ne fais pas au vrai quelle opinion vous avez de votre intelligence actuelle ; mais dussiez-vous avoir pour amis des *Œdipes* , j'ai peine à croire que vous soyez fort curieuse de jamais entendre les gens que vous ne pouvez entendre aujourd'hui. Pourquoi donc tant de soins pour obtenir ce que vous avez déjà ? Non Henriette , ce n'est pas cela ; mais quand vous serez une *Sybille* , vous voulez prononcer des oracles ; votre vrai projet n'est pas tant d'écouter les autres , qued'avoir vous-même des auditeurs. Sous prétexte de travailler pour l'indépendance , vous travaillez encore pour la domination. C'est ainsi que loin d'alléger le poids de l'opinion qui vous rend malheureuse , vous voulez en aggraver le joug. Ce n'est pas le moyen de vous procurer des réveils plus sereins.

Vous croyez que le seul soulagement du sentiment pénible qui vous tourmente , est de vous éloigner de vous. Moi tout au contraire , je crois que c'est de vous en rapprocher.

Toute votre lettre est pleine de preuves que jusqu'ici , l'unique but de toute votre conduite , a été de vous mettre avantageusement sous les yeux d'autrui. Comment , ayant réussi dans le public autant que personne , & en rapportant si peu de satisfaction intérieure , n'avez-vous pas senti que ce n'étoit pas là le bonheur qu'il vous falloit , & qu'il étoit tems de changer de plan ? Le vôtre peut être bon pour la gloire , mais il est mauvais pour la félicité. Il ne faut point chercher à s'éloigner de soi , parce que cela n'est pas possible , & que tout nous y ramene , malgré que nous en ayons. Vous convenez d'avoir passé des heures très-douces en m'écrivant & me parlant de vous. Il est étonnant que cette expérience ne vous mette pas sur la voie , & ne vous apprenne pas où vous devez chercher , sinon le bonheur , au moins la paix.

Cependant , quoique mes idées en ceci différent beaucoup des vôtres , nous sommes à-peu-près d'accord sur ce

ce que vous devez faire. L'étude est désormais pour vous la lance d'Achille, qui doit guérir la blessure qu'elle a faite. Mais vous ne voulez qu'anéantir la douleur, & je voudrois ôter la cause du mal. Vous voulez vous distraire de vous par la philosophie; moi, je voudrois qu'elle vous détachât de tout, & vous rendît à vous-même, Soyez sûre que vous ne serez contente des autres que quand vous n'aurez plus besoin d'eux, & que la société ne peut vous devenir agréable, qu'en cessant de vous être nécessaire. N'ayant jamais à vous plaindre de ceux dont vous n'exigerez rien, c'est vous alors qui leur serez nécessaire; & sentant que vous vous suffisez à vous-même, ils vous sauront gré du mérite que vous voulez bien mettre en commun. Ils ne croiront plus vous faire grace; ils la recevront toujours. Les agrémens de la vie vous rechercheront, par cela seul, que vous ne les rechercherez pas; & c'est alors que, contente de vous, sans pouvoir être mécontente des autres, vous aurez un sommeil paisible & un réveil délicieux.

Il est vrai que des études faites dans  
*Œuv. Posth. Tom. VI.* S

des vues si contraires , ne doivent pas beaucoup se ressembler , & il y a bien de la différence entre la culture qui orne l'esprit , & celle qui nourrit l'ame. Si vous aviez le courage de goûter un projet , dont l'exécution vous fera d'abord très-pénible , il faudroit beaucoup changer vos directions. Cela demanderoit d'y bien penser , avant de se mettre à l'ouvrage. Je suis malade , occupé , abattu , j'ai l'esprit lent ; il me faut des efforts pénibles pour sortir du petit cercle d'idées qui me sont familières , & rien n'en est plus éloigné que votre situation. Il n'est pas juste que je me fatigue à pure perte ; car j'ai peine à croire que vous vouliez entreprendre de refondre , pour ainsi dire , toute votre constitution morale. Vous avez trop de philosophie pour ne pas voir avec effroi cette entreprise. Je désespérerois de vous , si vous vous y mettiez aisément. N'allons donc pas plus loin quant à présent. Il suffit que votre principale question est résolue : suivez la carrière des Lettres. Il ne vous en reste plus d'autre à choisir.

Ces lignes que je vous écris à la hâte , distrait & souffrant , ne disent

peut-être rien de ce qu'il faut dire : mais les erreurs que ma précipitation peut m'avoir fait faire , ne sont pas irréparables. Ce qu'il falloit avant toute chose , étoit de vous faire sentir combien vous m'intéressez ; & je crois que vous n'en douterez pas en lisant cette lettre. Je ne vous regardois jusqu'ici que comme une belle penleuse qui , si elle avoit reçu un caractère de la nature , avoit pris soin de l'étouffer , de l'anéantir sous l'extérieur ; comme un de ces chefs-d'œuvre jettés en bronze , qu'on admire par les dehors , & dont le dedans est vide. Mais si vous savez pleurer encore sur votre état , il n'est pas sans ressource ; tant qu'il reste au cœur un peu d'étoffe , il ne faut désespérer de rien.



## L E T T R E

A L A M Ê M E.

*Motiers , 4 Novembre 1764.*

**S**I votre situation , Mademoiselle , vous laisse à peine le tems de m'écrire ,

S 2

vous devez concevoir que la mienne m'en laisse encore moins pour vous répondre. Vous n'êtes que dans la dépendance de vos affaires, & des gens à qui vous tenez; & moi je suis dans celle de toutes les affaires & de tout le monde, parce que chacun me jugeant libre, veut par droit de premier occupant disposer de moi. D'ailleurs, toujours harcelé, toujours souffrant, accablé d'ennuis, & dans un état pire que le vôtre, j'emploie à respirer le peu de momens qu'on me laisse; je suis trop occupé pour n'être pas paresseux. Depuis un mois, je cherche un moment pour vous écrire à mon aise : ce moment ne vient point; il faut donc vous écrire à la dérobée; car vous m'intéressez trop pour vous laisser sans réponse. Je connois peu de gens qui m'attachent davantage, & personne qui m'étonne autant que vous.

Si vous avez trouvé dans ma lettre beaucoup de choses qui ne quadroient pas à la vôtre : c'est qu'elle étoit écrite pour une autre que vous. Il y a dans votre situation des rapports si frappans avec celle d'une autre personne, qui, précisément étoit à Neufchâtel



quand je reçus votre lettre, que je ne doutai point que cette lettre ne vînt d'elle, & je pris le change, dans l'idée qu'on cherchoit à me le donner. Je vous parlai donc moins sur ce que vous me disiez de votre caractère, que sur ce qui m'étoit connu du sien. Je crus trouver dans sa manie de s'afficher, car c'est une savante & un bel-esprit en titre, la raison du mal-aise intérieur dont vous me faisiez le détail; je commençai par attaquer cette manie, comme si c'eût été la vôtre, & je ne doutai point qu'en vous ramenant à vous-même, je ne vous rapprochasse du repos, dont rien n'est plus éloigné, selon moi, que l'état d'une femme qui s'affiche.

Une lettre faite sur un pareil quiproquo, doit contenir bien des balourdises. Cependant il y avoit cela de bon dans mon erreur, qu'elle me donnoit la clef de l'état moral de celle à qui je pensois écrire; & sur cet état supposé, je croyois entrevoir un projet à suivre, pour vous tirer des angoisses que vous me décriviez, sans recourir aux distractions qui, selon vous, en sont le seul remède, & qui,

selon moi , ne sont pas même un palliatif. Vous m'apprenez que je me suis trompé , & que je n'ai rien vu de ce que je croyois voir. Comment trouverois-je un remede à votre état , puisque cet état m'est inconcevable ? Vous m'êtes une énigme affligeante & humiliante. Je croyois connoître le cœur humain , & je ne connois rien au vôtre. Vous souffrez , & je ne puis vous soulager.

Quoi ! parce que rien d'étranger à vous ne vous contente , vous voulez vous fuir ; & parce que vous avez à vous plaindre des autres , parce que vous les méprisez , qu'ils vous en ont donné le droit , que vous sentez en vous une ame digne d'estime , vous ne voulez pas vous consoler avec elle , du mépris que vous inspirent celles qui ne lui ressemblent pas ? Non , je n'entends rien à cette bizarrerie , elle me passe.

Cette sensibilité qui vous rend mécontente de tout , ne devoit-elle pas se replier sur elle-même ? ne devoit-elle pas nourrir votre cœur d'un sentiment sublime & délicieux d'amour-propre ? n'a-t-on pas toujours en lui la ressource contre l'injustice & le dé-

dommagement de l'insensibilité ? Il est si rare, dites-vous, de rencontrer une ame; il est vrai; mais comment peut-on en avoir une, & ne pas se complaire avec elle ? Si l'on sent à la sonde, les autres étroites & resserrées, on s'en rebute, on s'en détache; mais après s'être si mal trouvé chez les autres, quel plaisir n'a-t-on pas de rentrer dans sa maison ? Je fais combien le besoin d'attachement rend affligeante aux cœurs sensibles, l'impossibilité d'en former. Je fais combien cet état est triste ; mais je fais qu'il a pourtant des douceurs ; il fait verser des ruisseaux de larmes ; il donne une mélancolie qui nous rend témoignage de nous-mêmes, & qu'on ne voudroit pas ne pas avoir. Il fait rechercher la solitude comme le seul asyle où l'on se retrouve avec tout ce qu'on a raison d'aimer. Je ne puis trop vous le redire ; je ne connois ni bonheur ni repos dans l'éloignement de soi-même ; & au contraire je sens mieux, de jour en jour, qu'on ne peut être heureux sur la terre, qu'à proportion qu'on s'éloigne des choses, & qu'on se rapproche de soi. S'il y a quelque senti-

ment plus doux que l'estime de soi-même; s'il y a quelque occupation plus aimable que celle d'augmenter ce sentiment, je puis avoir tort. Mais voilà comme je pense; jugez sur cela, s'il m'est possible d'entrer dans vos vues, & même de concevoir votre état.

Je ne puis m'empêcher d'espérer encore que vous vous trompez sur le principe de votre mal-aïse, & qu'au lieu de venir du sentiment qui réfléchit sur vous-même, il vient au contraire de celui qui vous lie encore à votre insçu, aux choses dont vous vous croyez détachée, & dont peut-être vous désespérez seulement de jouir; je voudrais que cela fût; je verrois une prise pour agir; mais si vous accusez juste, je n'en vois point. Si j'avois actuellement sous les yeux votre première lettre, & plus de loisir pour y réfléchir, peut-être parviendrois-je à vous comprendre, & je n'y épargnerois pas ma peine; car vous m'inquiétez véritablement; mais cette lettre est noyée dans des tas de papiers; il me faudroit, pour la retrouver, plus de tems qu'on ne m'en laisse; je suis forcé de renvoyer cette recherche à

d'autres momens. Si l'inutilité de notre correspondance ne vous rebutoit pas de m'écrire, ce seroit vraisemblablement un moyen de vous entendre à la fin. Mais je ne puis vous promettre plus d'exactitude dans mes réponses, que je ne suis en état d'y en mettre ; ce que je vous promets, & que je tiendrai bien, c'est de m'occuper beaucoup de vous, & de ne vous oublier de ma vie. Votre dernière lettre, pleine de traits de lumière & de sentimens profonds, m'affecte encore plus que la précédente. Quoi que vous en puissiez dire, je croirai toujours qu'il ne tient qu'à celle qui l'a écrite, de se plaire avec elle-même, & de se dédommager par-là des rigueurs de son sort.



L E T T R E  
A MADEMOISELLE G.

*En lui envoyant un lacet.*

14 Mai 1764.

C E présent, ma bonne amie, vous fut destiné du moment que j'eus le bien

S 5.

de vous connoître , & quoi qu'en pût dire votre modestie , j'étois sûr qu'il auroit dans peu son emploi. La récompense suit de près la bonne œuvre. Vous étiez cet hiver garde-malade , & ce printems Dieu vous donne un mari ; vous lui ferez charitable , & Dieu vous donnera des enfans ; vous les éleverez en sage mere , ils vous rendront heureuse un jour. D'avance vous devez l'être par les soins d'un époux aimable & aimé , qui saura vous rendre le bonheur qu'il attend de vous. Tout ce qui promet un bon choix , m'est garant du vôtre ; des liens d'amitié formés dès l'enfance , éprouvés par le tems , fondés sur la connoissance des caractères , l'union des cœurs que le mariage affermit , mais ne produit pas , l'accord des esprits où des deux parts la bonté domine , & où la gaieté de l'un , la solidité de l'autre se tempérant mutuellement , rendront douce & chere à tous deux l'austere loi qui fait succéder aux jeux de l'adolescence des soins plus graves , mais plus touchans. Sans parler d'autres convenances , voilà de bonnes raisons de compter pour toute la vie sur un bonheur

commun dans l'état où vous entrez , & que vous honorerez par votre conduite. Voir vérifier un augure si bien fondé , fera , chere Isabelle , une consolation très-douce pour votre ami. Du reste , la connoissance que j'ai de vos principes , & l'exemple de Madame votre sœur , me dispensent de faire avec vous des conditions. Si vous n'aimez pas les enfans , vous aimerez vos devoirs. Cet amour me répond de l'autre , & votre mari dont vous fixerez les goûts sur divers articles , saura bien changer le vôtre sur celui-là.

En prenant la plume , j'étois plein de ces idées. Les voilà pour tout compliment. Vous attendiez peut-être une lettre faite pour être montrée ; mais auriez-vous dû me la pardonner , & reconnoîtrez-vous l'amitié que vous m'avez inspirée , dans une épître où je songerois au Public en parlant à vous ?





## L E T T R E

*A M. D E P.**23 Mai 1764.*

**J**E fais, Monsieur, que depuis deux ans Paris fourmille d'écrits qui portent mon nom, mais dont heureusement peu de gens sont les dupes. Jen'ai ni écrit ni vu ma prétendue lettre à M. l'Archevêque d'Ausck, & la date de Neuchâtel prouve que l'auteur n'est pas même instruit de ma demeure.

Je n'avois pas attendu les exhortations des Protestans de France pour réclamer contre les mauvais traitemens qu'ils essuyent. Ma lettre à M. l'Archevêque de Paris porte un témoignage assez éclatante du vif intérêt que je prends à leurs peines; il seroit difficile d'ajouter à la force des raisons que j'apporte pour engager le Gouvernement à les tolérer, & j'ai même lieu de présumer qu'il y a fait quelque attention. Quel gré m'en ont-ils su? On diroit que cette lettre qui a ramené



tant de Catholiques, n'a fait qu'achever d'aliéner les Protestans; & combien d'entr'eux ont osé m'en faire un nouveau crime? Comment voudriez-vous, Monsieur, que je prisse avec succès leur défense lorsque j'ai moi-même à me défendre de leurs outrages? Opprimé, persécuté, poursuivi chez eux de toutes parts comme un scélérat, je les ai vu tous réunis pour achever de m'accabler; & lorsqu'enfin la protection du Roi a mis ma personne à couvert, ne pouvant plus autrement me nuire, ils n'ont cessé de m'injurier. Ouvrez jusqu'à vos Mercurres, & vous verrez de quelle façon ces charitables chrétiens m'y traitent: si je continuois à prendre leur cause, ne me demanderoit-on pas de quoi je me mêle? Ne jugeroit-on pas qu'apparemment je suis de ces braves qu'on mène au combat à coups de bâton?

» Vous avez bonne grace de venir  
» nous prêcher la tolérance, me di-  
» roit-on, tandis que vos gens se mon-  
» trent plus intolérans que nous. Vo-  
» tre propre histoire dément vos prin-  
» cipes, & prouve que les Réformés,

» doux peut-être quand ils sont foibles, sont très-violens sitôt qu'ils sont les plus forts. Les uns vous décrètent, les autres vous bannissent, les autres vous reçoivent en rechignant. Cependant vous voulez que nous les traitions sur des maximes de douceur qu'ils n'ont pas eux-mêmes ! Non, puisqu'ils persécutent, ils doivent être persécutés ; c'est la loi de l'équité qui veut qu'on fasse à chacun comme il fait aux autres. Croyez-nous, ne vous mêlez plus de leurs affaires, car ce ne sont point les vôtres. Ils ont grand soin de le déclarer tous les jours en vous reniant pour leur frere, en protestant que votre Religion n'est pas la leur ».

Si vous voyez, Monsieur, ce que j'aurois de solide à répondre à ce discours, ayez la bonté de me le dire, quant à moi je ne le vois pas. Et puis, que fais-je encore ? Peut-être en voulant les défendre, avancerois-je par mégarde quelque hérésie, pour laquelle on me feroit saintement brûler. Enfin, je suis abattu, découragé, souffrant,

& l'on me donne tant d'affaires à moi-même , que je n'ai plus le tems de me mêler de celles d'autrui.

Recevez mes salutations , Monsieur , je vous supplie , & les assurances de mon respect.



## L E T T R E

A M. L. P. D. W.

Motiers , le 26 Mai 1764.

**J**E reçois avec reconnoissance le livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; & lorsque je relirai cet ouvrage , ce qui j'espère , m'arrivera quelquefois encore , ce sera toujours dans l'exemplaire que je tiens de vous. Ces entretiens ne sont point de Phocion , ils sont de l'Abbé de Mably , frere de l'Abbé de Condillac , célèbre par d'excellens livres de Métaphysique , & connu lui-même par divers ouvrages de Politique , très-bons aussi dans leur genre. Cependant on retrouve quelquefois dans ceux-ci de ces principes de la politique moderne , qu'il seroit

à defirer que tous les hommes de votre rang blâmaſſent ainſi que vous. Auſſi, quoique l'Abbé de Mably ſoit un honnête homme rempli de vues très-ſaines, j'ai pourtant été ſurpris de le voir s'élever, dans ce dernier ouvrage, à une morale ſi pure & ſi ſublime. C'eſt pour cela, ſans doute, que ces entretiens, d'ailleurs très-bien faits, n'ont eu qu'un ſuccès médiocre en France; mais ils en ont eu un très-grand en Suiffe, où je vois avec plaifir qu'ils ont été réimprimés.

J'ai le cœur plein de vos deux dernières lettres. Je n'en reçois pas une qui n'augmente mon reſpect, & ſi j'oſe le dire, mon attachement pour vous. L'homme vertueux, le grand homme élevé par les diſgraces, me fait tout-à-fait oublier le Prince & le frere d'un Souverain, & vu l'antipathie pour cet état qui m'eſt naturelle, ce n'eſt pas peu de m'avoir amené là. Nous pourrions bien cependant, n'être pas toujours de même avis en toute choſe, & par exemple, je ne ſuis pas trop convaincu qu'il ſuffiſe, pour être heureux, de bien remplir les devoirs de ſon emploi. Sûrement Turenne en brû-

lant le Palatinat par l'ordre de son Prince , ne jouissoit pas du vrai bonheur ; & je ne crois pas que les Fermiers-Généraux les plus appliqués autour de leur tapis verd , en jouissent davantage : mais si ce sentiment est une erreur , elle est plus belle en vous que la vérité même ; elle est digne de qui fut se choisir un état dont tous les devoirs sont des vertus.

Le cœur me bat à chaque ordinaire ; dans l'attente du moment désiré qui doit tripler votre être. Tendres époux que vous êtes heureux ! que vous allez le devenir encore , en voyant multiplier des devoirs si charmans à remplir ! Dans la disposition d'ame où je vous vois tous les deux , non , je n'imagine aucun bonheur pareil au vôtre. Hélas ! quoi qu'on en puisse dire , la vertu seule ne le donne pas ; mais elle seule nous le fait connoître , & nous apprend à le goûter.





## L E T T R E

A M\*\*\*.

*Motiers, le 28 Mai 1764.*

C'EST rendre un vrai service à un Solitaire éloigné de tout, que de l'avertir de ce qui se passe par rapport à lui. Voilà, Monsieur, ce que vous avez fait très-obligeamment en m'envoyant un exemplaire de ma prétendue lettre à M. l'Archevêque d'Ausck.

Cette lettre, comme vous l'avez deviné, n'est pas plus de moi que tous ces écrits pseudonymes qui courent Paris sous mon nom. Je n'ai point vu le Mandement auquel elle répond, je n'en ai même jamais ouï parler, & il y a huit jours que j'ignorois qu'il y eût un M. du Tillet au monde. J'ai peine à croire que l'Auteur de cete lettre ait voulu persuader sérieusement qu'elle étoit de moi. N'ai-je pas assez des affaires qu'on me suscite, sans m'aller mêler de celles d'autrui? Depuis quand m'a-t-on vu devenir homme de parti? Quel nouvel

intérêt m'auroit fait changer si brusquement de maximes? Les Jésuites sont-ils en meilleur état que quand je refusois d'écrire contr'eux dans leurs disgraces? Quelqu'un me connoît-il assez lâche, assez vil pour insulter aux malheureux? Eh! si j'oubliois les égards qui leur sont dus, de qui pourroient-ils en attendre? Que m'importe, enfin, le sort des Jésuites, quel qu'il puisse être? Leurs ennemis se sont-ils montrés pour moi plus tolérans qu'eux? La triste vérité délaissée est-elle plus chère aux uns qu'aux autres? & soit qu'ils triomphent ou qu'ils succombent, en serai-je moins persécuté? D'ailleurs, pour peu qu'on lise attentivement cette lettre, qui ne sentira pas comme vous, que je n'en suis point l'Auteur? Les mal-adresses y sont entassées: elle est datée de Neufchâtel où je n'ai pas mis le pied; on y emploie la formule du *très-humble serviteur*, dont je n'use avec personne; on m'y fait prendre le titre de Citoyen de Geneve, auquel j'ai renoncé: tout en commençant on s'échauffe pour M. de Voltaire, le plus ardent, le plus adroit de mes persécuteurs, & qui se passe bien, je crois

d'un défenseur tel que moi : on affecte quelques imitations de mes phrases, & ces imitations se démentent l'instant après ; le style de la lettre peut être meilleur que le mien, mais enfin ce n'est pas le mien : on m'y prête des expressions basses ; on m'y fait dire des grossieretés qu'on ne trouvera certainement dans aucun de mes écrits : on m'y fait dire *vous* à Dieu ; usage que je ne blâme pas, mais qui n'est pas le nôtre. Pour me supposer l'Auteur de cette lettre, il faut supposer aussi que j'ai voulu me déguiser. Il n'y falloit donc pas mettre mon nom, & alors on auroit pu persuader aux fots qu'elle étoit de moi.

Telles sont, Monsieur, les armes dignes de mes adversaires dont ils achèvent de m'accabler. Non contents de m'outrager dans mes ouvrages, ils prennent le parti plus cruel encore de m'attribuer les leurs. A la vérité le Public jusqu'ici n'a pas pris le change, & il faudroit qu'il fût bien aveuglé pour le prendre aujourd'hui. La justice que j'en attends sur ce point, est une consolation bien foible pour tant de maux. Vous savez la nouvelle affliction qui



m'accable : la perte de M. de Luxembourg met le comble à toutes les autres ; je la sentirai jusqu'au tombeau. Il fut mon consolateur durant sa vie, il sera mon protecteur après sa mort. Sa chère & honorable mémoire défendra la mienne des insultes de mes ennemis , & quand ils voudront la souiller par leurs calomnies, on leur dira comment cela pourra-t-il être ? Le plus honnête homme de France fut son ami.

Je vous remercie & vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.



## L E T T R E

A M. DE CHAMFORT.

*24 Juin 1764.*

J'ai toujours désiré, Monsieur, d'être publié de la tourbe insolente & vile qui ne songe aux infortunés que pour insulter à leur misère ; mais l'estime des hommes de mérite est un précieux dédommagement de ses outrages, & je ne puis qu'être flatté de l'honneur que vous m'avez fait en m'envoyant votre

piece. Quoiqu'accueillie du public, elle doit l'être des connoisseurs & des gens sensibles aux vrais charmes de la nature. L'effet le plus sûr de mes maximes qui est de m'attirer la haine des méchans & l'affection des gens de bien, & qui se marque aulant par mes malheurs que par mes succès, m'apprend par l'approbation dont vous honorez mes écrits, ce qu'on doit attendre des vôtres, & me fait desirer, pour l'utilité publique, qu'ils tiennent tout ce que promet votre début. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.



## L E T T R E

A M. H. D. P.

Motiers, le 15 Juillet 1764.

**S**I mes raisons, Monsieur, contre la proposition qui m'a été faite par le canal de M. P\*\*\*. vous paroissent mauvaises, celles que vous m'objectez ne me semblent pas meilleures, & dans ce qui regarde ma conduite, je crois pouvoir rester juge des motifs qui doivent me déterminer.

Il ne s'agit pas, je le fais, de ce que tel ou tel peut mériter par la loi du talion : mais il s'agit de l'objection par laquelle les Catholiques me feroient la bouche, en m'accusant de combattre ma propre religion. Vous écrivez contre les persécuteurs, me diroient-ils, & vous vous dites Protestant ! Vous avez donc tort ; car les Protestans sont tout aussi persécuteurs que nous, & c'est pour cela que nous ne devons point les tolérer, bien sûrs que s'ils devenoient les plus forts, ils ne nous toléreroient pas nous-mêmes. Vous nous trompez, ajouteroient-ils, ou vous vous trompez, en vous mettant en contradiction avec les vôtres, & nous prêchant d'autres maximes que les leurs. Ainsi l'ordre veut qu'avant d'attaquer les Catholiques, je commence par attaquer les Protestants, & par leur montrer qu'ils ne savent pas leur propre religion. Est-ce là, Monsieur, ce que vous m'ordonnez de faire ? Cette entreprise préliminaire rejetteroit l'autre encore loin, & il me paroît que la grandeur de la tâche ne vous effraye gueres, quand il n'est question que de l'imposer.

Que si les argumens *ad hominem* qu'on m'objecteroit vous paroissent peu embarrassans, ils me le paroissent beaucoup, à moi ; & dans ce cas , c'est à celui qui fait les résoudre , d'en prendre le soin.

Il y a encore , ce me semble , quelque chose de dur & d'injuste de compter pour rien tout ce que j'ai fait , & de regarder ce qu'on me prescrit comme un nouveau travail à faire. Quand on a bien établi une vérité par cent preuves invincibles , ce n'est pas un si grand crime à mon avis , de ne pas courir après la cent & unieme ; sur-tout si elle n'existe pas ; j'aime à dire des choses utiles , mais je n'aime pas à les répéter ; & ceux qui veulent absolument des redites , n'ont qu'à prendre plusieurs exemplaires du même écrit. Les Protestans de France jouissent maintenant d'un repos auquel je puis avoir contribué , non par de vaines déclamations comme tant d'autres , mais par de fortes raisons politiques bien exposées. Cependant voilà qu'ils me pressent d'écrire en leur faveur ; c'est faire trop de cas de ce que je puis faire , ou trop peu de ce que j'ai fait. Ils avouent qu'ils sont tranquilles ; mais il veulent être  
mieux

mieux que bien, & c'est après que je les ai servi de toutes mes forces, qu'ils me reprochent de ne pas les servir au-delà de mes forces.

Ce reproche, Monsieur, me paroît peu reconnoissant de leur part, & peu raisonné de la vôtre. Quand un homme revient d'un long combat, hors d'haleine, & couvert de blessures, est-il tems de l'exhorter gravement à prendre les armes, tandis qu'on se tient soi-même en repos? Eh! Messieurs, chacun son tour, je vous prie. Si vous êtes si curieux des coups, allez-en chercher votre part; quant à moi, j'en ai bien la mienne; il est tems de songer à la retraite; mes cheveux gris m'avertissent que je ne suis plus qu'un vétéran; mes maux & mes malheurs me prescrivent le repos, & je ne fors point de la lice, sans y avoir payé de ma personne. *Sat Patriæ Priamoque datum.* Prenez mon rang, jeunes gens, je vous le cède; gardez-le seulement comme j'ai fait; & après cela ne vous tourmentez pas plus des exhortations indiscretes, & des reproches déplacés, que je ne m'en tourmenterai désormais.

Ainsi, Monsieur, je confirme à loisir

*Œuv. Posth.* Tom. VI.

T.

cè que vous m'accusez d'avoir écrit à la hâte , & que vous jugez n'être pas digne de moi ; jugement auquel j'éviterai de répondre , faute de l'entendre suffisamment.

Recevez , Monsieur , je vous supplie , les assurances de tout mon respect.



## L E T T R E

A M.....

22 Juillet 1764.

**J**E crains , Monsieur , que vous n'alliez un peu vite en besogne dans vos projets ; il faudroit , quand rien ne vous presse , proportionner la maturité des délibérations à l'importance des résolutions. Pourquoi quitter si brusquement l'état que vous aviez embrassé , tandis que vous pouviez à loisir vous arranger pour en prendre un autre , si tant est qu'on puisse appeller un état le genre de vie que vous vous êtes choisi , & dont vous serez peut-être aussi-tôt rebuté que du premier ? Que risquiez-vous à mettre un peu moins d'impé-

tuosité dans vos démarches, & à tirer parti de ce retard, pour vous confirmer dans vos principes, & pour assurer vos résolutions par une plus mûre étude de vous-même? Vous voilà seul sur la terre dans l'âge où l'homme doit tenir à tout; je vous plains, & c'est pour cela que je ne puis vous approuver, puisque vous avez voulu vous isoler vous-même, au moment où cela vous convenoit le moins. Si vous croyez avoir suivi mes principes, vous vous trompez, vous avez suivi l'impétuosité de votre âge; une démarche d'un tel éclat valoit assurément la peine d'être bien pesée avant d'en venir à l'exécution. C'est une chose faite, je le fais : je veux seulement vous faire entendre que la manière de la soutenir, ou d'en revenir, demande un peu plus d'examen que vous n'en avez mis à la faire.

Voici pis. L'effet naturel de cette conduite a été de vous brouiller avec Madame votre mère. Je vois, sans que vous me le montriez, le fil de tout cela; & quand il n'y auroit que ce que vous me dites, à quoi bon aller effrôcher la conscience tranquille d'une

mere, en lui montrant, sans nécessité, des sentimens différens des siens? Il falloit, Monsieur, garder ces sentimens au dedans de vous pour la regle de votre conduite; & leur premier effet devoit être de vous faire endurer avec patience les tracasseries de vos prêtres, & de ne pas changer ces tracasseries en persécutions, en voulant secouer hautement le joug de la Religion où vous étiez né. Je pense si peu comme vous sur cet article, que quoique le Clergé protestant me fasse une guerre ouverte, & que je sois fort éloigné de penser comme lui sur tous les points, je n'en demeure pas moins sincèrement uni à la communion de notre Eglise, bien résolu d'y vivre & d'y mourir s'il dépend de moi. Car il est très-consolant pour un croyant affligé, de rester en communauté de culte avec ses frères, & de servir Dieu conjointement avec eux. Je vous dirai plus, & je vous déclare que si j'étois né Catholique, je demeurerois Catholique, sachant bien que votre Eglise met un frein très-salutaire aux écarts de la raison humaine, qui ne trouve ni fond ni rive, quand elle veut sonder l'abyme



des choses; & je suis si convaincu de l'utilité de ce frein, que je m'en suis moi-même imposé un semblable, en me prescrivant, pour le reste de ma vie, des regles de foi dont je ne me permets plus de sortir. Aussi je vous jure que je ne suis tranquille que depuis ce tems-là, bien convaincu que sans cette précaution, je ne l'aurois été de ma vie. Je vous parle, Monsieur, avec effusion de cœur, & comme un pere parleroit à son enfant. Votre brouillerie avec Madame votre mere me navre. J'avois dans mes malheurs la consolation de croire que mes écrits ne pouvoient faire que du bien; voulez-vous m'ôter encore cette consolation? Je fais que s'ils font du mal, ce n'est que faute d'être entendus; mais j'aurai toujours le regret de n'avoir pu me faire entendre. Cher\*\*\*, un fils brouillé avec sa mere a toujours tort : de tous les sentimens naturels le seul demeuré parmi nous, est l'affection maternelle. Le droit des meres est le plus sacré que je connoisse; en aucun cas, on ne peut le violer sans crime; raccommodez-vous donc avec la vôtre. Allez-vous jeter à ses pieds; à quelque prix que

ce soit appaisez-la ; foyez sûr que son cœur vous sera rouvert si le vôtre vous ramene à eile. Ne pouvez-vous sans fausseté lui faire le sacrifice de quelques opinions inutiles , ou du moins les dissimuler ? Vous ne ferez jamais appelé à persécuter personne ; que vous importe le reste ? Il n'y a pas deux morales. Celle du Christianisme & celle de la philosophie sont la même ; l'une & l'autre vous impose ici le même devoir ; vous pouvez le remplir ; vous le devez ; la raison , l'honneur , votre intérêt , tout le veut ; moi je l'exige , pour répondre aux sentimens dont vous m'honorez. Si vous le faites , comptez sur mon amitié , sur toute mon estime , sur mes soins , si jamais ils vous sont bons à quelque chose. Si vous ne le faites pas , vous n'avez qu'une mauvaise tête , ou qui pis est , votre cœur vous conduit mal , & je ne veux conserver de liaisons qu'avec des gens dont la tête & le cœur soient sains.





## L E T T R E

A MYLORD MARECHAL.

Motiers , le 21 Août 1764.

LE plaisir que m'a causé, Mylord, la nouvelle de votre heureuse arrivée à Berlin par votre lettre du mois dernier, a été retardé par un voyage que j'avois entrepris, & que la lassitude & le mauvais tems m'ont fait abandonner à moitié chemin. Un premier ressentiment de sciatique, mal héréditaire dans ma famille, m'effrayoit avec raison. Car jugez de ce que deviendrait, cloué dans sa chambre, un pauvre malheureux qui n'a d'autre soulagement, ni d'autre plaisir dans la vie que la promenade, & qui n'est plus qu'une machine ambulante ? Je m'étois donc mis en chemin pour Aix, dans l'intention d'y prendre la douche, & aussi d'y voir mes bons amis les Savoyards, le meilleur peuple, à mon avis, qui soit sur la terre. J'ai fait la route jusqu'à Morges, pédestrement à mon ordinaire.

re, assez caressé par-tout. En traversant le lac, & voyant de loin les clochers de Geneve, je me suis surpris à soupirer aussi lâchement que j'aurois fait jadis pour une perfide maitresse. Arrivé à Thonon, il a fallu rétrogader, malade, & sous une pluie continue. Enfin me voici de retour, non cocu à la vérité, mais battu, mais content, puisque j'apprends votre heureux retour auprès du Roi, & que mon protecteur & mon pere aime toujours son enfant.

Ce que vous m'apprenez de l'affranchissement des Payfans de Poméranie, joint à tous les autres traits pareils que vous m'avez ci-devant rapportés, me montre par-tout deux choses également belles, savoir, dans l'objet le génie de Frédéric, & dans le choix le cœur de George. On feroit une histoire digne d'immortaliser le Roi, sans autres Mémoires que vos lettres.

A propos de Mémoires, j'attends avec impatience ceux que vous m'avez promis. J'abandonnerois volontiers la vie particuliere de votre frere, si vous les rendiez assez amples, pour en pouvoir tirer l'histoire de votre

Maison. J'y pourrois parler au long de l'Ecosse que vous aimez tant, & de votre illustre frere, & de son illustre frere, par lequel tout cela m'est devenu cher. Il est vrai que cette entreprise seroit immense & fort au-dessus de mes forces, sur-tout dans l'état où je suis; mais il s'agit moins de faire un ouvrage, que de m'occuper de vous, & de fixer mes indociles idées qui voudroient aller leur train malgré moi. Si vous voulez que j'écrive la vie de l'ami dont vous me parlez, que votre volonté soit faite; la mienne y trouvera toujours son compte, puisqu'en vous obéissant, je m'occuperai de vous. Bonjour, Mylord.



## L E T T R E

A MADAME LA C. DE B.

Motiers, le 26 Août 1764.

**A**PRÈS les preuves touchantes, Madame, que j'ai eu de votre amitié dans les plus cruels momens de ma vie, il y auroit à moi de l'ingratitude de n'y pas compter toujours; mais il faut par-

donner beaucoup à mon état ; la confiance abandonne les malheureux , & je sens au plaisir que m'a fait votre lettre , que j'ai besoin d'être ainsi rassuré quelquefois. Cette consolation ne pouvoit me venir plus à propos : après tant de pertes irréparables , & en dernier lieu celle de Monsieur de Luxembourg , il m'importe de sentir qu'il me reste des biens assez précieux pour valoir la peine de vivre. Le moment où j'eus le bonheur de le connoître , ressembloit beaucoup à celui où je l'ai perdu ; dans l'un & dans l'autre j'étois affligé , délaissé , malade. Il me consola de tout ; qui me consolera de lui ? Les amis que j'avois avant de le perdre ; car mon cœur usé par les maux , & déjà durci par les ans , est fermé désormais à tout nouvel attachement.

Je ne puis penser, Madame, que dans les critiques qui regardent l'éducation de M. votre fils, vous compreniez ce que, sur le parti que vous avez pris de l'envoyer à Leyde, j'ai écrit au Chevalier de L\*\*\*. Critiquer quelqu'un, c'est blâmer dans le public sa conduite ; mais dire son sentiment à un ami commun sur un pareil sujet, ne s'appellera

jamais critiquer ; à moins que l'amitié n'impose la loi de ne dire jamais ce qu'on pense , même en choses où les gens du meilleur sens peuvent n'être pas du même avis. Après la manière dont j'ai constamment pensé & parlé de vous, Madame , je me décrierois moi-même , si je m'avisais de vous critiquer. Je trouve , à la vérité , beaucoup d'inconvéniens à envoyer les jeunes gens dans les universités ; mais je trouve aussi que selon les circonstances , il peut y en avoir davantage à ne pas le faire , & l'on n'a pas toujours en ceci le choix du plus grand bien , mais du moindre mal. D'ailleurs , une fois la nécessité de ce parti supposée , je crois comme vous , qu'il y a moins de danger en Hollande que par-tout ailleurs.

Je suis ému de ce que vous m'avez marqué de Messieurs les Comtes de B\*\*\* ; jugez , Madame , si la bienveillance des hommes de ce mérite m'est précieuse , à moi , que celle même des gens que je n'estime pas subjugué toujours ? Je ne fais ce qu'on eût fait de moi par les caresses : heureusement on ne s'est pas avisé de me gâter là-dessus. On a travaillé sans relâche à donner

à mon cœur , & peut-être à mon génie , le ressort que naturellement ils n'avoient pas. J'étois né foible ; les mauvais traitemens m'ont fortifié : à force de vouloir m'avilir , on m'a rendu fier.

Vous avez la bonté, Madame, de vouloir des détails sur ce qui me regarde ; que vous dirai-je ? Rien n'est plus uni que ma vie ; rien n'est plus borné que mes projets. Je vis au jour la journée sans souci du lendemain , ou plutôt j'acheve de vivre avec plus de lenteur que je n'avois compté. Je ne m'en irai pas plutôt qu'il ne plaît à la nature ; mais les longueurs ne laissent pas de m'embarrasser , car je n'ai plus rien à faire ici. Le dégoût de toutes choses me livre toujours plus à l'indolence , & à l'oisiveté. Les maux physiques me donnent seuls un peu d'activité. Le séjour que j'habite , quoiqu'assez sain pour les autres hommes est pernicieux pour mon état ; ce qui fait que , pour me dérober aux injures de l'air & à l'importunité des désœuvrés, je vais errant par le pays durant la belle saison ; mais aux approches de l'hiver qui est ici très-rude & très-long , il faut revenir & souffrir. Il y



à long-tems que je cherche à déloger ; mais où aller ? Comment m'arranger ? J'ai tout à la fois l'embarras de l'indigence & celui des richesses ; toute espèce de soin m'effraye ; le transport de mes guenilles & de mes livres par ces montagnes est pénible & coûteux : c'est bien la peine de déloger de ma maison , dans l'attente de déloger bientôt de mon corps ! Au lieu que restant où je suis , j'ai des journées délicieuses , errant sans souci , sans projet , sans affaires , de bois en bois & de rochers en rochers , rêvant toujours & ne pensant point. Je donnerois tout au monde pour savoir la botanique ; c'est la véritable occupation d'un corps ambulante , & d'un esprit paresseux ; je ne répondrois pas que je n'eusse la folie d'essayer de l'apprendre , si je savois par où commencer. Quant à ma situation du côté des ressources , n'en soyez point en peine ; le nécessaire , même abondant , ne m'a point manqué jusqu'ici , & probablement ne me manquera pas sitôt. Loin de vous gronder de vos offres , Madame , je vous en remercie ; mais vous conviendrez qu'elles seroient mal

placées, si je m'en prévalois avant le besoin.

Vous vouliez des détails; vous devez être contente. Je suis très-content des vôtres, à cela près que je n'ai jamais pu lire le nom du lieu que vous habitez. Peut être le connois-je, & il me feroit bien doux de vous y suivre, du moins par l'imagination. Au reste, je vous plains de n'en être encore qu'à la philosophie. Je suis bien plus avancé que vous, Madame : sauf mon devoir & mes amis, me voilà revenu à rien.

Je ne trouve pas le Chevalier si déraisonnable, puisqu'il vous divertit; s'il n'étoit que déraisonnable, il n'y parviendrait sûrement pas. Il est bien à plaindre dans les accès de sa goutte; car on souffre cruellement : mais il a du moins l'avantage de souffrir sans risque. Des scélérats ne l'assassineront pas, & personne n'a intérêt à le tuer. Etes-vous à portée, Madame, de voir souvent Madame la Maréchale? Dans les tristes circonstances où elle se trouve, elle a bien besoin de tous ses amis, & surtout de vous.



# LETTRE

A M. BUTTA-FOCO. (a)

Motiers-Travers, le 22 Septembre 1764.

IL est superflu, Monsieur, de chercher à exciter mon zèle pour l'entreprise que vous me proposez. La seule idée m'élève l'ame & me transporte. Je

---

(a) Cette lettre est une réponse à celle de M. Butta-Foco, du 31 Août 1764, dont voici l'extrait.

Vous avez fait mention des Corfès dans votre Contrat Social d'une façon bien avantageuse pour eux. Un pareil éloge, lorsqu'il part d'une plume aussi sincère que la vôtre, est très-propre à exciter l'émulation & le desir de mieux faire. Il a fait souhaiter à la nation que vous voulussiez être cet homme sage qui pourroit lui procurer les moyens de conserver cette liberté qui lui a coûté tant de sang.

. . . . . Qu'il seroit cruel de ne pas profiter de l'heureuse circonstance où se trouve la Corse pour se donner le gouvernement le plus conforme à l'humanité & à la raison ; le gouvernement le plus propre à fixer dans cette Isle la vraie liberté. . . . .

croirois le reste de mes jours bien noblement, bien vertueusement, bien heureusement employé; je croirois même avoir bien racheté l'inutilité des

---

Une nation ne doit se flatter de devenir heureuse & florissante que par le moyen d'une bonne institution politique : notre Isle, comme vous le dites très-bien, Monsieur, est capable de recevoir une bonne législation, mais il faut un Législateur ; & il faut que ce Législateur ait vos principes, que son bonheur soit indépendant du nôtre, qu'il connoisse à fond la nature humaine, & que dans les progrès des tems se ménageant une gloire éloignée, il veuille travailler dans un siècle & jouir dans un autre. Daignez, Monsieur, être cet homme-là, & coopérer au bonheur de toute une nation en traçant le plan du système politique qu'elle doit adopter. . . . .

Je fais bien, Monsieur, que le travail que j'ose vous prier d'entreprendre, exige des détails qui vous fassent connoître à fond notre vraie situation ; mais si vous daignez vous en charger, je vous fournirai toutes les lumières qui pourront vous être nécessaires, & M. Paoli, Général de la nation, sera très-empressé à vous procurer de Corse tous les éclaircissemens dont vous pourrez avoir besoin. Ce digne chef & ceux d'entre mes compatriotes qui sont à portée de connoître vos ouvrages, partagent mon desir & tous les sentimens d'estime que l'Europe entière a pour vous, & qui vous sont dus à tant de titres, &c. &c. &c.

autres, si je pouvois rendre ce triste reste bon en quelque chose à vos braves compatriotes, si je pouvois concourir par quelque conseil utile, aux vues de leur digne chef & aux vôtres; de ce côté-là donc soyez sûr de moi, ma vie & mon cœur sont à vous.

Mais, Monsieur, le zèle ne donne pas les moyens, & le desir n'est pas le pouvoir. Je ne veux pas faire ici sottement le modeste; je sens bien ce que j'ai, mais je sens encore mieux ce qui me manque. Premièrement, par rapport à la chose, il me manque une multitude de connoissances relatives à la nation & au pays, connoissances indispensables, & qui, pour les acquérir, demanderont de votre part beaucoup d'instructions, d'éclaircissemens, de mémoires, &c. de la mienne, beaucoup d'étude & de réflexions. Par rapport à moi, il me manque plus de jeunesse, un esprit plus tranquille, un cœur moins épuisé d'ennuis, une certaine vigueur de génie qui, même quand on l'a, n'est pas à l'épreuve des années & des chagrins; il me manque la santé, le tems; il me manque, accablé d'une maladie incurable & cruelle,

l'espoir de voir la fin d'un long travail, que la seule attente du succès peut donner le courage de suivre ; il me manque enfin l'expérience dans les affaires, qui seule éclaire plus sur l'art de conduire les hommes que toutes les méditations.

Si je me portois passablement, je me dirois : j'irai en Corse. Six mois passés sur les lieux, m'instruiront plus que cent volumes. Mais comment entreprendre un voyage aussi pénible, aussi long, dans l'état où je suis ? le soutiendrois-je ? me laisseroit-on passer ? Mille obstacles m'arrêteroient en allant ; l'air de la mer acheveroit de me détruire avant le retour ; je vous avoue que je desirerois mourir parmi les miens.

Vous pouvez être pressé : un travail de cette importance ne peut être qu'une affaire de très-longue haleine, même pour un homme qui se porteroit bien. Avant de soumettre mon ouvrage à l'examen de la Nation & de ses Chefs, je veux commencer par en être content moi-même : je ne veux rien donner par morceaux : l'ouvrage doit être un ; l'on n'en sauroit juger séparément. Ce n'est déjà pas peu de chose que de

me mettre en état de commencer; pour achever, cela va loin.

Il se présente aussi des réflexions sur l'état précaire où se trouve encore votre Isle. Je fais que sous un chef tel qu'ils l'ont aujourd'hui, les Corfes n'ont rien à craindre de Gènes : je crois qu'ils n'ont rien à craindre non plus des troupes qu'on dit que la France y envoie; & ce qui me confirme dans ce sentiment, est de voir un aussi bon patriote que vous me paroissez l'être, rester, malgré l'envoi de ces troupes, au service de la puissance qui les donne. Mais, Monsieur, l'indépendance de votre pays n'est point assurée tant qu'aucune Puissance ne la reconnoît, & vous m'avouerez qu'il n'est pas encourageant pour un aussi grand travail, de l'entreprendre sans savoir s'il peut avoir son usage, même en le supposant bon.

Ce n'est point pour me refuser à vos invitations, Monsieur, que je vous fais ces objections, mais pour les soumettre à votre examen & à celui de M. Paoli. Je vous crois trop gens de bien l'un & l'autre, pour vouloir que mon affection pour votre patrie me fasse consommer le peu de tems qui me reste,

à des soins qui ne seroient bons à rien.

Examinez donc, Messieurs, jugez vous-mêmes & soyez sûrs que l'entreprise dont vous m'avez trouvé digne, ne manquera point par ma volonté.

Recevez, je vous prie, mes très-humbles salutations.

ROUSSEAU.

*P. S.* En relisant votre lettre, je vois, Monsieur, qu'à la première lecture, j'ai pris le change sur votre objet. J'ai cru que vous demandiez un corps complet de législation, & je vois que vous demandez seulement une institution politique, ce qui me fait juger que vous avez déjà un corps de loix civiles, autre que le droit écrit, sur lequel il s'agit de calquer une forme de gouvernement qui s'y rapporte. La tâche est moins grande, sans être petite, & il n'est pas sûr qu'il en résulte un tout aussi parfait; on n'en peut juger que sur le recueil complet de vos loix.







## LETTRE AU MÊME.

*Motiers , le 15 Octobre 1764.*

**J**E ne fais , Monsieur , pourquoi votre lettre du 3 ne m'est parvenue que hier. Ce retard me force , pour profiter du courier , de vous répondre à la hâte , sans quoi ma lettre n'arriveroit pas à Aix assez tôt pour vous y trouver.

Je ne puis gueres espérer d'être en état d'aller en Corse. Quand je pourrois entreprendre ce voyage , ce ne seroit que dans la belle saison ; d'ici là le tems est précieux : il faut l'épargner tant qu'il est possible , & il sera perdu jusqu'à ce que j'aye reçu vos instructions. Je joins ici une note rapide des premières dont j'ai besoin ; les vôtres me seront toujours nécessaires dans cette entreprise. Il ne faut point là-dessus me parler , Monsieur , de votre insuffisance. A juger de vous par vos lettres , je dois plus me fier à vos yeux qu'aux miens ; & à juger par vous de votre peuple , il a tort de chercher ses guides hors de chez lui.

Il s'agit d'un si grand objet que ma témérité me fait trembler ; n'y joignons pas du moins l'étourderie ; j'ai l'esprit très-lent ; l'âge & les maux le ralentissent encore ; un gouvernement provisionnel a ses inconvéniens. Quelqu'attention qu'on ait à ne faire que les changemens nécessaires , un établissement tel que celui que nous cherchons , ne se fait point sans un peu de commotion , & l'on doit tâcher au moins de n'en avoir qu'une. On pourroit d'abord jeter les fondemens , puis élever plus à loisir l'édifice ; mais cela suppose un plan déjà fait , & c'est pour tracer ce plan même qu'il faut le plus méditer. D'ailleurs, il est à craindre qu'un établissement imparfait ne fasse plus sentir ses embarras que ses avantages , & que cela ne dégoûte le peuple de l'achever. Voyons toutefois ce qui se peut faire : les mémoires dont j'ai besoin , reçus , il me faut bien six mois pour m'instruire , & autant au moins pour digérer mes instructions ; de sorte que , du printems prochain en un an , je pourrois proposer mes premières idées sur une forme provisionnelle , & au bout de trois autres années mon plan com-

plet d'institution. Comme on ne doit promettre que ce qui dépend de soi, je ne suis pas sûr de mettre en état mon travail en si peu de temps; mais je suis si sûr de ne pouvoir l'abrégé, que s'il faut rapprocher un de ces deux termes, il vaut mieux que je n'entreprenne rien.

Je suis charmé du voyage que vous faites en Corse dans ces circonstances; il ne peut que nous être très-utile. Si, comme je n'en doute pas, vous vous y occupez de notre objet, vous verrez mieux ce qu'il faut me dire que je ne puis voir ce que je dois vous demander. Mais permettez-moi une curiosité que m'inspirent l'estime & l'admiration. Je voudrois savoir tout ce qui regarde M. Paoli; quel âge a-t-il? est-il marié? a-t-il des enfans? où a-t-il appris l'art militaire? comment le bonheur de sa nation l'a-t-il mis à la tête de ses troupes? quelles fonctions exerce-t-il dans l'administration politique & civile? ce grand homme se résoudroit-il à n'être que citoyen dans sa patrie, après en avoir été le sauveur? Sur-tout parlez-moi sans déguisement à tous égards; la gloire, le repos, le bonheur

de votre peuple dépendent ici plus de vous que de moi. Je vous salue, Monsieur de tout mon cœur.

*Mémoire joint à cette réponse.*

Une bonne carte de la Corse où les divers districts soient marqués & distingués par leurs noms, même s'il se peut par des couleurs.

Une exacte description de l'Isle, son histoire naturelle, ses productions, sa culture, sa division par districts; le nombre, la grandeur, la situation des villes, bourgs, paroisses, le dénombrement du peuple aussi exact qu'il sera possible; l'état des forteresses, des ports; l'industrie, les arts, la marine; le commerce qu'on fait, celui qu'on pourroit faire, &c.

Quel est le nombre, le crédit du Clergé; quelles sont les maximes, quelle est sa conduite relativement à la patrie. Y a-t-il des maisons anciennes; des Corps privilégiés, de la Noblesse; les villes ont-elles des droits municipaux? En sont-elles fort jalouses?

Quelles sont les mœurs du peuple, ses goûts, ses occupations, ses amusemens,

mens, l'ordre & les divisions militaires, la discipline, la maniere de faire la guerre, &c.

L'Histoire de la nation jusqu'à ce moment, les loix, les statuts; tout ce qui regarde l'administration actuelle, les inconvéniens qu'on y trouve, l'exercice de la justice, les revenus publics, l'ordre économique, la maniere de poser & de lever les taxes; ce que paye à-peu - près le peuple, & ce qu'il peut payer annuellement & l'un portant l'autre.

Ceci contient en général les instructions nécessaires; mais les unes veulent être détaillées; il suffit de dire les autres sommairement. En général, tout ce qui fait le mieux connoître le génie national ne sauroit être trop expliqué. Souvent un trait, un mot une action dit plus que tout un livre; mais il vaut mieux trop que pas assez.





## L E T T R E A U M Ê M E.

Motiers-Travers, le 24 Mars 1765.

**J**E vois, Monsieur, que vous ignorez dans quel gouffre de nouveaux malheurs je me trouve englouti. Depuis votre pénultième lettre on ne m'a pas laissé reprendre haleine un instant. J'ai reçu votre premier envoi sans pouvoir presque y jeter les yeux. Quant à celui de Perpignan, je n'en ai pas ouï parler. Cent fois j'ai voulu vous écrire, mais l'agitation continuelle, toutes les souffrances du corps & de l'esprit, l'accablement de mes propres affaires, ne m'ont pas permis de songer aux vôtres. J'attendois un moment d'intervalle; il ne vient point, il ne viendra point, & dans l'instant même où je vous répons, je suis, malgré mon état, dans le risque de ne pouvoir finir ma lettre ici.

Il est inutile, Monsieur, que vous comptiez sur le travail que j'avois entrepris, il m'eût été trop doux de m'occuper d'une si glorieuse tâche : cette consolation m'est ôtée : mon ame épuî-

sée d'ennuis n'est plus en état de penser : mon cœur est le même encore, mais je n'ai plus de tête : ma faculté intelligente est éteinte : je ne suis plus capable de suivre un objet avec quelque attention ; & d'ailleurs, que voudriez-vous que fît un malheureux fugitif qui, malgré la protection du Roi de Prusse Souverain du pays, malgré la protection de Mylord Maréchal qui en est Gouverneur, mais malheureusement trop éloignés l'un & l'autre, y boit les affronts comme l'eau ; & ne pouvant plus vivre avec honneur dans cet asyle ; est forcé d'aller errant en chercher un autre sans savoir plus où le trouver ?....

Si fait pourtant, Monsieur, j'en fais un digne de moi, & dont je ne me croirois pas indigne : c'est parmi vous, braves Corfes, qui savez être libres, qui savez être justes, & qui fûtes trop malheureux pour n'être pas compatissans. Voyez, Monsieur, ce qui se peut faire ; parlez-en à M. Paoli. Je demande pouvoir louer dans quelque canton solitaire une petite maison pour y finir mes jours en paix. J'ai ma gouvernante qui depuis vingt ans me soigne dans mes

infirmités continuelles; c'est une fille de quarante - cinq ans , françoise , catholique , honnête & sage , & qui se résout de venir , s'il le faut , au bout de l'univers , partager mes miseres & me fermer les yeux. Je tiendrai mon petit ménage avec elle , & je tâcherai de ne point rendre les soins de l'hospitalité incommodes à mes voisins.

Mais, Monsieur, je dois vous tout dire : il faut que cette hospitalité soit gratuite , non quant à la subsistance , je ne ferai-là dessus à charge à personne , mais quant au droit d'asyle qu'il faut qu'on m'accorde sans intérêt. Car sitôt que je serai parmi vous , n'attendez rien de moi sur le projet qui vous occupe. Je le répète , je suis désormais hors d'état d'y songer ; & quand je ne le serois pas , je m'en abstiendrois par cela même que je vivrois au milieu de vous ; car j'eus , & j'aurai toujours pour maxime inviolable de porter le plus profond respect au gouvernement sous lequel je vis , sans me mêler de vouloir jamais le censurer & critiquer , ou réformer en aucune maniere, J'ai même ici une raison de plus & pour moi d'une très - grande force. Sur le



peu que j'ai parcouru de vos mémoires, je vois que mes idées diffèrent prodigieusement de celles de votre nation. Il ne seroit pas possible que le plan que je proposerois ne fit beaucoup de mécontents , & peut-être vous-même tout le premier, Or, Monsieur , je suis rassasié de disputes & de querelles. Je ne veux plus voir ni faire de mécontents autour de moi , à quelque prix que ce puisse être. Je soupire après la tranquillité la plus profonde , & mes derniers vœux sont d'être aimé de tout ce qui m'entoure , & de mourir en paix. Ma résolution là-dessus est inébranlable. D'ailleurs , mes maux continuels m'absorbent & augmentent mon indolence. Mes propres affaires exigent de mon tems plus que je n'y en peux donner. Mon esprit usé n'est plus capable d'aucune autre application. Que si peut-être la douceur d'une vie calme prolonge mes jours assez pour me ménager des loisirs , & que vous me jugiez capable d'écrire votre histoire , j'entreprendrai volontiers ce travail honorable qui satisfera mon cœur , sans trop fatiguer ma tête , & je serois fort flatté de laisser à la postérité ce mo-

nement de mon séjour parmi vous ; mais ne me demandez rien de plus. Comme je ne veux pas vous tromper , je me reprocherois d'acheter votre protection au prix d'une vaine attente.

Dans cette idée qui m'est venue j'ai plus consulté mon cœur que mes forces ; car dans l'état où je suis, il est peu apparent que je soutienne un si long voyage, d'ailleurs très-embarrassant, sur tout avec ma gouvernante & mon petit bagage. Cependant pour peu que vous m'encouragiez je le tenterai, cela est certain, duflai-je rester & périr en route ; mais il me faut au moins une assurance morale d'être en repos pour le reste de ma vie ; car c'en est fait, Monsieur, je ne peux plus courir. Malgré mon état critique & précaire, j'attendrai dans ce pays votre réponse avant de prendre aucun parti, mais je vous prie de différer le moins possible : car malgré toute ma patience, je puis n'être pas le maître des événemens. Je vous embrasse & vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

P. S. J'oubliois de vous dire, quant à vos prêtres, qu'ils seront bien difficiles s'ils ne sont contents de moi. Je

ne dispute jamais sur rien, Je ne parle jamais de religion. J'aime naturellement même autant votre Clergé que je hais le nôtre. J'ai beaucoup d'amis parmi le Clergé de France, & j'ai toujours très-bien vécu avec eux; mais quoi qu'il arrive, je ne veux point changer de religion, & je souhaite qu'on ne m'en parle jamais, d'autant plus que cela seroit inutile.

Pour ne pas perdre de tems, en cas d'affirmation, il faudroit m'indiquer quelqu'un à Livourne à qui je pusse demander des instructions pour le passage.



## LETTRE AU MÊME.

Moriers, le 26 Mai 1765.

**L**A crise orageuse que je viens d'essuyer, Monsieur & l'incertitude du parti qu'elle me feroit prendre, m'ont fait différer de vous répondre & de vous remercier jusqu'à ce que je fusse déterminé. Je le suis maintenant par une suite d'événemens qui, m'offrant en ce pays sinon la tranquillité du moins la sûreté, me font prendre le parti d'y rester sous la pro-

tection déclarée & confirmée du Roi & du Gouvernement. Ce n'est pas que j'aye perdu le plus vrai desir de vivre dans le vôtre ; mais l'épuisement total de mes forces, les soins qu'il faudroit prendre, les fatigues qu'il faudroit es-suyer, d'autres obstacles encore qui naissent de ma situation, me font du moins pour le moment abandonner mon entreprise, à laquelle, malgré ces difficultés, mon cœur ne peut se résoudre à renoncer tout-à-fait encore. Mais, mon cher Monsieur, je vieillis, je dépéris, les forces me quittent, le desir s'irrite & l'espoir s'éteint. Quoi qu'il en soit, recevez & faites agréer à M. Paoli mes plus vifs, mes plus tendres remerciemens de l'asyle qu'il a bien voulu m'accorder. Peuple brave & hospitalier !..... Non, je n'oublierai jamais un moment de ma vie que vos cœurs, vos bras, vos foyers m'ont été ouverts à l'instant qu'il ne me restoit presque aucun autre asyle en Europe. Si je n'ai point le bonheur de laisser mes cendres dans votre Isle, je tâcherai d'y laisser du moins quelque monument de ma reconnoissance, & je m'honorerai aux yeux de toute la terre de

vous appeller mes hôtes & mes protecteurs.

Je reçus bien par M. le Chevalier R... la lettre de M. Paoli; mais pour vous faire entendre pourquoi j'y répondis en si peu de mots, & d'un ton si vague, il faut vous dire, Monsieur, que le bruit de la proposition que vous m'aviez faite s'étant répandu sans que je sache comment, M. de Voltaire fit entendre à tout le monde que cette proposition étoit une invention de sa façon; il prétendoit m'avoir écrit au nom des Corfès une lettre contrefaite dont j'avois été la dupe. Comme j'étois très-sur de vous, je le laissai dire, j'allai mon train & je ne vous en parlai pas même. Mais il fit plus: il se vanta l'hiver dernier que malgré Mylord Maréchal & le Roi même, il me feroit chasser du pays. Il avoit des émissaires, les uns connus, les autres secrets. Dans le fort de la fermentation à laquelle mon dernier écrit servit de prétexte, arrive ici M. de R....; il vient me voir de la part de M. de Paoli, sans m'apporter aucune lettre ni de la sienne ni de la vôtre, ni de personne; il refuse de se nommer, il venoit de

Geneve , il avoit vu mes plus ardens ennemis , on me l'écrivoit. Son long séjour en ce pays , sans y avoir aucune affaire , avoit l'air du monde le plus mystérieux. Ce séjour fut précisément le tems où l'orage fut excité contre moi. Ajoutez qu'il avoit fait tous ses efforts pour savoir quelles relations je pouvois avoir en Corse. Comme il ne vous avoit point nommé , je ne voulus point vous nommer non plus. Enfin il m'apporte la lettre de M. Paoli dont je ne connoissois point l'écriture ; jugez si tout cela devoit m'être suspect ? Qu'avois-je à faire en pareil cas ? -- lui remettre une réponse dont , à tout événement , on ne pût tirer d'éclaircissement ; c'est ce que je fis.

Je voudrois à présent vous parler de nos affaires & de nos projets , mais ce n'en est gueres le moment. Accablé de soins , d'embarras ; forcé d'aller me chercher une autre habitation à cinq ou six lieues d'ici , les seuls soucis d'un déménagement très-incommode m'abserberoient quand je n'en aurois point d'autres ; & ce sont les moindres des miens. A vue de pays , quand ma tête se remettroit , ce que je

regarde comme impossible, de plus d'un an d'ici, il ne seroit pas en moi de m'occuper d'autre chose que de moi-même. Ce que je vous promets, & sur quoi vous pouvez compter dès à présent, est que pour le reste de ma vie, je ne serai plus occupé que de moi ou de la Corse : toute autre affaire est entièrement bannie de mon esprit. En attendant, ne négligez pas de rassembler des matériaux, soit pour l'histoire, soit pour l'institution; ils sont les mêmes. Votre gouvernement me paroît être sur un pied à pouvoir attendre. J'ai, parmi vos papiers, un mémoire daté de Vescovado 1764, que je présume être de votre façon, & que je trouve excellent. L'ame & la tête du vertueux Paoli feront plus que tout le reste. Avec tout cela pouvez-vous manquer d'un bon gouvernement provisionnel ? Aussi bien, tant que des puissances étrangères se mêleront de vous, ne pourrez-vous gueres établir autre chose.

Je voudrois bien, Monsieur, que nous pussions nous voir : deux ou trois jours de conférence éclairceroient bien des choses. Je ne puis gueres être assez tranquille cette année pour vous rien

proposer ; mais vous seroit-il possible, l'année prochaine, de vous ménager un passage par ce pays ? J'ai dans la tête que nous nous verrions avec plaisir, & que nous nous quitterions contents l'un de l'autre. Voyez, puisque voilà l'hospitalité établie entre nous, venez user de votre droit. Je vous embrasse.



## L E T T R E

A M. D E C \* \* \*

*Mo'iers, 6 Octobre 1764.*

**J**E vous remercie, Monsieur, de votre dernière pièce, & du plaisir que m'a fait sa lecture. Elle décide le talent qu'annonçoit la première, & déjà l'auteur m'inspire assez d'estime pour oser lui dire du mal de son ouvrage. Je n'aime pas trop qu'à votre âge, vous fassiez le grand père, que vous me donniez un intérêt si tendre pour le petit-fils que vous n'avez point ; & que dans une Epître où vous dites de si belles choses, je sente que ce n'est pas vous qui parlez. Evitez cette méthaphysi-



que à la mode, qui depuis quelque tems obscurcit tellement les vers françois qu'on ne peut les lire qu'avec contention d'esprit. Les vôtres ne sont pas dans ce cas encore, mais ils y tomberoient, si la différence qu'on sent entre votre premiere piece & la seconde alloit en augmentant. Votre Epître abonde, non-seulement en grands sentimens, mais en pensées philosophiques auxquelles je reprocherois quelquefois de l'être trop. Par exemple, en louant dans les jeunes gens la foi qu'ils ont, & qu'on doit à la vertu, croyez-vous que leur faire entendre que cette foi n'est qu'une erreur de leur âge, soit un bon moyen de la leur conserver? Il ne faut pas, Monsieur, pour paroître au-dessus des préjugés, saper les fondemens de la morale. Quoiqu'il n'y ait aucune parfaite vertu sur la terre, il n'y a peut-être aucun homme qui ne surmonte ses penchans en quelque chose, & qui par conséquent n'ait quelque vertu; les uns en ont plus, les autres moins. Mais si la mesure est indéterminée, est-ce à dire que la chose n'existe point? C'est ce qu'assurément vous ne croyez point, & que pourtant

vous faites entendre. Je vous condamne, pour réparer cette faute, à faire une pièce, où vous prouverez que malgré les vices des hommes, il y a parmi eux des vertus, & même de la vertu, & qu'il y en aura toujours. Voilà, Monsieur, de quoi s'élever à la plus haute philosophie : il y en a davantage à combattre les préjugés philosophiques qui sont nuisibles, qu'à combattre les préjugés populaires qui sont utiles. Entreprenez hardiment cet ouvrage, & si vous le traitez comme vous le pouvez faire, un prix ne sauroit vous manquer.

En vous parlant des gens qui m'accablent dans mes malheurs, & qui me portent leurs coups en secret, j'étois bien éloigné, Monsieur, de songer à rien qui eût le moindre rapport au Parlement de Paris. J'ai pour cet illustre Corps, les mêmes sentimens qu'avant ma disgrâce, & je rends toujours la même justice à ses membres, quoiqu'ils me l'aient si mal rendue. Je veux même penser qu'ils ont cru faire envers moi leur devoir d'hommes publics ; mais c'en étoit un pour eux de mieux l'apprendre. On trouveroit difficilement un

fait où le droit des gens fût violé d'autant de manieres : mais quoique les suites de cette affaire m'aient plongé dans un gouffre de malheurs d'où je ne sortirai de ma vie, je n'en fais nul mauvais gré à ces Messieurs. Je fais que leur but n'étoit point de me nuire, mais seulement d'aller à leurs fins. Je fais qu'ils n'ont pour moi ni amitié, ni haine, que mon être, & mon sort est la chose du monde qui les intéresse le moins. Je me suis trouvé sur leur passage comme un caillou qu'on pousse avec le pied sans y regarder. Je connois à-peu-près leur portée & leurs principes. Ils ne doivent pas dire qu'ils ont fait leur devoir, mais qu'ils ont fait leur métier.

Lorsque vous voudrez m'honorer de quelque témoignage de souvenir, & me faire quelque part de vos travaux littéraires, je les recevrai toujours avec intérêt & reconnoissance. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.





## L E T T R E

*A M. D \* \* \*.*

Motiers, le 4 Novembre 1764.

**B**IEN des remerciemens, Monsieur, du Dictionnaire philosophique. Il est agréable à lire ; il y regne une bonne morale ; il seroit à souhaiter qu'elle fût dans le cœur de l'Auteur & de tous les hommes. Mais ce même Auteur est presque toujours de mauvaise foi dans les extraits de l'Ecriture ; il raisonne souvent fort mal , & l'air de ridicule & de mépris qu'il jette sur des sentimens respectés des hommes , rejaillissant sur les hommes mêmes , me paroît un outrage fait à la société. Voilà mon sentiment & peut-être mon erreur , que je me crois permis de dire , mais que je n'entends faire adopter à qui que ce soit.

Je suis fort touché de ce que vous me marquez de la part de M. & Madame de Buffon. Je suis bien aise de vous avoir dit ce que je pensois de cet

homme illustre avant que son souvenir réchauffât mes sentimens pour lui , afin d'avoir tout l'honneur de la justice que j'aime à lui rendre , sans que mon amour-propre s'en soit mêlé. Ses écrits m'instruiront & me plairont toute ma vie. Je lui (a) crois des égaux parmi ses contemporains en qualité de penseur & de philosophe ; mais en qualité d'écrivain je ne lui en connois point. C'est la plus belle plume de son siècle ; je ne doute point que ce ne soit là le jugement de la postérité. Un de mes regrets est ne n'avoir pas été à portée de le voir davantage & de profiter de ses obligeantes invitations, Je sens combien ma tête & mes écrits auroit gagné dans son commerce. Je quittai Paris au moment de son mariage ; ainsi je n'ai point eu le bonheur de connoître Madame de Buffon , mais je fais qu'il a trouvé dans sa personne & dans son mérite l'aimable & digne récompense du sien. Que Dieu les bénisse l'un & l'autre de vouloir

---

(a) Quand M. Rousseau écrivoit ceci , M. le Comte de Buffon n'avoit pas encore publié les *Epoques de la Nature*.

bien s'intéresser à ce pauvre proscrit. Leurs bontés sont une des consolations de ma vie : qu'ils sachent, je vous en supplie, que je les honore & les aime de tout mon cœur.

Je suis bien éloigné, Monsieur, de renoncer aux pèlerinages projetés. Si la ferveur de la Botanique vous dure encore, & que vous ne rebutiez pas un élève à barbe grise, je compte plus que jamais aller herboriser cet été sur vos pas. Mes pauvres Corfès ont bien maintenant d'autres affaires que d'aller établir l'Utopie au milieu d'eux. Vous savez la marche des troupes Françaises ; il faut voir ce qu'il en résultera. En attendant, il faut gémir tout bas, & aller herboriser.

Vous me rendez fier en me marquant que Mademoiselle B\*\*\* n'ose me venir voir à cause des bienséances de son sexe, & qu'elle a peur de moi comme d'un circoncis. Il y a plus de quinze ans que les jolies femmes me faisoient en France l'affront de me traiter comme un bon homme sans conséquence, jusqu'à venir dîner avec moi tête-à-tête dans la plus insultante familiarité, jusqu'à m'embrasser dédaigneu-

fement devant tout le monde comme le grand-pere de leur nourrice. Graces au Ciel, me voilà bien rétabli dans ma dignité, puisque les Demoiselles me font l'honneur de ne m'oser venir voir.



## L E T T R E

A M. H I R Z E L.

11 Novembre 1764.

**J**E reçois, Monsieur, avec reconnaissance la seconde édition du Socrate rustique, & les bontés dont m'honore son digne Historien. Quelque étonnant que soit le Héros de votre livre, l'Auteur ne l'est pas moins à mes yeux. Il y a plus de payfans respectables que de savans qui les respectent & qui l'osent dire. Heureux le pays où des Klyioggs cultivent la terre, & où des Hirzels cultivent les Lettres ! L'abondance y regne & les vertus y sont en honneur.

Recevez, Monsieur, je vous supplie, mes remercîmens & mes salutations.



## L E T T R E

A M. D U C L O S.

Motiers, le 2 Décembre 1764.

**J**E crois, mon cher ami, qu'au point où nous en sommes, la rareté des lettres est plus une marque de confiance que de négligence ; votre silence peut m'inquiéter sur votre santé, mais non sur votre amitié, & j'ai lieu d'attendre de vous la même sécurité sur la mienne. Je suis errant tout l'été, malade tout l'hiver, & en tout tems si surchargé de désœuvrés, qu'à peine ai-je un moment de relâche pour écrire à mes amis.

Le recueil fait par Duchesne est en effet incomplet, & qui pis est très-fautif ; mais il n'y manque rien que vous ne connoissiez, excepté ma réponse aux lettres écrites de la Campagne, qui n'est pas encore publique. J'espérois vous la faire remettre aussitôt qu'elle seroit à Paris ; mais on m'apprend que M. de Sartine en a dé-



fendu l'entrée , quoiqu'assurément il n'y ait pas un mot dans cet ouvrage , qui puisse déplaire à la France ni aux François , & que le Clergé Catholique y ait à son tour les rieurs aux dépens du nôtre. Malheur aux opprimés , surtout quand ils le sont injustement ; car alors ils n'ont pas même le droit de se plaindre , & je ne serois pas étonné qu'on me fît pendre , uniquement pour avoir dit & prouvé que je ne méritois pas d'être décrété. Je pressens le contre-coup de cette défense en ce pays. Je vois d'avance le parti qu'en vont tirer mes implacables ennemis , & surtout *ipse doli fabricator Epeus*.

J'ai toujours le projet de faire enfin moi-même un recueil de mes écrits , dans lequel je pourrai faire entrer quelques chiffons qui sont encore en manuscrits , & entr'autres le petit conte dont vous parlez , puisque vous jugez qu'il en vaut la peine. Mais outre que cette entreprise m'effraye , sur-tout dans l'état où je suis , je ne fais pas trop où la faire. En France il n'y faut pas songer. La Hollande est trop loin de moi. Les Libraires de ce pays n'ont pas d'assez vastes débouchés pour cette

entreprise ; les profits en seroient peu de chose ; & je vous avoue que je n'y songe que pour me procurer du pain durant le reste de mes malheureux jours , ne me sentant plus en état d'en gagner. Quant aux mémoires de ma vie dont vous parlez , ils sont très-difficiles à faire sans compromettre personne ; pour y songer il faut plus de tranquillité qu'on ne m'en laisse , & que je n'en aurai probablement jamais ; si je vis toutefois , je n'y renonce pas ; vous avez toute ma confiance , mais vous sentez qu'il y a des choses qui ne se disent pas de si loin.

Mes courses dans nos montagnes si riches en plantes , m'ont donné du goût pour la botanique ; cette occupation convient fort à une machine ambulante à laquelle il est interdit de penser. Ne pouvant laisser ma tête vide , je la veux empailler ; c'est de foin qu'il faut l'avoir pleine , pour être libre & vrai , sans crainte d'être décréété. J'ai l'avantage de ne connoître encore que dix plantes , en comptant l'hysope ; j'aurai long-tems du plaisir à prendre , avant d'en être aux arbres de nos forêts.

J'attends avec impatience votre nou-

velle édition des Considérations sur les mœurs. Puisque vous avez des facilités pour tout le Royaume, adressez le paquet à Pontarlier , à moi directement, ce qui suffit, ou à M. Junet, Directeur des postes ; il me le fera parvenir. Vous pouvez aussi le remettre à Duchesne, qui me le fera passer avec d'autres envois. Je vous demanderai même sans façon de faire relier l'exemplaire, ce que je ne puis faire ici sans le gâter ; je le prendrai secrètement dans ma poche en allant herboriser, & quand je ne verrai point d'Archers autour de moi, j'y jetterai les yeux à la dérobée. Mon cher ami, comment faites - vous pour penser être honnête homme, & ne vous pas faire pendre ? Cela me paroît difficile, en vérité. Je vous embrasse de tout mon cœur.

*Fin du Tome VI.*

